

2e COLLOQUE DU G.E.C.P.

AFFECT ET SYMBOLISATION

AIX EN PROVENCE
5 & 6 DÉCEMBRE 1987

2e COLLOQUE DU G.E.C.P.

AFFECT ET SYMBOLISATION

AIX EN PROVENCE
5 & 6 DÉCEMBRE 1987

Publié avec le concours de l'Université de Provence
et du Conseil Régional Provence-Alpes-Côte d'Azur

AFFECT ET SYMBOLISATION

SOMMAIRE

Monique PINOL-DOURIEZ : Ouverture du Colloque	3
1 Didier HOUZEL : Les aspects dynamiques du développement de la pensée	5
2 Dialogue entre Didier HOUZEL et Florence BÉGOIN-GUIGNARD	17
3 Anne TURCAT : Un cas de psychothérapie d'enfant	33
Maurice DESPINOY : Affects et conflit psychique	65
Florence BÉGOIN-GUIGNARD : Symbolisation et géographie des identifications	77
6 Table ronde et discussion générale	89
Réflexions dans l'après-coup	
7 Jocelyne CADÉ Un commentaire des trois rêves de 1619 de Descartes	105
8 Anne ROSIER : Plaidoyer pour l'affect	109
E. SCHMID-KITSIKIS, M. PERRET-CATIPOVIC, S. VIONNET, C. BONTRON-GOBAVET : Une grande absente du colloque : la symbolisation	113
Références Bibliographiques	119

Ouverture du Colloque

Monique Pinol-Douriez*

Nous voici réunis pour le deuxième colloque organisé par le Groupe d'Etudes Cliniques et Psychopathologiques du Développement. Je me fais l'interprète de tous les membres de notre groupe pour vous remercier d'être venus partager ces journées de travail, d'échanges, de mise en œuvre d'une pensée vivante qui, je l'espère, accomplira entre nous, in vivo, ce qu'annonce le titre du Colloque : **Affect et processus de symbolisation** - tissage de liens, tissage d'échanges.

Nous sommes heureux de vous accueillir, vous tous qui, à un titre ou à un autre, êtes des praticiens cliniciens. Certains d'entre vous sont venus de loin, d'Universités et de pays étrangers, d'autres œuvrent dans cette région. Nous espérons que chacun trouvera ici un espace approprié à ses attentes et à sa participation personnelle.

Jean-Claude Bouvier, Président de l'Université de Provence, nous fait l'honneur et le plaisir de venir lui-même ouvrir ce Colloque, qu'il en soit remercié à la mesure de l'encouragement qu'il nous donne ainsi, nouveau témoignage, parmi tant d'autres, du soutien qu'il entend apporter aux diverses équipes de recherche de notre Université.

Jean-Marc Fabre, Directeur de l'U.E.R. de Psychologie, empêché au dernier moment de se joindre à nous, m'a demandé de vous exprimer ses vœux de bienvenue. Il aurait voulu pouvoir dire lui-même publiquement, l'importance qu'il attache au développement de la recherche dans tous les secteurs de la psychologie, et notamment celui de la psychologie clinique.

Je me tourne maintenant vers nos deux principaux invités : Florence Bégoïn-Guignard, membre de la Société Psychanalytique de Paris et Didier Houzel, membre de l'Association Psychanalytique de France, Professeur au C.H.U. de l'Université de Bretagne Occidentale. Qu'ils soient tous deux vivement remerciés pour le travail qu'ils ont accepté de venir accomplir parmi nous. En 1986, lors du Colloque : **Pulsions et Connaissance**, notre toute jeune équipe de recherche (le G.E.C.P.) avait été accompagnée dans sa première manifestation publique par Florence Bégoïn-Guignard. Les pensées vivantes, créatives, qu'elle avait développées alors n'ont pas fini de produire des rejetons. Du reste, une collaboration permanente s'est instaurée entre elle et le G.E.C.P. pour l'enseignement dispensé dans ce cadre aux étudiants de 3e cycle. Ainsi, comme d'autres Universités (Paris, Genève), Aix peut bénéficier de sa pensée toujours stimulante. Quant à Didier Houzel, le sujet que nous abordons aujourd'hui nous est apparu en plein cœur des recherches qu'il mène depuis plusieurs années. Ses écrits nous ont éclairés, guidés, nous avons souhaité le rencontrer, engager avec lui un dialogue direct. Avec Florence Bégoïn-Guignard, Didier Houzel fait partie des psychanalystes fondateurs de l'Association de Psychanalyse de l'Enfant. Pour notre Equipe de Recherche, centrée sur l'étude clinique du développement psychique, leur travail représente une aide inestimable pour laquelle nous voulons leur exprimer toute notre gratitude.

* Présidente du G.E.C.P.

Nos vifs remerciements vont aussi à nos autres invités : Anne Turcat, Maurice Netter, psychologues cliniciens au CMPPU d'Aix et à l'Equipe du 4ème intersecteur de Marseille qui parlera par la voix de Maurice Despinoy.

Enfin, sans la participation de chacun des collègues du G.E.C.P. : Anne Boyer, André Camélio, Maurice Despinoy, Jean Forest, Jean-Claude Ginoux, Anne Rosier, Marcel Thaon, ce Colloque n'aurait pu se tenir. Je voudrais particulièrement remercier Anne Boyer qui depuis de nombreux mois s'est donnée à un travail obscur et souvent ingrat, travail grâce auquel chacun, aujourd'hui, se trouve si bien accueilli.

Pourquoi un colloque sur "Affect et Symbolisation" ?

Les recherches du G.E.C.P. sont centrées sur les crises, conflits et transformations développementales à l'œuvre dans les processus interrelationnels : ontogénétiques, thérapeutiques, culturels. Or l'hypothèse générale qui sous-tend ces recherches considère *la pensée* comme la clé de voûte du *développement psychique* tant dans ses aspects somatopsychiques que culturels.

Le Colloque "**Pulsions et Connaissance**", avait tenté d'explorer les fondements du développement à partir de l'hypothèse heuristique, "générationnelle" (F. Bégoin-Guignard), du "trépied pulsionnel" : Amour, Haine, Connaissance, hypothèse proposée par Bion. Or, dès l'origine, c'est dans la communication avec l'objet -même s'il n'est pas appréhendé comme tel- que naissent et se développent l'amour, la haine, la connaissance. "L'objet", c'est la mère, dans sa relation au père, porteuse de toutes les identifications transgénérationnelles susceptibles de transmettre à *l'infans* les marques de la différence des sexes, de la différence des générations.* Amour, haine, connaissance sont ainsi toujours "induction de l'autre", selon la belle expression par laquelle Green (1985, p. 783) caractérise l'affect. Qu'il s'agisse des premiers échanges ou de ceux de la maturité façonnés par de multiples expériences, l'affect témoigne donc de la relation à l'autre. * et de la culture

Comme moteur du développement psychique, Ajuriaguerra invoquait les "préformes" de l'objet, Bion -dans un sens voisin me semble-t-il- parle de "préconceptions" de l'objet. Et à partir de cette orientation primordiale vers l'objet, se créent, tout au long du développement, des modalités très diverses dans l'établissement des liens : attente, recherche, fuite, haine, attention, exploration, perte, destruction, amour... Selon des modalités semblables se tissent les liens de la relation clinique lorsque, pour un temps, nous tenons la place de l'objet. Or ce sont les transformations développementales de ces liens à l'objet qui, selon nous, constituent le processus de symbolisation. En effet, de telles transformations utilisent des véhicules (qu'on peut appeler "signifiants") issus de la conjonction entre l'univers des affects et des "représentations-choses" -univers que Freud (1911) définissait comme la "réserve naturelle" inépuisable de création psychique- et l'univers des affects et des représentations régis par le principe de réalité.

Le travail clinique nous permet donc de découvrir les moments où émergent les processus de symbolisation. Il nous permet aussi de suivre toute la complexité d'un développement où ces processus apparaissent constitués de pièces et de morceaux aux provenances disparates. Au cours de ces journées, dans l'après-coup, nous tenterons d'approcher les moments où de tels processus s'amorcent, se suspendent, sont engagés dans une construction évolutive, ou sont mis en latence, ou encore se déconstruisent...

Comme l'argumente Green (1987), c'est entre deux "irreprésentables" que circulent les véhicules figuratifs et/ou verbaux portés par les processus de symbolisation : l'irreprésentable de la pulsion qui est "une pensée en germe", "inchoative", "un psychisme embryonnaire", et l'irreprésentable de la pensée qui dépasse le langage. La pensée articulée, communicable, ne se développe-t-elle pas toujours sur fond de pensée identificatoire, "indifférenciée", celle dont Searles (1965) a signalé l'ambiguë fécondité ? Une question qui peut-être sera abordée, parmi beaucoup d'autres, au cours de ce Colloque.

Les aspects dynamiques du développement de la pensée

Didier Houzel*

L'idéal de la pensée occidentale est celui d'une clarté et d'une cohérence logiques, que réalise au mieux le raisonnement déductif. Cet idéal nous l'avons en grande partie hérité de Descartes. Dans quelle mesure la psychanalyse le remet-elle en question ou l'interroge-t-elle ? Tels sont les problèmes que je vous propose d'examiner.

Il m'a semblé intéressant de revenir aux sources, c'est-à-dire à la genèse de la pensée de Descartes lui-même. Il nous en a donné le récit dans son "Discours de la Méthode", mais il s'agit d'un récit expurgé, frappé de refoulement. Nous savons par ses biographes et notamment par l'Abbé Baillet, que juste avant de s'engager dans sa recherche philosophique, il fit trois rêves, dont il écrivit le récit et son interprétation dans un texte aujourd'hui perdu "Olympica". Baillet, qui disposait de ce texte lorsqu'il a écrit sa "Vie de Monsieur Descartes" en 1691, nous donne le récit suivant :

"Il nous apprend que, le dixième de novembre mil six cent dix neuf (Descartes avait alors 23 ans), s'étant couché tout rempli de son enthousiasme et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable, il eut trois songes consécutifs en une seule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut. Après s'être endormi, son imagination se sentit frappée de la représentation de quelques fantômes qui se présentèrent à lui et qui l'épouvantèrent de telle sorte que, croyant marcher par les rues, il était obligé de se renverser sur le côté gauche pour pouvoir avancer au lieu où il voulait aller, parce qu'il sentait une grande faiblesse au côté droit, dont

il ne pouvait se soutenir. Etant honteux de marcher de la sorte, il fit un effort pour se redresser ; mais il sentit un vent impétueux qui, l'emportant dans une espèce de tourbillon, lui fit faire trois ou quatre tours sur le pied gauche. Ce ne fut pas encore ce qui l'épouvanta. La difficulté qu'il avait de se traîner faisait qu'il croyait tomber à chaque pas, jusqu'à ce qu'ayant perçu un collègue ouvert sur son chemin, il entra dedans pour y trouver une retraite, et un remède à son mal. Il tâcha de gagner l'église du collège, où sa première pensée était d'aller faire sa prière ; mais s'étant aperçu qu'il avait passé un homme de sa connaissance sans le saluer, il voulut retourner sur ses pas pour lui faire civilité, et il fut repoussé avec violence par le vent qui soufflait contre l'église. Dans le même temps il vit au milieu de la cour du collège une autre personne, qui l'appela par son nom en des termes civils et obligeants, et lui dit que, s'il voulait aller trouver M. N., il avait quelque chose à lui donner. M. Descartes s'imagina que c'était un melon qu'on avait apporté de quelque pays étranger. Mais ce qui le surprit davantage fut de voir que ceux qui se rassemblaient avec cette personne autour de lui pour s'entretenir étaient droits et fermes sur leurs pieds. Quoiqu'il fût toujours courbé et chancelant sur le même terrain, et que le vent, qui avait pensé le renverser plusieurs fois, eut beaucoup diminué. Il se réveilla sur cette imagination, et il sentit à l'heure même une douleur effective, qui lui fit craindre que ce ne fût l'opération de quelque mauvais génie qui l'aurait voulu séduire. Aussitôt il se retourna

* Membre de l'Association Psychanalytique de France, Professeur à l'Université de Bretagne Occidentale.

sur le côté droit ; car c'était sur le gauche qu'il s'était endormi, et qu'il avait eu le songe. Il fit une prière à Dieu pour demander d'être garanti du mauvais effet de son songe, et d'être préservé de tous les malheurs qui pourraient le menacer en punition de ses péchés, qu'il reconnaissait pouvoir être assez griefs pour attirer les foudres du ciel sur sa tête : quoiqu'il eût mené jusque-là une vie assez irréprochable aux yeux des hommes.

Dans cette situation, il se rendormit après un intervalle de près de deux heures, dans des pensées diverses sur les biens et les maux de ce monde. Il lui vint aussitôt un nouveau songe, dans lequel il crut entendre un bruit aigu et éclatant, qu'il prit pour un coup de tonnerre. La frayeur qu'il en eut le réveilla sur l'heure même ; et, ayant ouvert les yeux, il aperçut beaucoup d'étincelles de feu répandues par la chambre. La chose lui était souvent arrivée en d'autres temps ; et il ne lui était pas fait extraordinaire, en se réveillant au milieu de la nuit, d'avoir les yeux assez étincelants, pour lui faire entrevoir les objets les plus proches de lui. Mais, en cette dernière occasion, il voulut recourir à des raisons prises de la philosophie, et il en tira des conclusions favorables pour son esprit, après avoir observé, en ouvrant puis en fermant les yeux alternativement, la qualité des espèces qui lui étaient représentées. Ainsi la frayeur se dissipa, et il se rendormit dans un assez grand calme.

Un moment après, il eut un troisième songe, qui n'eut rien de terrible comme les deux premiers. Dans ce dernier, il trouva un livre sur sa table, sans savoir qui l'y avait mis. Il l'ouvrit, et voyant que c'était un dictionnaire, il en fut ravi, dans l'espérance qu'il pourrait lui être fort utile. Dans le même instant, il se rencontra un autre livre sous sa main, qui ne lui était pas moins nouveau, ne sachant d'où il lui était venu. Il trouva que c'était un recueil de poésies de différents auteurs, intitulé *Corpus Poetarum*, etc. Il eut la curiosité d'y vouloir lire quelque chose, et à l'ouverture du livre, il tomba sur le vers :

Quod vitae sectabor iter ?⁽¹⁾

Au même moment il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui présenta une pièce de vers, commençant par *Est et Non*⁽²⁾, et qui la lui vantait comme une pièce excellente. M. Descartes lui dit qu'il savait ce que c'était, et que cette pièce était parmi les idylles d'Ausone qui se trouvaient dans le gros recueil des poètes qui était sur sa table. Il voulut la montrer lui-même à cet homme, et il se mit à feuilleter le livre, dont il se vantait de connaître parfaitement l'ordre et l'économie. Pendant qu'il cherchait l'endroit, l'homme lui

demanda où il avait pris ce livre, et M. Descartes lui répondit qu'il ne pouvait lui dire comment il l'avait eu, mais qu'un moment auparavant il en avait manié encore un autre qui venait de disparaître, sans savoir qui le lui avait apporté, ni qui le lui avait repris. Il n'avait pas achevé qu'il revit paraître le livre à l'autre bout de la table. Mais il trouva que ce Dictionnaire n'était plus entier comme il l'avait vu la première fois. Cependant il en vint aux Poésies d'Ausone, dans le recueil des poètes qu'il feuilletait, et ne pouvant trouver la pièce qui commence par *Est et Non*, il dit à cet homme qu'il en connaissait une du même poète encore plus belle que celle-là, et quelle commençait par *Quod vitae sectabor iter ?* La personne le pria de la lui montrer, et M. Descartes se mettait en devoir de la chercher, lorsqu'il tomba sur divers portraits gravés en taille-douce : ce qui lui fit dire que ce livre était fort beau, mais qu'il n'était pas de la même impression que celui qu'il connaissait. Il en était là, lorsque les livres et l'homme disparurent, et s'effacèrent de son imagination, sans néanmoins le réveiller".

Nous disposons de plusieurs interprétations de ces rêves. Celle de Descartes lui-même tout d'abord, qui nous est relatée par l'Abbé Baillet. Il nous dit que Descartes commença à interpréter ses rêves alors qu'il était encore endormi : "...il fut assez hardi, écrit Baillet, pour se persuader que c'était l'esprit de vérité qui avait voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences par ce songe" -et plus loin : "Ce dernier songe, qui n'avait eu rien que de fort doux et de fort agréable, marquait l'avenir selon lui, et il n'était que pour ce qui devait lui arriver dans le reste de sa vie. Mais il prit les deux précédents pour des avertissement menaçants touchant sa vie passée, qui pouvait n'avoir pas été aussi innocente devant Dieu que devant les hommes. Et il crut que c'était la raison de la terreur et de l'effroi dont ces deux songes étaient accompagnés. Le melon, dont on voulait lui faire présent dans le premier songe, signifiait disait-il, les charmes de la solitude, mais présentés par des sollicitations purement humaines. Le vent qui le poussait vers l'église du collège, lorsqu'il avait mal au côté droit, n'était autre chose que le mauvais génie qui tâchait de le jeter par la force dans un lieu où son dessein était d'aller volontairement".

Maxime Leroy soumit ces rêves dans une version tronquée à Freud en 1929. Freud lui répondit et Leroy publia cette réponse traduite en français dans son livre "Descartes, le philosophe au masque" (1929). Nous disposons donc d'un texte de Freud sur ces

rêves de Descartes. En fait, Freud reste très prudent ; il fait remarquer que "...travailler sur des rêves sans pouvoir obtenir du rêveur lui-même des indications sur les relations qui peuvent les relier entre eux ou les rattacher au monde extérieur... ne donne, en règle générale, qu'un maigre résultat". Il qualifie ces rêves de "rêves d'en-haut" (Trauma von oben) "c'est-à-dire des formations d'idées qui auraient pu être créées aussi bien pendant l'état de veille que pendant l'état de sommeil et qui, en certaines parties seulement, ont tiré leurs substances d'états d'âme assez profonds". En 1923, dans ses "Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve", Freud avait distingué "rêves d'en-haut" et "rêves d'en-bas" de la façon suivante : "On peut distinguer des rêves d'en-haut et des rêves d'en-bas, à condition de ne pas entendre cette distinction de façon trop tranchée. Les rêves d'en-bas sont ceux qui sont mis en branle par la force d'un désir inconscient (refoulé) qui s'est ménagé une délégation dans n'importe quels restes diurnes. Ils correspondent à des irrptions du refoulé dans la vie éveillée. Les rêves d'en-haut doivent être considérés comme des pensées diurnes ou des intentions diurnes qui ont réussi à se procurer pendant la nuit un renforcement de la part du refoulé scindé du moi. En règle générale, l'analyse fait alors abstraction de cet auxiliaire inconscient et accomplit l'intégration des pensées latentes du rêve dans la texture de la vie éveillée.

Freud, qui connaissait vraisemblablement le texte de Baillet, se serait-il inspiré de l'opinion de Descartes, qui considérait que ses trois songes ne pouvaient "être venus que d'en haut". Certes Descartes fait ici une hypothèse métaphysique, là où Freud ne fait qu'une hypothèse psychologique, mais la similitude est frappante. Partant de là, Freud estime que seul le rêveur peut interpréter son rêve, sauf quelques parties qui "appartiennent à l'inconscient et qui, sous bien des rapports sont les plus intéressantes". Il se range donc à l'interprétation de Descartes lui-même. Il y ajoute simplement que "les entraves qui empêchent Descartes de se mouvoir avec liberté... sont la représentation d'un conflit intérieur. Le côté gauche est la représentation du mal et du péché et le vent celle du mauvais génie (animus)". Il s'interroge rapidement sur les différents personnages rencontrés dans le rêve et sur les quelques éléments bizarres qu'il contient : le melon, évoquant au rêveur les charmes de la solitude, ce qui lui fait supposer que cela correspond à une représentation sexuelle - sur les portraits. Mais, il renvoie pour l'essentiel aux associations du rêveur, dont il souligne, bien sûr, qu'elles font défaut.

On est un peu déçu. Il faut dire, à la décharge de Freud, que le texte que lui avait adressé Maxime Leroy, n'était qu'un pâle résumé des trois songes. On peut cependant s'interroger sur le cartésianisme de Freud, qui sépare et oppose rêve d'en-haut et rêve d'en-bas, en les mettant respectivement en parallèle avec la pensée de veille et l'activité onirique, comme d'ailleurs il sépare et oppose "processus primaires" et "processus secondaires", "représentation de choses" et "représentations de mots".

Les trois songes de Descartes ont suscité l'intérêt de plusieurs psychanalystes depuis Freud ; Wisdom (1947), B. Lewin (1958), M. Benassy (1976), F. Pasche (1981) ; toujours, semble-t-il, dans la version abrégée et parfois erronée de Maxime Leroy.

Si je me suis à mon tour intéressé aux rêves de Descartes c'est qu'ils me semblaient illustrer une hypothèse qui m'a été inspirée par les œuvres de Bion, de Meltzer et de Tustin, ainsi que par mon travail de psychanalyste auprès d'enfants autistes et d'adultes borderline ou névrosés, hypothèse sur le développement de la pensée et ses avatars. Cette hypothèse s'articule autour du concept d'angoisse de précipitation. Avant de l'exposer en détails, je ferai quelques remarques interprétatives sur les rêves de Descartes.

Descartes fait ces rêves dans la nuit qui suit une expérience toute particulière et mystérieuse qu'il désigne comme la découverte des "fondements de la science admirable", expérience qui selon Samuel S. de Sacy aurait eu un caractère d'illumination. Malgré le peu d'informations dont on dispose sur cette période de la vie de Descartes, il semble probable qu'il se soit agi d'une crise psychique qui n'avait pas qu'une dimension intellectuelle, une crise affective profonde, quasi mystique. Elle marque une rupture franche dans la vie du philosophe, qui peu après quitte le métier des armes pour se consacrer à la méditation scientifique et philosophique. Une telle crise s'apparente à ce que Bion a décrit sous le nom de "changement catastrophique".

Le matériel des rêves de Descartes, tels qu'ils sont rapportés par Adrien Baillet, est d'une richesse telle que de très nombreuses hypothèses interprétatives pourraient être soulevées. Je me contenterai d'en proposer quelques unes.

Le premier rêve, qui se présente comme un rêve d'angoisse, semble très chargé de

significations pulsionnelles et émotionnelles. Il commence par la vision de fantômes, ce qui ne peut manquer d'évoquer un fantasme de scène primitive. Suivent des scènes d'une extraordinaire violence, dont la parenté avec les fantasmes et les angoisses autistiques me frappent : tout d'abord la dimidiation du corps, côté droit/côté gauche, qui évoque le beau travail de Geneviève Haag sur "La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps" ; elle y montre que l'enfant autiste se sent menacé d'être séparé en deux moitiés verticales, chacune représentant une "partie maman" et une "partie bébé", qui faute de l'établissement d'un lien psychique solide l'une avec l'autre sont ressenties comme pouvant se détacher comme les deux moitiés d'une coque de noix - les angoisses associées aux forces naturelles sont d'une grande fréquence chez l'autiste, les scènes du premier rêve de Descartes dans lesquelles il est emporté par la violence du vent évoque fortement de telles angoisses - le tourbillon qui entraîne le rêveur dans un mouvement de derviche sur son pied gauche me fait penser à l'hypothèse que j'ai développée sur "Le monde tourbillonnaire de l'autisme" ; selon cette hypothèse le tourbillon serait l'expression la plus proche du mouvement même de la pulsion parcourant un espace non orientable, tant qu'elle ne s'est pas lestée de représentations - enfin, les thèmes de précipitation sont nombreux : "La difficulté qu'il avait de se traîner faisait qu'il croyait tomber à chaque pas" ; "il fut repoussé avec violence par le vent qui soufflait contre l'église" ; "quoiqu'il fut toujours courbé et chancelant sur le même terrain, et que le vent, qui avait pensé le renverser plusieurs fois, eût beaucoup diminué".

Le curieux thème du melon, que Descartes associé aux charmes de la solitude, ne pourrait-il renvoyer à une condensation de la représentation d'un ventre gravide et de celle du partage. La mère de Descartes mourût en couches, lorsqu'il avait un an. Le partage avec son frère cadet, d'autant plus dramatique que sa mère disparaissait, ruinait pour lui les charmes de la solitude : un étranger (le melon était apporté d'un pays étranger) faisait irruption dans son monde. Parmi les nombreuses circonstances, qui me paraissent susceptibles de réactiver des angoisses de précipitation, la naissance d'un puiné a une place privilégiée. Tout semble se passer comme si la place occupée par l'enfant auprès de sa mère lui était ravie par l'intrus, qui le chasse dans le vide sur le modèle du coucou chassant les autres oisillons du nid.

Ce premier rêve semble donc mettre en scène des angoisses très primitives et la recherche d'un contenant pour élaborer ces angoisses. Le travail du rêve est déjà en soi une recherche de contenant au sens où Bion définit la relation contenant/contenu, c'est-à-dire le lien entre ce qui est projeté par le psychisme et l'objet qui reçoit la projection. Ce lien dynamique peut, je pense, se concevoir comme la recherche d'une forme stable capable de contenir une énergie en quête de forme. La "prise en compte de la figurabilité", que Freud décrit dans la Traumdeutung, correspond à cet aspect du travail du rêve. Cependant, il semble que la recherche d'un contenant soit en partie mise en défaut dans le rêve de Descartes, si l'on interprète comme un contenant l'église du collège où il cherche à entrer et où il en peut pas pénétrer, car il doit présenter ses civilités à l'homme qu'il avait croisé (image du père ?), puis il est violemment poussé par le vent. Notons que c'est là que prend place la scène du melon. Faute d'un contenant maternel indispensable à l'élaboration de ses angoisses, il lui reste des interlocuteurs, droits et fermes sur leurs pieds, qui ne peuvent manquer d'évoquer des objets paternels apparemment inébranlables, à la rectitude desquels il pourra se raccrocher. Qu'on songe à ses "Règles pour la direction de l'esprit".

Le second rêve est en fait un cauchemar : "...il crut entendre un bruit aigu et éclatant, qu'il prit pour un coup de tonnerre". Il n'y a pas de contenu onirique à proprement parler. La frontière entre sommeil et veille est effractée : une fois éveillé, il voit des étincelles de feu répandues dans sa chambre. L'échec de la fonction alpha définie par Bion est ici patent. Faute de contenant les forces pulsionnelles alimentent une transformation en hallucinose. C'est alors que le recours à la philosophie permet au rêveur de rétablir la frontière entre réalité interne et réalité externe : "Mais en cette dernière occasion, il voulut recourir à des raisons prises de la philosophie ; et il en tira des conclusions favorables pour son esprit, après avoir observé, en ouvrant puis en fermant les yeux alternativement, la qualité des espèces qui lui étaient représentées". Les raisons prises de la philosophie font office de "seconde peau" au sens d'Esther Bick, c'est-à-dire d'un contenant d'emprunt lorsque le contenant primitif, étayé sur le contact peau à peau avec la mère, est défaillant.

Sur le dernier rêve je ne m'étendrai pas longtemps. C'est lui qui a été le plus généralement et le plus longuement interprété.

On le considère, à la suite de Descartes lui-même, comme l'annonce d'un projet de vie ; "Monsieur Descartes, continuant d'interpréter son songe dans le sommeil, écrit Baillet, estimait que la pièce de vers sur l'incertitude du genre de vie qu'on doit choisir, et qui commence par *Quod vitae sectabor iter*, marquait le bon conseil d'une personne sage, ou même la théologie morale". Et plus loin : "Voyant que l'application de toutes ces choses réussissait si bien à son gré, il fut assez hardi pour se persuader que c'était l'esprit de vérité qui avait voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences par ce songe".

Je soulignerai toutefois deux aspects de rêve, qui semblent s'éloigner du rationalisme cartésien : le premier est l'estompage des limites entre vie onirique et vie de veille, puisque Descartes commence l'interprétation de son rêve alors qu'il est encore endormi et qu'il la poursuit après s'être éveillé - le second est l'émotion esthétique de la fin du rêve à propos des portraits taillés en taille-douce, "qui lui fait dire que le livre était fort beau, mais qu'il n'était pas de la même impression que celui qu'il connaissait".

Il ne me paraît pas sans intérêt d'établir quelques correspondances entre la pensée scientifique et philosophique de Descartes et le matériau de ses rêves. J'ai relevé les points suivants :

a) sa méfiance à l'égard des sens et des informations qu'ils nous transmettent, méfiance qui le conduit à sa position dualiste et à sa célèbre doctrine ontologique : "Cogito ergo sum". On voit réapparaître dans les "Méditations métaphysiques" le mauvais génie du premier rêve : "Je suppose, écrit Descartes, donc qu'il y a, non point un vrai Dieu, qui est la souveraine source de vérité, mais un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, qui a employé toute son industrie à me tromper. Je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les choses extérieures que nous voyons ne sont que des illusions et tromperies, dont il se sert pour surprendre ma crédulité. Je me considérerai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucun sens mais croyant faussement avoir toutes ces choses. Je demeurerai obstinément attaché à cette pensée ; et si par ce moyen il n'est pas en mon pouvoir de parvenir à la connaissance d'aucune vérité, à tout le

moins il est en ma puissance de suspendre mon jugement".

Certaines allusions du récit de Baillet laissent à penser que le "mauvais génie" est un objet de séduction homosexuelle : "Il se réveilla sur cette imagination, et il sentit à l'heure même une douleur effective, qui lui fit craindre que ce ne fut l'opération d'quelques mauvais génie qui l'aurait voulu séduire". Peut-on penser que ce sont des désirs homosexuels refoulés qui conduisent à la "sublimation" du troisième rêve ?

Toujours est-il que cette méfiance à l'égard des sens est aux antipodes du modèle proposé par Bion pour rendre compte du développement de la pensée. Je rappelle que cet auteur enracine la pensée dans ce qu'il appelle les impressions des sens ("sense impressions"), lesquelles doivent, pour devenir pensables, être transformées par la fonction alpha. Pour le bébé, c'est d'abord la fonction alpha de la mère, sa "capacité de rêverie", qui transforme les impressions des sens, ou "éléments bêta", en "éléments alpha", avant qu'il ne puisse intérioriser la fonction alpha et constituer ainsi son "appareil à penser les pensées".

b) Descartes limite volontairement sa pensée mathématique à une construction statique. Il rejette avec quelque mépris l'étude des courbes engendrées par une dynamique, comme celles qu'étudiait à la même époque Roberval. Depuis lors la pensée occidentale, et notamment la pensée mathématique, n'a cessé d'osciller entre le purisme d'une formalisation achevée, mais rapidement stérile, et le retour au concret et au dynamique suspect d'impureté formelle, de pollution par l'intuition des sens, mais nécessaire pour alimenter une pensée créatrice.

Ce mouvement oscillant on le retrouve en psychanalyse dans l'écart entre un point de vue structural qui tend vers la formalisation, illustré par l'œuvre de Jacques Lacan, et un point de vue dynamique nécessairement enraciné dans le corps pulsionnel et toujours suspect de court-circuits intuitionnistes.

Ne peut-on voir dans les songes de Descartes une des sources ou une des illustrations de cette oscillation ? Le premier rêve est saturé de dynamique, par contre il échoue à donner à ses contenus

une forme stable. Le dernier rêve au contraire est presque statique, s'il s'y opère des changements, ils sont instantanés, sans processus.

- c) Ma troisième remarque est pour souligner la résurgence des tourbillons dans la physique de Descartes. Il considère, en effet, que le déplacement d'un corps provoque dans son sillage un tourbillon, qui aspire en quelque sorte de la matière au lieu laissé vide par le corps déplacé. La projection sur le monde physique de représentations constituées dans le monde psychique interne est ici patente. La question demeure de savoir dans quelle mesure elle est toujours à l'œuvre dans nos modélisations du monde extérieur.

LES ANGOISSES DE PRÉCIPITATION

Des séances récentes de psychanalyse de deux enfants autistes m'ont suggéré un rapprochement entre la notion de "conflit esthétique" qu'a élaboré Donald Meltzer dans ses derniers écrits et la conception que Frances Tustin propose de la psycho-genèse de l'autisme infantile. Un bref rappel des points de vue de chacun de ces auteurs est nécessaire avant que j'expose la thèse que je soutiens ici. Je commencerai par rappeler la théorie développée par Frances Tustin sur la psychogenèse de l'autisme infantile.

L'enfant autiste aurait prématurément prit conscience de sa séparation d'avec le sein maternel, c'est-à-dire d'avec son objet de satisfaction pulsionnelle. Il vivrait cette séparation non comme une perte psychique, mais comme une amputation physique, qui concernerait aussi bien l'objet que son corps propre. Du côté de l'objet tout se passerait pour lui comme si le mamelon avait été cassé, arraché du sein. Du côté du corps propre tout se passerait comme si une partie de lui-même, le plus souvent localisée dans la bouche était arrachée. Le fantasme d'amputation que Frances Tustin appelle, en reprenant une expression de Winnicott, "dépression psychotique" engendrerait un fantasme persécutif de "trou noir avec un méchant piquant", comme le lui a décrit John, enfant autiste qu'elle a traité et qui le premier lui a rapporté ce type de matériel. C'est donc une rupture de la continuité imaginaire langedamelon-sein, qui serait le fantasme fondamental de l'autisme infantile.

L'autiste se protégerait de la souffrance associée à ces fantasmes en niant toute séparation et en s'enfermant dans une capsule autistique qui l'isole du monde extérieur et d'autrui. Le délire autistique serait un délire de négation de tout ce qui n'est pas "Moi". Différents stratagèmes sont mis en œuvre pour nier la réalité extérieure et la présence séparable d'autrui : l'auto-sensualité perverse, les objets autistiques, les formes autistiques.

Dans ses derniers écrits Frances Tustin a repris l'expression de Margaret Mahler : "naissance psychique", pour faire la synthèse de ses découvertes. Tout se passe comme si l'enfant autiste avait vécu une naissance psychique prématurée, à un stade de son développement qui ne lui permet pas de faire face à la séparation. Au cours d'une supervision personnelle de l'un des enfants, dont je vais rapporter plus loin une séance, elle m'a fait découvrir ce que l'on peut appeler un fantasme de précipitation. Tristan, l'enfant dont il s'agit, renversait une boîte de crayons sur une petite table et s'exclamait "Patatra !". Le matériel de cette séance suggérait qu'il décrivait une arrivée sur terre trop précipitée, une naissance catapultante, trop rapide, trop violente et de ce fait traumatique. C'est précisément ce fantasme de naissance précipitée qui m'a conduit au rapprochement dont je vais parler avec le concept de "conflit esthétique" de Donald Meltzer.

Dans son dernier ouvrage "The Dawn of Oblivion"⁽¹⁾, W.-R. Bion suggère qu'il y a une vie proto-mentale chez le fœtus, voire chez l'embryon et qu'un développement de cette vie psychique proto-mentale peut être conjecturé. En suivant cette conjecture Meltzer suppose que le fœtus à la fin de la grossesse se sent contraint dans la matrice maternelle et qu'il est en quelque sorte animé par une pulsion à naître, à la fois pour échapper au claustrum utérin et pour exercer pleinement ses organes sensoriels qui in utero ne reçoivent qu'un écho tamisé du monde extérieur. La naissance ne serait donc pas vécue comme la perte d'un monde intra-utérin paradisiaque, mais comme une libération et un émerveillement. L'afflux de stimulations sensorielles qui assaillent le bébé après la naissance donnerait lieu à une expérience esthétique d'une extrême intensité. Mais ce serait une expérience énigmatique et angoissante, tout se passant comme si l'enfant émerveillé par la beauté du monde et d'abord par la beauté de son objet d'attachement primaire, sa mère, butait sur l'énigme des qualités intérieures de cet objet, énigme que Meltzer articule de cette façon : "Est-ce que c'est aussi tenu à l'intérieur ?". La mise en

œuvre des pulsions épistémophiliques se ferait au service de la résolution, toujours partielle, de cette énigme qui concerne l'adéquation des qualités sensorielles superficielles de l'objet et de ses qualités psychiques internes. L'incapacité première à résoudre l'énigme entraînerait chez l'enfant une profonde souffrance dépressive que les mécanismes de clivage et de projection viendraient atténuer. Autrement dit la position schizo-paranoïde serait secondaire à une position dépressive primordiale, laquelle ne serait pas en rapport avec la frustration et la perte de l'objet, mais avec l'impact de l'objet esthétique et le conflit qu'il suscite.

Dans les mêmes séances d'analyse d'enfants autistes, j'ai constaté la coexistence de fantasmes de précipitation et d'émotions esthétiques, ou plutôt l'émergence d'émotions esthétiques succédant à l'interprétation de fantasmes de naissance précipitée. Cela m'a conduit à l'hypothèse suivante : *correspondant à la naissance physique, il y aurait des expériences primitives de chute, de glissade, qui devraient être freinées, amorties par la relation psychique à l'objet maternel jouant le rôle de contenant tel que l'a décrit Bion. Frances Tustin insiste sur le passage du vécu en état de quasi apesanteur post-natal. A cela, et en suivant la théorie du "conflit esthétique" de Meltzer, on peut ajouter la force d'attraction de l'objet esthétique, pour supposer que le bébé peut se sentir propulsé d'un côté, aspiré de l'autre dans un espace infini, à moins qu'il ne s'agisse, comme j'en ai fait l'hypothèse dans un précédent travail⁽¹⁾ d'un espace de non orientable. Toujours est-il qu'il se sentirait soumis à une précipitation immaîtrisable s'il n'était pas, non seulement accueilli par les bras de sa mère, mais encore contenu dans son attention et dans sa "capacité de rêverie".*

Beaucoup d'auteurs, dont Donald Meltzer et Frances Tustin, ont insisté sur la fréquence des dépressions maternelles dans l'histoire des enfants autistes. Les mères disent qu'elles s'occupaient de leur enfant, mais sans joie, sans vie, préoccupées par autre chose. Je suggère que cette absence de vie psychique tournée vers le bébé n'est pas vécue par lui sur le mode d'une perte, mais sur le mode d'une fascination attirante jusqu'au vertige due à la séduction des qualités esthétiques de surface de l'objet, qui n'est plus freinée et amortie par la communication psychique, par la découverte progressive de ses qualités psychiques internes, par sa fonction alpha, par les mécanismes d'introjection de l'enfant et par le développement de sa pensée. J'ai constaté que les émotions esthétiques exprimées en séance

par des enfants autistes succédaient à des séquences qui semblaient illustrer des processus d'introjection, tout se passant comme si l'introjection donnait un équipement psychique permettant de freiner l'attraction trop violente par l'objet, ce qui libérerait la capacité à goûter la beauté du monde.

Je pense que le fantasme décrit par Frances Tustin de mamelon cassé ne figure pas seulement l'expérience de la perte de l'objet combiné mamelon/sein, mais qu'il est l'expression d'une attaque contre l'objet dont la séparation en fait un objet trop attirant et ravivant le conflit esthétique que l'enfant autiste n'a aucun moyen d'élaborer. L'attaque et la destruction de l'objet, l'endommagement de sa beauté seraient une façon d'échapper à un vertige de chute sans fin ou de tourbillon immaîtrisable. L'Intolérance de l'autiste à la distance et à la séparation de l'objet serait la conséquence de son fantasme de naissance précipitée. En lieu et place de l'objet extérieur séparé de lui et l'attirant d'une façon immaîtrisable et menaçante, il utiliserait des objets autistiques, des sensations produites par son propre corps, des formes autistiques.

Cette attaque contre l'objet esthétique, que je décris, peut s'entendre comme une reformulation de l'envie, dont Mélanie Klein avait fait à la fin de son œuvre une pulsion primaire qui ne pouvait être contrecarrée et maîtrisée que grâce aux gratifications reçues de l'objet. Je reformule le problème en termes de développement de la pensée, de formation du symbole, de fonction alpha, là où Mélanie Klein l'articulait autour de l'opposition gratifications/frustrations pulsionnelles, bon et mauvais objets. Autrement dit, il s'agit de satisfaire les pulsions épistémophiliques et non les pulsions orales. Le bon objet est celui qui permet le développement de la pensée et non celui qui apporte la plus grande satisfaction libidinale.

C'est dire que l'hypothèse que je soutiens ici implique toute la question de la formation du symbole et à ce titre elle dépasse le problème de l'autisme infantile, qui n'est peut-être que le révélateur privilégié d'un problème tout à fait général.

Pour le formuler autrement et en utilisant des références énergétiques et dynamiques, on peut dire que la césure de la naissance engendre un gradient de potentiel tel que les premières organisations mentales ou proto-mentales, qui se développent sans doute dans les derniers mois de la vie intra-utérine, sont menacées de désintégration. Il y aurait alors un

urgent besoin de réduire ce gradient de potentiel en infléchissant en quelque sorte la pente qui mène de la vie fœtale à la vie extra-utérine, de l'isolement dans la matrice maternelle à la rencontre avec l'objet. C'est au service de cet infléchissement qu'œuvreraient la "capacité de rêverie" de la mère, les pulsions épistémologiques de l'enfant et peu à peu les processus d'introjection qui installent dans son équipement psychique autant de degrés que nécessaire pour approcher l'objet sans risque de désintégration, ni d'amputation. Le conflit œdipien et l'angoisse de castration ne seraient que la pénultième étape de ce processus. L'autiste, se trouvant dans l'impossibilité de le mettre en œuvre, tenterait d'annuler complètement le gradient de potentiel, mais au prix d'un non développement psychique.

J'ajoute une dernière remarque, avant de rapporter le matériel clinique qui m'a inspiré cette hypothèse. La difficulté de l'enfant autiste à fixer son regard sur autrui et, lorsqu'il commence en cours de traitement à acquérir un langage, à communiquer directement, me semble liée au fantasme d'attaque envieuse de l'objet dont j'ai parlé plus haut. Tout semble passer comme si l'échange par le regard, au lieu qu'il soit un appui rassurant sur un objet contenant, devenait une passe d'armes réciproquement destructrice. Anne, la petite fille, dont je vais rapporter plus loin du matériel, est capable maintenant d'avoir des échanges par le regard, de fixer son interlocuteur, mais après un tel échange elle mime de attaques contre ses yeux ou contre les miens : le loup, dit-elle, lui a griffé l'œil, ou m'a attaqué. Elle a aussi tendance à s'adresser à des personnages imaginaires plutôt que directement à moi et je pense que cela a la même signification que la difficulté du contact œil à œil, sur laquelle Geneviève Haag a récemment insisté. Selon moi, le fantasme sous-tendant ces difficultés est le même que celui d'attaque du mamelon/sein, d'arrachement ou d'explosion du mamelon, c'est-à-dire de la partie de l'objet qui permet la communication.

ILLUSTRATIONS CLINIQUES

Je voudrais rapporter une partie, la plus explicite, du matériel d'analyse qui m'a inspiré l'hypothèse que j'ai développée. Deux enfants autistes en analyse avec moi, à raison de 4 séances par semaine, l'un depuis deux ans, l'autre depuis sept ans et demi, m'ont fourni ce matériel.

Tristan

Tristan avait 18 mois lorsqu'il me fut adressé par un pédiatre pour suspicion d'évolution psychotique. Les parents avaient remarqué des stéréotypies de battements des mains lorsqu'il avait 6 mois surtout, l'entourage avait noté un retrait de la communication de sa part et un arrêt de son développement psycho-moteur à l'âge de 9 mois à l'occasion d'un déménagement.

J'ai commencé avec Tristan un traitement psychanalytique lorsqu'il était âgé de 22 mois. Les séances de 45 minutes étaient d'abord au nombre de 2 par semaine ; elles ont été rapidement augmentées à 4 par semaine.

Tristan, qui ne marchait pas et qui ne parlait pas au début du traitement, a acquis la marche vers 2 ans et a commencé à dire des mots vers 27 mois. Il a eu une explosion de langage au cours des premières vacances d'été suivant le début de son analyse ; il avait alors 2 ans 1/2. Au moment de la séance, que je vais rapporter, il parlait bien. Cette séance se situe peu de temps après la reprise du traitement à la rentrée des deuxièmes vacances d'été depuis le début de l'analyse. La cure dure depuis 23 mois.

Compte-rendu de la séance : Tristan est entré dans mon bureau en se courbant et en marchant à petits pas. Une fois entré, il s'est caché, d'abord derrière un fauteuil et il s'est relevé en me regardant et en écarquillant les yeux, puis derrière le divan en s'allongeant par terre, puis il s'est relevé en me regardant. Il est monté sur le divan où il a marché les yeux fermés. Arrivé à la tête du divan il a ouvert les yeux en les écarquillant et il m'a montré le tableau qui est accroché à un autre pan de mur.

Je lui ai dit que son mime me faisait penser à un petit bébé qui dort de sa maman et qui ouvre les yeux pour voir toutes les belles choses qu'il y a autour de lui.

Il m'a dit : *"qu'est-ce que je fais, Monsieur Houzel ?"*

Je lui ai répondu : *"qu'est-ce que tu as envie de faire ?"*

Il a mimé le fait de porter quelque chose à sa bouche et de le manger et il a dit : *"Oh, un gâteau au miel ! Je commence à me sentir en appétit !"* Puis comme à la précédente séance il a dit *"Sur quel plateau je monte ?"* (cela semble se référer à des exercices de toboggan où il doit monter, sans doute d'abord sur une plateforme avant de glisser). Il a regardé autour de

lui et il a dit "*celui-là*" et il a mis un pied dans la direction où il regardait. Puis, il est descendu du divan et il a dit qu'il était Tintin qui tirait un traineau ; il s'est mis à courir à travers la pièce en riant. Je commentais son mime en disant "*Oh, ça glisse, ça glisse !*". Puis, il a dit qu'il faisait du ski.

Au bout d'un moment il a dit qu'il était fatigué et il s'est allongé sur le divan à plat-ventre. Il a dit qu'il allait se reposer avec son zizi et il s'est mis à se masturber. Puis, il a dit "*caprice des dieux. Ça fait penser au téléphérique*". J'ai compris qu'il pensait à une réclame télévisée dans laquelle on voit un jeune homme et une jeune fille se rencontrer dans une cabine de téléphérique remplie de skieurs. Le jeune homme, qui conduit la cabine, évacue les skieurs en criant "*terminus*", pour rester seul avec la jeune fille. Les skieurs tombent à pic de la cabine d'une grande hauteur et se fichent dans la neige.

Je lui ai dit que dans la réclame "*caprice des dieux*" il y avait en effet un téléphérique d'où les skieurs tombaient et que peut-être c'était cela qu'il craignait quand il glissait comme tout à l'heure, d'aller trop vite, de tomber trop fort et qu'il fallait qu'Houzel l'empêche de tomber (je ne lui ai pas référé cette angoisse à la constitution du couple dans la réclame, cela a été interprété dans des séances ultérieures).

Il avait continué à se masturber et il semblait qu'il était en érection. Il a parlé de baguette et il a pris ses index comme pour jouer du tambour, il a dit "*ça fait penser au tambour*".

Je lui ai parlé de son zizi-baguette et je lui ai dit que peut-être il s'était occupé de son zizi comme si c'était un bébé-zizi qu'il avait soutenu pour l'empêcher de tomber trop vite, ou alors qu'il avait voulu se raccrocher à son zizi-baguette de peur de tomber trop vite comme dans "*caprice de dieux*".

Il s'est redressé, il s'est assis, il a joué avec ses chaussures en regardant ses semelles en caoutchouc ; au milieu des semelles il y avait un morceau de caoutchouc d'une couleur différente ; il m'a demandé "qu'est-ce qu'il y a écrit là ?". Puis, il a désigné une chaussure comme étant papa et l'autre comme étant maman, puis il a joint les deux pieds et il a dit que Papa et Maman se disaient quelque chose (cela me fait penser que le fantasme de naissance précipitée est lié à une prise de conscience trop précoce du couple parental).

Il s'est ensuite intéressé aux crayons : il a pris un crayon, puis deux crayons, il les a mis face à face, pointe contre pointe ; puis il a pris un troisième crayon et il a disposé ces trois crayons côte à côte ; il a dit qu'ils étaient trois amis. Il a pris un crayon, puis deux crayons, il les a mis face à face, pointe contre pointe ; puis il a pris un troisième crayon et il a disposé ces trois crayons côte à côte ; il a dit qu'ils étaient trois amis. Il a sorti tous les crayons de la boîte et les a mis les uns à côté des autres et a dit que c'était la famille-crayon qui s'était toute mélangée (il y avait en effet des crayons de différentes tailles et de différentes couleurs). Il s'est alors précipité sur moi, la bouche grande ouverte, il est venu coller sa bouche sur mon genou, ce qui me chatouillait très fortement, si bien qu'au bout d'un moment j'ai interposé ma main pour atténuer cette sensation.

Je lui ai demandé s'il était comme un bébé qui venait têter un genou-sein-téton-Houzel.

Il riait en faisant cela, il est revenu à la charge à plusieurs reprises.

Je lui ai dit qu'il avait peut-être l'impression qu'on pouvait se mélanger de cette façon tous les deux.

Il est allé s'asseoir sur le fauteuil au fond de la pièce et en s'asseyant il m'a dit "*on va comprendre*", en reprenant une expression que j'avais déjà utilisée pour m'adresser à lui. Il a fait des "la, la, la..." imitant une conversation. Puis il a dit "*je dis n'importe quoi*". Il a fait tourner sa main autour de sa bouche et m'a dit "*toi aussi, tourne ta bouche*". Il semblait mimer quelqu'un qui cherche à attraper quelque chose avec sa bouche et qui ne peut y arriver.

Je lui ai dit que cela me faisait penser à un téton qu'on ne pouvait attraper pour avoir le bon lait.

Il est descendu du fauteuil où il était installé et à nouveau il s'est précipité sur moi et a cherché à prendre mon genou dans sa bouche.

Je lui ai à nouveau dit qu'il voulait qu'on se mélange.

Il est allé vers la porte, s'est assis devant et a dit "*Monsieur Houzel dit bon !*", ce que je dis pour annoncer la fin de chaque séance.

Je lui ai répondu "*peut-être veux-tu que l'on arrête la séance maintenant ?*"

Il a dit "*oui, je veux retourner chez Mammik (sa grand-mère) et Maman*".

Je lui ai dit que sans doute, quand il me faisait dire "*bon !*", il avait l'impression que c'était lui qui avait le téton qui permettait de venir chez Houzel prendre les bonnes choses.

Commentaires :

Il semble que l'interprétation du mime qu'il fait au début de la séance favorise les processus d'introjection. L'interprétation est reçue comme un gâteau au miel qui le met en appétit. Cela lui permet d'aborder son angoisse fondamentale correspondant au fantasme de "naissance précipitée", qui s'exprime dans la scène du toboggan, puis dans le jeu du ski. Un degré de mentalisation supplémentaire et Tristan devient capable de faire référence à la scène de la réclame télévisée qui illustre on ne peut mieux une angoisse de précipitation.

Le fait que je n'ai pas travaillé dans cette séance le lien entre précipitation et fantasme de scène primitive (le couple de "caprice des dieux", les chaussures Papa et Maman) semble avoir suscité un mécanisme de défense par l'interpénétration, le mélange, contre l'angoisse liée à la séparation d'avec l'objet (la famille-crayon mélangée, ses attaques intrusives contre mon genou). Ce mécanisme de défense correspond à un type d'organisation que Frances Tustin a appelé "autisme confusionnel", dans lequel la séparation du "Moi" et du "non-Moi" est niée par une confusion des identités, un entremêlement des Self. Tristan montre bien finalement le lien entre son angoisse, son mécanisme de défense et la distance à l'objet qui échappe à sa maîtrise : la voie d'accès à la pièce de traitement et la formule qui indique la fin de la séance semblent bien remplir le rôle du mamelon, rôle de médiateur entre la bouche et le sein, entre la pulsion et sa satisfaction.

Anne

Anne avait 3 ans et 4 mois au début de son analyse. Les premiers signes de rupture de la communication que son entourage avait remarqués s'étaient situés à l'âge de 4 mois : il s'agissait d'un évitement du regard. Elle ne commença à développer un langage qu'après 18 mois de traitement, soit à près de 6 ans. La séance que je vais rapporter se situe 7 ans 1/2

après le début de la cure. Il s'agit d'une séance précédant une interruption de deux mois pour des vacances d'été.

Compte-rendu de la séance :

Anne s'est jetée sur le divan comme si elle tombait brutalement. Puis, elle a parlé de Tintin qui avait mal aux dents. Puis, elle a dit qu'elle n'arrivait pas à enlever ses dents.

Je lui ai dit que sa chute brutale sur le divan m'avait fait penser que lorsqu'elle était toute petite et qu'elle était sortie du ventre de sa maman, elle avait peut-être eu peur de tomber comme cela brusquement. J'ai ajouté, en faisant référence à son discours sur les dents, qu'elle avait peut-être eu peur d'attaquer le sein, le téton de maman avec ses dents et que maintenant elle avait l'impression qu'elle devrait enlever ses dents pour prendre des bonnes choses ici sans rien abîmer.

Elle a pris un chien en peluche, avec lequel elle joue souvent, et elle a posé un poupon sur un fauteuil, puis elle s'est approchée de moi en brandissant le chien et ses doigts en forme de griffes, comme si elle m'attaquait. Puis elle a dit que j'étais le loup ou le tigre.

J'ai dit que lorsqu'elle était tout petit bébé et qu'elle avait très faim ou très soif elle avait l'impression qu'elle pouvait être comme un loup ou un tigre qui attaquait le téton de maman. J'ai relié ces attaques à l'interruption de l'analyse pour les vacances puisque nous étions à la veille de cette interruption.

Anne est allée s'asseoir sur le divan, elle a pris un paquet de feuilles, des ciseaux et elle s'est mise à faire des découpages. Elle a d'abord découpé le paquet de feuilles, puis elle en a séparé quelques-unes et a fait des découpages plus différenciés en attribuant des noms aux formes qu'elle découpait : le tonnerre, un cerf-volant, un petit bonhomme qui n'a pas peur, etc...

Je lui ai parlé de son besoin d'avoir des dents-ciseaux pour pouvoir découper les choses de façon qu'elles représentent ce qu'elle voulait.

Anne s'est alors mise à dessiner : sur une première feuille elle a fait une grande croix et a écrit des lettres au dessus. Elle a dit que c'était la croix de la messe.

Sur une autre feuille elles s'est dessinée et tout autour du dessin la représentant elle a mis des petits traits qui semblaient l'entourer ; elle a dit que c'était de la neige ; elle a posé la main dessus et a dit que c'était froid. Puis elle a dessiné des gants et un bonnet au personnage qui la représentait.

Je lui ai dit que lorsqu'elle était sortie du ventre de sa maman elle avait peut-être eu l'impression d'avoir très froid et qu'ici elle ressentait le besoin que je l'aide à ne pas avoir froid, comme une maman qui met des gants et un bonnet.

Elle a parlé alors de faire du ski. Elle a dessiné de grands traits qui semblaient représenter soit des skis sous ses pieds, soit la pente sur laquelle elle glissait.

Je lui ai fait remarquer qu'elle transformait la neige froide en quelque chose qui lui permettait d'avancer et que c'était cela dont il s'agissait ici avec moi pour pouvoir grandir.

Elle a alors dessiné de nombreux personnages qui lui donnaient la main : maman, papa, ses frères et sœurs, ses camarades d'école et ses amis.

Je lui ai parlé de son besoin d'être aidée par les autres, que les autres lui donnent la main pour quelle puisse avancer comme sur des skis, pour qu'elle puisse grandir. Elle paraissait très détendue, très heureuse. Je lui ai fait remarquer que lorsqu'elle était toute petite, elle était à l'intérieur du ventre de sa maman et qu'elle avait représenté la neige comme l'entourant, comme si c'était aussi une espèce de ventre, mais tout froid, puis qu'ensuite elle avait mis autour d'elle toute les personnes qui lui donnaient la main pour l'aider.

Elle a complété son dessin en dessinant en bas et à gauche (fig. 2) le soleil qui donne la main à Anne, sous forme d'un soleil d'où partent deux grands bras en direction du personnage central.

Sur une dernière feuille, qu'elle avait auparavant découpée, elle a dessiné un croissant de lune et de nombreuses formes, dont elle m'a dit que c'étaient des étoiles ; elle a parlé de la nuit avec les étoiles.

Je lui ai parlé de la séparation des vacances, qu'elle allait peut-être ressentir comme la nuit, mais une nuit où il y aurait des étoiles et la lune, c'est-à-dire des pensées qui permettraient de rester quand même ensemble l'un avec

l'autre, jusqu'à ce que nous nous retrouvions ici.

Commentaires :

A la relecture de ces notes, je pense que ce qui entoure Anne dans son dessin concerne plutôt son expérience post-natale et que la référence que j'ai faite à sa vie intra-utérine était peu fondée. Je suppose, en effet, que la neige qui l'entoure représente son expérience de la présence d'une mère déprimée (sa mère avait perdu son propre père pendant la grossesse d'Anne, elle en avait été très déprimée). Les personnages qui l'entourent en lui donnant la main, comme pour l'aider à avancer sur les skis sans risque de chute représentent toutes ses imagos introjectées, qui peuplent maintenant son monde intérieur, grâce à quoi elle peut s'engager dans un processus de développement psychique sans craindre de se désintégrer. C'est exactement cela que je veux dire en avançant que les processus d'introjection et le développement de la pensée modifient le gradient de potentiel créé à la naissance de façon à rendre la croissance psychique possible et la rencontre avec l'objet heureuse.

Enfin, je souligne l'émergence à la fin de cette séance d'une émotion esthétique avec cette nuit étoilée et ce clair de lune. Tout se passe comme si la présence des objets introjectés qui entourent Anne lui permettait maintenant de goûter la beauté du monde.

CONCLUSION

Le contraste entre Descartes d'un côté, Anne et Tristan de l'autre ne peut que sauter aux yeux, voire choquer. Si je les ai réunis dans un même exposé sur les aspects dynamiques du développement de la pensée, c'est parce que la vision bifocale qu'ils nous permettent d'avoir sur les processus de pensée, l'un au niveau le plus élevé pour l'époque de la réflexion philosophique, les autres au niveau des premiers balbutiements de la formation du symbole, nous éclaire sur le sens profond de cette formation.

Les psychologues cognitivistes disent volontiers, à la suite de Piaget, que la pensée est un instrument d'adaptation au monde extérieur. Je crois qu'ils ont raison. Mais, il faut ajouter à cela qu'elle est d'abord au

service du monde intérieur, que son développement est le moyen privilégié pour réduire par paliers le gradient de potentiel qui s'ouvre devant tout sujet à l'aube de son existence et qui réapparaît à chaque tournant important de sa vie : crise œdipienne, crise pubertaire, adolescence, situation amoureuse, situation de promotion professionnelle, crise du milieu de la vie, vieillesse et approche du terme de la vie, etc. A chaque fois, nous sommes devant un abîme vertigineux. Allons-nous nous figer dans l'identique, l'immuable, en d'autres termes supprimer tout gradient de potentiel, de peur de sauter dans l'abîme ? C'est la solution de l'autiste. C'est aussi plus ou moins la solution conformiste, celle préconisée par l'establishment qui résiste à toute idée neuve, la tentation de tout groupe vis-à-vis du mystique au sens de Bion. Allons-nous franchir le gradient de potentiel et pouvoir le faire sans risque ? Écoutons Heidegger dans son cours intitulé "Qu'appelle-t-on penser ?" :

"Le chemin est long. Nous n'oserons que quelques pas. Ils conduiront si les choses vont bien dans les premiers contreforts de la pensée. Mais ils conduiront en des lieux que nous devons traverser pour parvenir au point où le seul secours, c'est de sauter. Seul un saut nous porte jusqu'à l'endroit de la pensée. C'est pourquoi, déjà au début du chemin, nous apprenons à faire quelques exercices de saut, sans tout de suite le remarquer et sans qu'il soit besoin que nous le remarquions. A la différence d'une progression continue, dans laquelle nous passons insensiblement d'une chose à l'autre et où tout demeure semblable à soi-même, le saut abrupt nous porte là où tout est autre, de sorte que tout nous déconcerte. L'abrupt, le raide, c'est une pente qui monte ou descend soudainement. C'est ce qui forme la paroi de l'abîme.

Supporter le risque est le prix à payer pour l'aventure de la pensée. Mais pour qu'il soit supportable, il faut qu'il soit mesuré, que nous puissions apprendre à tracer nos chemins selon des pentes praticables, que nous ayons la possibilité de nous poser sur quelques paliers stables avant de reprendre notre route vers des régions inexplorées.

Les symboles, les modèles, que notre pensée utilise et qu'elle crée à mesure, ne

seraient-ils pas ces chemins, ces paliers, qui nous permettent de parcourir l'abîme, de façon toujours plus autonome et sans nous désintéresser.

Nous devons à ce titre aux penseurs qui nous ont tracé des voies une grande reconnaissance. Descartes est de ceux-là. Il était sans doute nécessaire à l'époque où il fit ses songes que l'on définisse de nouvelles méthodes de pensée, qui nous permettent de s'affranchir d'une pensée scholastique figée, pour s'aventurer vers la découverte, sans risquer le chaos, l'immaitrisable qui est mis en scène dans son premier rêve. Le palier, qu'a offert la pensée cartésienne pendant près de 300 ans, était sans doute nécessaire après les turbulences de la Renaissance. Mais, il s'appuyait sur le refoulement des forces obscures d'origine pulsionnelle, à qui Freud redonna droit de cité dans la pensée scientifique en découvrant la psychanalyse. C'est aller, je pense, dans le sens même de sa découverte que de pousser plus avant dans la reconnaissance des sources dynamiques de notre pensée, en renonçant au dualisme cartésien auquel Freud restait encore attaché.

Plutôt que d'opposer des "rêves d'en-haut" et des "rêves d'en-bas", des "processus primaires" et des "processus secondaires", des "représentations de choses" et des "représentations de mots", des "affects" et des "symboles", ne pourrait-on distinguer des systèmes dynamiques en quête de forme et des formes stabilisant provisoirement des systèmes dynamiques, dans l'attente d'une nouvelle aventure de l'esprit ?

La cure analytique ne serait alors qu'un moment privilégié de cette aventure, non pas comme le dit Descartes : "La méthode", "Les règles pour la direction de l'esprit", mais plutôt comme le suggère Heidegger "quelques chemins".

NOTES

1. Quelle voie suivrai-je dans la vie ?
2. Oui et Non.
3. Le monde tourbillonnaire de l'autisme, *Lieux de l'enfance*, 3, 169-183.

Dialogue entre Didier Houzel et Florence Bégoïn-Guignard et Discussion

André Camelio :

Je vais céder la parole à Florence Bégoïn et à Didier Houzel pour le dialogue que nous allons entendre, et auquel nous allons participer.

Florence Bégoïn-Guignard :

Mon cher Didier, je crois que tu es un peu sorcier. Tu as réussi ce tour de force de nous présenter un texte superbe dans lequel tu parles du monde tourbillonnaire de l'autiste et de l'église de Descartes. Or, nous sommes ici, dans cette magnifique salle capitulaire, arrivés par des avions différents, mais dans un tourbillon de vent qu'Aix n'a pas connu depuis fort longtemps. Je me demandais si tu n'étais pas un peu sorcier.

Enfin, nous voilà dans un monde tourbillonnaire, qui fait tourbillonner les feuilles et aussi les gens. Nous voilà dans l'église, non pas celle de Descartes mais dans ce lieu, ce superbe Palais des Congrès d'Aix...

Il se trouve que la première fois que je suis venue dans ce Palais, c'était lors d'un Congrès de la Fédération Européenne de Psychanalyse, en 1975, ou en 1976, Monique nous le dira peut-être... A ce Congrès, l'une des communications avait été présentée par Donald Meltzer, intitulée "Température et distance comme paramètre de la cure analytique". Je crois que nous voilà dans le vif du sujet.

Nous voilà aussi avec un cadre, puisqu'on sait que le cadre, en psychanalyse, c'est très important. Nous voilà avec des parents combinés : une association contenant et un père contenu. Didier Houzel nous a donné

aujourd'hui sa version créatrice de la même situation. Il nous l'a donnée avec une créativité qui allie à la fois le rêve, la capacité de rêverie de la mère et la précision de pensée de l'élément paternel.

Par association, ce texte a évoqué pour moi un article déjà ancien de Jean Cournut : réfléchissant aux problèmes posés par la transmission de la psychanalyse, il comparait alors le psychanalyste à un derviche-tourneur. Et nous voilà de nouveau dans le sujet.

Pour introduire la discussion, que j'espère rapidement générale, je me centrerai sur trois points.

Tout d'abord, je voudrais reprendre ce problème des "rêves d'en haut" et des "rêves d'en bas", car il y a un point sur lequel je ne suis pas tout à fait du même avis que Didier. Je pense que Freud a eu raison de distinguer les rêves d'en haut et les rêves d'en bas... mais qu'il s'est seulement trompé dans sa rationalisation. De même que Descartes a fait un "Discours de la Méthode", extrêmement fécond, Freud, en ce qui concerne les rêves d'en haut et les rêves d'en bas, a essayé de conceptualiser et de rationaliser son intuition en la ramenant à des formes qui pré-existaient chez lui. (voir les articles de 1915 sur représentations de choses et représentations de mots, et sur les processus secondaires).

Pour nous, aujourd'hui, il s'agit de savoir que faire avec les données sensorielles. Est-ce que nous en faisons des pensées ou est-ce que nous en gardons l'excitation transformée par le désir libidinal pour arriver à une satisfaction ? Nous faisons si possible les deux, mais on peut penser que les rêves de désir, et la formulation de Freud concernant

le rêve qui serait un accomplissement de désir, concernent en effet les rêves d'en bas.

Cette vision des choses redonne une place au schéma corporel et fait penser à ce que Meltzer a écrit sur la nécessité pour l'enfant d'organiser, dans ses représentations du corps de la mère et dans ses identifications à celui-ci, ce qu'il appelle le "clivage horizontal". C'est-à-dire de séparer et de distinguer les caractéristiques respectives de la relation du bébé au sein et de la relation aux zones sexuelles, zones de la relation intime et sexuelle des parents, mais aussi l'identification du bébé aux parents combinés.

En ce qui concerne les rêves, rêves d'en haut, rêves d'en bas, nous avons aujourd'hui une possibilité de les concevoir également dans le prolongement de ce que Meltzer a écrit à propos des rêves. Déjà, dans son livre sur "le processus analytique", il parle de l'évolution des rêves au cours de l'analyse. Plus récemment, dans le livre en cours de traduction, intitulé "Dream life" (la vie onirique), il étudie de façon beaucoup plus poussée ce qu'il a repris de Bion, à savoir que le rêve est un essai d'élaboration d'une pensée à l'état naissant, donc un essai d'élaboration d'un conflit, et non pas simplement expression d'un désir.

Lorsque Bion parle de la "capacité de rêverie de la mère", il reprend cette vision néo-platonicienne du monde : il parle, non d'un penseur qui fabrique les pensées, mais de pensées en quête d'un penseur, qui pré-existent en quelque sorte au penseur, et qui prennent forme grâce à lui.

C'est là qu'on rejoint cette partie de ton exposé, Didier, où tu montres très bien l'alternance du mouvement de la pensée entre, d'une part, une recherche de forme qui est parfois longue et difficile, mais qui reste souple et, d'autre part, une rigidification de cette forme qui arrive à une satisfaction de formulation, mais aussi à un arrêt du mouvement de pensée.

On pourrait donc dire que Bion, puis Meltzer, se sont intéressés davantage aux rêves d'en haut qu'aux rêves d'en bas.

En ce qui concerne les rêves d'en bas, j'ai pensé, en t'écoutant tout à l'heure, qu'on pourrait les considérer comme ceux qui concernent l'accomplissement du désir. C'est dans la configuration des rêves d'en bas que la capacité de rêverie de la mère jouerait le rôle de pare-excitation développé par Michel Fain et Denise Braunschweig. J'espère ne pas faire injustice à Michel Fain en disant que la mère pare-excitation constitue un cas particulier de la capacité de rêverie et constitue une configuration très importante

pour ce qui concerne le devenir des données sensorielles. Celles-ci passent à un niveau plus directement pulsionnel, et donnent une excitation qui, comme nous le savons, peut faire à certains moments obstacle de façon majeure à la pensée.

Lorsque Didier, quand nous sommes entrés ici, a évoqué les flammes de la Pentecôte, il a proposé une très bonne métaphore des pensées en quête d'un penseur. Ceci nous ramène au deuxième rêve de Descartes, à propos duquel le rêveur associe l'éclat d'une image visuelle à l'acuité d'un bruit, pour ensuite s'apercevoir, en ouvrant les yeux, qu'il y a les étincelles du feu. Cet aspect de la révélation de la pensée, c'est l'Euréka, c'est la conversion de Saül de Tarse en Saint Paul sur le chemin de Damas (Actes des apôtres) : quand nous trouvons une pensée ou quand une pensée nous trouve, nous sommes immédiatement, et sans aucune transition, dans ce qu'on peut appeler un nouveau paysage. Et c'est effectivement, comme Didier Houzel l'a dit, toujours en relation avec un état que nous ressentons comme un état d'introjection soudaine et intense. Je pense que c'est cela qu'on peut rapporter à l'éblouissement par l'objet esthétique.

Le deuxième point, dans la suite du premier, c'est précisément de savoir ce que devient cet éblouissement. C'est-à-dire qu'après l'éblouissement par l'objet esthétique vient la question : "est-ce que c'est aussi beau dedans ?". La question qui noue le conflit esthétique, c'est-à-dire la question du devenir de cette révélation, Didier nous en a donné deux exemples tout à fait impressionnants : d'une part, c'est l'hypothèse de Descartes qui suspend tout pour essayer de ne pas faire ce qu'il appelle une "erreur de jugement" - ce qui m'a suggéré que, à côté du "cogito ergo sum", il y avait un reste important que l'on pourrait qualifier de non-pensé et verser du côté de ce que Bion appellerait (-K) - d'autre part, en comparaison, c'est la situation de Heidegger qui montre au contraire une capacité de créativité, beaucoup plus proche des émotions, avec moins de clivages, semble-t-il.

Le devenir de la révélation - j'y reviendrai demain dans mon exposé - peut aller aussi bien du côté d'un accroissement de K, un accroissement de la pensée, que du côté, non pas d'une diminution, mais d'une destruction de K. Les rêves de Descartes, à propos de ce que devient le contact avec l'objet esthétique, nous montrent les oscillations, les étapes du conflit esthétique. Tout d'abord, tu l'as rappelé, les rêves ont été faits après une

journée où Descartes avait été très bouleversé, car il pressentait qu'il était en train de trouver les bases de quelque chose de complètement nouveau. Ensuite, ils ont été faits tous les trois dans la même nuit et nous savons que les rêves faits dans une même nuit sont en fait une reprise du problème sous différents angles, pour arriver à quelque chose de l'ordre de la résolution d'un problème, d'un conflit.

Alors, qu'y voit-on ? Parce que naturellement, quand on présente un rêve à un psychanalyste, c'est un piège dans lequel il tombe avec délices ! Je ne vais pas vous réinterpréter les rêves de Descartes, mais je ne peux pas résister à vous proposer quelques points de mes réflexions.

Je crois qu'on pourrait considérer le premier rêve comme représentatif de la concrétude du fantasme, l'expression concrète et directe du fantasme tel que Mélanie Klein a été tellement douée pour nous le rendre. Tellement douée que ses écrits sont difficiles à lire, parce que nous entrons dans un monde où nous nous heurtons partout à la concrétude des objets psychiques. Meltzer rappelle très souvent à quel point le fantasme est vécu comme concret, et on le voit dans ce premier rêve de Descartes de façon tout à fait illustrative, au point que ça m'a évoqué quelque chose de pictural.

Il parle de fantômes, il parle de son côté gauche qui ne va pas avec son côté droit et ça m'a évoqué la phrase de Freud, "ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut se résoudre à l'atteindre en boitant"... Je pense que, sans boiter, on ne peut pas penser. Cela m'a évoqué Modigliani qui a toujours peint des visages complètement asymétriques, et aussi que toute nouvelle recherche picturale surgit d'une nouvelle façon de voir le monde extérieur - l'exemple le plus banal c'est l'impressionnisme. En fait, toute nouvelle forme de pensée représentative passe par le déséquilibre en raison de la mise en évidence, par cette nouvelle forme de pensée, d'un aspect de l'objet qui avait été caché jusque là.

Il est important de comprendre que, lorsqu'on découvre un aspect caché de l'objet, c'est parce qu'on se place d'un point de vue nouveau, on prend un "vertex" différent (Bion), et en se situant à partir d'un point de vue nouveau, il va être possible d'établir un lien nouveau avec cet objet. Il nous sera révélé un lien que l'on n'avait pas encore découvert avec l'objet. Pour moi, c'est la définition même de la pulsion d'amour (L). En effet, si deux êtres s'entendent bien, quels que soient ces deux

êtres, c'est justement parce qu'il y a, chez chacun d'eux, cet intérêt et cette capacité à découvrir des vertex nouveaux, qui permettent de maintenir l'intérêt centré sur l'objet d'amour. Ainsi on retrouve le trépied pulsionnel de Bion évoqué tout à l'heure.

Certains de ces liens sont évidemment plus féconds que d'autres. Je pense, par exemple, que la découverte du feu et la fabrication de la pâte à papier ont changé radicalement la relation de l'homme au bois, aux arbres - y ai-je pensé parce que j'étais très inquiète pour les arbres d'Aix avec ce vent terrible ? - mais on voit aussi que la découverte du feu a donné lieu au mythe de Prométhée et à l'envie manifestée par Zeus concernant le fait que non seulement Prométhée avait découvert le feu, c'est-à-dire qu'il l'avait dérobé, comme une pensée pré-existante, et qu'il a repris pour la donner aux hommes.

Comme vous le savez, c'est ce que Zeus n'a absolument pas supporté, d'où l'affreuse mésaventure de Prométhée enchaîné, avec son foie mangé chaque nuit par un aigle, dans un processus interminable. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de punition personnalisée qui pourrait prendre fin, mais l'expression répétée à l'infini de l'envie omnipotente contre celui qui a découvert une nouvelle pensée, c'est-à-dire un nouveau lien avec l'objet. Par ailleurs certains de ces liens sont des faux liens ou des liens bizarres. A cet égard, il est intéressant d'étudier le devenir des créations et des inventions : certaines d'entre elles sont devenues de véritables objets d'art, ou sont devenues tout à fait utiles, alors que d'autres sont uniquement des objets bizarres. On observe également cela dans le phénomène de la mode.

La question est donc : que devient le conflit esthétique après l'étincelle et l'éblouissement ? A mon avis, le premier rêve montre l'expression concrète du fantasme, tandis que le deuxième montre la "révélation" et nous fournit un exemple tout à fait extraordinaire d'identification à l'objet esthétique.

En effet, dans le texte rapporté par Baillet, Descartes est supposé avoir des yeux étincelants. Les étincelles sont partie intégrante de ses yeux identifiés aux étincelles. Il a ainsi des yeux étincelants qui lui permettent de voir dans l'obscurité, et la première chose qu'il fait, c'est d'essayer de se rassurer, de se persuader que rien n'a changé, mais tout a changé puisqu'il a maintenant des yeux étincelants.

Comme tu l'as noté, Didier, cette identification peut devenir de la pensée ou de

l'hallucination... Je pense aussi que les choses se passent entre ces deux pôles. A propos du deuxième rêve, je voudrais évoquer un élément du premier rêve qui me semble préfigurer ce qui se passera dans le rêve-cauchemar n° 2 : c'est la violence du vent, et à propos de laquelle il est dit, dans ce texte qui relate le récit d'un rêve, que la violence du vent a poussé Descartes à un endroit où de toute façon il voulait aller volontairement.

Je trouve cela intéressant. Quand on est mû par une pensée, on a deux possibilités : ou bien on l'évacue complètement et elle est perdue, ou bien on est pris par la pensée et c'est la pensée qui nous gouverne. On peut essayer de la maîtriser, on est de toute façon dans l'illusion en pensant que c'est nous qui gouvernons la pensée. C'est la pensée qui nous dirige.

J'en arrive au troisième rêve qui me semble décrire la relation d'un être humain à la pensée. Comme tu l'as dit, c'est un rêve beaucoup plus tranquille, mais la pensée y est décrite de façon tout à fait merveilleuse : la pensée vient on ne sait d'où, elle est apportée par on ne sait qui, ou peut-être est-elle déjà là, présente, comme le livre dans notre bibliothèque, bibliothèque-mémoire-intuition. La pensée se déplace, puisque le livre se déplace. Descartes la retrouve au bout de la table. Elle disparaît, reparaît transformée, soit en bien parce qu'il y a des portraits très beaux, faits en taille douce, soit en mal car le dictionnaire est tronqué. On voit là tous les processus psychiques découverts par la psychanalyse.

J'en viens à mon troisième et dernier point : dans ce récit que Didier Houzel nous a fait, on voit la pensée organisée par la structure oedipienne, par la loi du père et par la vectorisation. Je veux dire par là que, dans le premier rêve, Descartes, qui veut retrouver cette église-mère - tu nous as rappelé qu'il l'avait perdue à l'âge d'un an et à l'occasion d'une naissance, donc doublement perdue, pourrait-on dire - rencontre d'abord des fantômes, puis un homme de sa connaissance. Les fantômes indéterminés, qui font peur, sont suivis d'un homme véritable, qui manque à faire ses civilités, comme Œdipe, trop pressé qu'il est d'aller dans l'église-mère. Il s'agit évidemment, tu l'as suggéré, d'un élément paternel sous forme d'objet partiel. L'histoire du melon arrive juste après, et je pense qu'il y a peut-être une condensation pénis-mamelon, melon et mamelon.

De toute façon, ce père qui est là fait penser à ce que Bion et Meltzer ont dit à

propos du mamelon du sein, qui se trouve être le gardien du sein, indispensable pour l'établissement du lien du bébé avec le sein, mais aussi indispensable pour donner la direction de la vie, exprimée par l'histoire du côté gauche et du côté droit.

Freud, qui a repris ça dans sa culture judéo-chrétienne, y voyait une distinction entre le mauvais côté et le bon côté. Moi je pense qu'il s'agit là d'une question de vectorisation absolument nécessaire à l'être humain pour sortir du monde tourbillonnaire de l'autisme. Cette vectorisation donne la direction de la vie, quelque chose qui va déboucher sur la possibilité d'acquérir un temps linéaire. Car, une fois né, on n'entre plus jamais dans l'utérus, on n'entre pas non plus dans le sein. On ne peut que recevoir ce qui en sort. Même l'union sexuelle ne permet pas de franchir en sens inverse cette barrière inter-générationnelle qu'est le col de l'utérus.

J'ai écrit, à propos de la féminité, que la différenciation des représentations du vagin et de l'utérus, et de leurs investissements respectifs, constitue l'un des problèmes cruciaux de l'élaboration de la féminité et de la maternité psychiques.

Il est vrai aussi que la connaissance inconsciente du vagin a été d'abord déniée, puis contestée, une fois que Mélanie Klein en a affirmé l'existence. Je pense qu'il y a encore à faire dans ce domaine-là !... Dans le même ordre d'idée, à propos de la vectorisation, je pense qu'on n'entre pas dans une relation intime, on la reçoit comme on reçoit la pensée, on la reçoit de part et d'autre, dans un double mouvement d'introjection, dans le sens de Ferenczi, c'est à dire d'identification projective, dans le sens de la capacité de rêverie et de la capacité de pensée.

Je pense donc que les hommes qui se tiennent tout droits sont effectivement des images paternelles, qui vont donner une vectorisation et une sorte de consistance à la pensée de Descartes, mais qui peuvent aussi donner quelque chose du côté de (-K).

A ce propos, et en relation avec ce que tu as dit de la seconde peau, je pense que c'est à ce point que s'observent les inconvénients du déplacement sur le deuxième objet lorsque celui-ci est censé servir de contenant puisqu'il y a une déficience au niveau du premier objet. Cette situation, qu'évoque l'histoire de la petite enfance de Descartes, peut favoriser la constitution d'une seconde peau, beaucoup plus conventionnelle, plus rigide. C'est le problème du faux-self.

Enfin, en ce qui concerne les craintes qu'a Descartes d'être séduit par un mauvais génie,

un mauvais objet, on peut évidemment le comprendre au niveau de l'homosexualité, au niveau de la castration, puisqu'il a un côté qui flanche terriblement et que là, Freud a raison.

Même si nous n'avons pas les associations de Descartes à ses rêves, nous pouvons nous enhardir à réfléchir à ce qui s'organise au niveau des soubassements des expressions névrotiques relativement mineures et banales. C'est ce niveau de soubassement, niveau plus archaïque, qui est également celui de la création. C'est à ce niveau que l'on peut observer les failles dangereuses, virtuellement créatrices de la pensée, qui se produisent aux moments de déséquilibre.

On touche ici un problème de communication, c'est-à-dire que tout dépend à quel niveau de décodage de la pensée du rêve nous nous plaçons. On peut comprendre ce rêve au niveau de la sexualité, on peut comprendre ce rêve au niveau des angoisses de castration, on peut comprendre ce rêve au niveau de la créativité. L'un des niveaux ne réduit pas les autres à néant, bien au contraire.

En conclusion, je pense que c'est à partir de l'organisation de la pensée par la structure œdipienne, par la loi du père dans une vectorisation temporelle, avec les dangers et les avantages que tout cela comporte - ce que tu as décrit comme plus structuré - c'est à partir de là que nous pouvons également entrer dans la vectorisation qui va de l'individu au groupe. C'est là que se situe la communication.

C'est à partir de ce point que tu nous as communiqué la créativité de ta pensée, qui est tout à fait remarquable, et par laquelle tout le monde a été très ému. C'est ce que Bion appelle la "public-ation".

Je pense que c'est à partir de ce point-là que toute la "neurotica" est valable, que toutes les découvertes sur les mécanismes et sur l'organisation psychique données par Freud et par la psychanalyse classique sont valables. A partir de là, et non en deçà.

Je te remercie tout particulièrement de t'être appliqué à partir de là, à explorer cet en-deçà, à établir les liens entre cet en-deçà et ce que je pourrais appeler l'humanisation de ta pensée et de la pensée. A partir de cette communication qui va de l'individu Didier Houzel au groupe que nous formons ici, chacun de nous va pouvoir engendrer un au-delà, qui sera en fait un nouvel en-deçà, ton texte ayant suscité nos propres capacités créatives, nous permettant de continuer à penser.

Didier Houzel :

C'est moi qui te remercie, de ce que tu dis de mon texte, bien sûr, mais plus encore de ce que tu apportes comme éclairage sur cet essai à partir des rêves de Descartes mis en parallèle avec du matériel d'enfant autiste, et qui ne manque pas de quelque audace. Je réagis, comme ça, un peu spontanément au développement que tu viens de faire.

Tout d'abord, au sujet de l'opposition rêve d'en haut, rêve d'en bas. Je suis bien conscient que la pensée nécessite des formes stables et même plus, des modèles, des structures. Je pense que l'un des grands progrès de la pensée occidentale des cent dernières années, c'est le concept même de structure. Cela dit, si l'on examine de très près et dans ses racines mêmes, on s'aperçoit qu'il est beaucoup plus dynamique qu'on a peut-être l'habitude de croire et qu'au fond, il n'y a pas de structure qui ne s'organise autour d'une opération, c'est-à-dire de quelque chose de dynamique, quelque chose qui est là pour permettre des transformations d'objets en d'autres objets. C'est très évident dans la pensée mathématique par exemple.

Mr le Président de l'Université, tout à l'heure, m'a dit qu'il était linguiste, et c'est dommage qu'il ne soit plus là, parce que je pense que la notion de structure a été introduite dans les sciences humaines à travers la linguistique et que ce serait très intéressant d'avoir son avis à ce sujet. Dans quelle mesure, là aussi, ce point de vue structural est intéressant pour comprendre comment, à travers des transformations, peut rester quelque chose d'invariant sur quoi peut s'appuyer notre pensée. Ce n'est pas tout à fait par hasard si j'en viens à parler de structure. Descartes ne raisonnait pas en ces termes, ce n'était pas encore d'actualité mais, par exemple, Dieudonné, qui est un des promoteurs de l'école Bourbaqui, considère Descartes comme un des précurseurs de ce qu'il appelle le "choix Bourbachique", c'est-à-dire justement le choix de cette pensée non pas en termes d'anecdotes, d'objets séparés, mais de structure.

Cela dit, il me semble qu'il y a une grande différence, parfois presque de l'ordre de l'opposition, entre la pensée structurée, voire formalisée, comme point d'arrivée d'un développement créatif mais qui se reconnaît comme un point de départ pour aller plus loin, pour continuer, et puis la pensée qui s'arrête, qui veut en quelque sorte s'arrêter, se figer, s'immobiliser en l'état et dans des règles considérées comme définitives. Et non pas comme un point de départ, comme je le disais tout à l'heure, pour continuer.

Cela me faisait penser à ce que Freud disait, à propos des modèles théoriques et je trouve qu'on l'oublie trop souvent : à propos des théories - Dieu sait s'il en a fait et s'il a même superposé des modèles théoriques - il disait que c'est comme l'échafaudage pour construire l'édifice. Une fois qu'on a construit l'édifice, on retire l'échafaudage, mais on en a eu besoin, c'était indispensable. Pour monter jusqu'au faite de l'édifice à construire, il fallait l'échafaudage.

Alors, ce que je voulais souligner dans cette opposition rêve d'en haut, rêve d'en bas et qu'on peut relier, je pense, à toutes ces oppositions binaires, processus primaire-processus secondaire, etc..., c'est qu'il y a deux façons de les concevoir. Il y a la façon qui me paraît aller dans le sens de la pensée dynamique, c'est-à-dire qu'il faut effectivement que ça prenne une forme stable - et il faut qu'on s'intéresse et qu'on puisse s'appuyer sur ces formes stables - mais la source de la créativité est dans le changement.

Je pensais au livre, si difficile à lire mais certainement extrêmement riche, de Bion qui s'appelle "Transformations". Je suggérerais volontiers de substituer, à ces oppositions binaires de Freud, les trois formes de transformations que propose Bion. Elles ne sont peut-être pas exhaustives, peut-être y-en-a-t-il d'autres à découvrir. Quand il parle de transformation rigide, de transformation projective et de transformation en hallucinose, il parle de transformation c'est-à-dire précisément d'un processus, de quelque chose qui permet de passer d'un objet à un autre, d'un lien à un autre, d'une forme à une autre. Qu'il faille des formes à la pensée, c'est sûr, mais les formes, si elles ne sont pas à la fois le point d'aboutissement d'un processus dynamique et le point de départ, le nouveau processus de transformation risque de servir de seconde peau, de protection contre l'angoisse. Ce qui est tout à fait légitime, bien sûr, je ne le critique pas, tout le monde en a besoin, mais ce n'est peut-être pas la pensée dans la créativité même.

Je ne vais pas parler trop longtemps là, il y a tellement de choses à dire sur ce que tu as dit. Cela m'entraînerait sûrement trop loin, et j'aurais du mal à le faire maintenant.

Quand même un point à propos du melon, parce que tu m'as fait penser à quelque chose, sans doute y reviendra-t-on demain à propos de ton exposé. Je suis tout à fait d'accord sur l'association "melon-mamelon", je n'y avais pas pensé, et le matériel qui, dans les rêves de Descartes, me faisait penser que peut-être on peut parler là d'une confusion mamelon-pénis. Je n'en dis pas

beaucoup plus, je crois que c'est surtout à propos de ton exposé qu'on pourra en discuter. Je lance quand même l'hypothèse que cela renvoie aux éléments paternels du contenant parce que je crois que, dans l'église du rêve de Descartes, il y a des éléments bi-sexuels, qu'il y a le mariage, qu'il y a le couple parental. C'est peut-être pour ça que Descartes ne peut pas y aller, qu'il ne peut pas finalement se servir du contenant approprié pour élaborer ses fantasmes.

Il y a une différence entre ce contenant ayant des composantes bi-sexuelles, notamment des composantes paternelles qui donnent au contenant maternel les qualités appropriées et la stabilité nécessaire, et puis la confusion mamelon-pénis, ou le passage d'un contenant primaire à un substitut et je voyais dans ces personnages érigés des substituts au contenant, dans lesquels la pensée risque de se figer.

C'est pour ça que j'ai cité ce texte de Descartes qui s'appelle "la règle pour la direction de l'esprit", qu'il a commencé et mis plusieurs années à rédiger après ses songes. C'est un texte extrêmement intéressant, mais ce sont des règles, c'est-à-dire que là, on est dans quelque chose qui n'est pas évolutif, qui n'est pas transformable et je pense que c'est peut-être intéressant de relier cela à un fantasme très fondamental de mamelon-pénis.

Florence Bégoïn-Guignard :

C'est-à-dire que c'est le père qui établirait la loi du père au moment et dans des circonstances émotionnelles dans lesquelles il devrait jouer le rôle du contenant du couple mère-bébé, comme je vais en parler demain ?

Didier Houzel :

Oui, tout à fait !

André Camélio :

Il y a sûrement des questions... des interventions de la part de la salle ? Nous sommes tout prêts à les entendre. Je pense que Florence Bégoïn et Didier Houzel sont prêts à répondre. Qui demande la parole ?

Maurice Netter :

L'un des rêves de Descartes, commenté par Didier Houzel, montre un homme qui se dirige en boitant, penché vers la gauche, vers une église. Cette démarche a évoqué chez moi l'image de Pâques dans laquelle Dieu passe

en boitant (pesach, en Hébreu) au dessus des maisons des Hébreux, épargnant les premiers-nés, les "ouvrant la matrice", alors qu'il exterminait les premiers-nés des Egyptiens pour contraindre ces derniers à laisser partir les descendants de Jacob.

Etablis depuis quatre cents ans sur la frontière nord-est de l'Egypte, ceux-ci étaient devenus nombreux et paraissaient, aux yeux des Egyptiens, constituer une menace : ils pouvaient faciliter les invasions des ennemis. Ils furent donc réduits en esclavage, en vue de leur élimination.

Moïse fut appelé par Dieu dans le désert où il avait fui après avoir tué un soldat égyptien qui maintenait un ordre musclé parmi ce peuple. Tout le monde se souvient des dix plaies d'Egypte : Moïse rivalise avec les magiciens des Pharaons pour transformer les batons en serpents, multiplier les grenouilles et les sauterelles. Pharaon fait mine de céder puis, le fléau éloigné par Moïse, refuse de laisser les Hébreux aller sacrifier à leur Dieu dans le désert.

Nous sommes en plein dans la pensée magique.

Dieu prend alors les choses en main. Il décide la mort des premiers-nés. Déjà, il avait demandé à Abraham le sacrifice de son fils légitime, Isaac, avant de lui promettre une descendance aussi nombreuse que le sable de la mer. Au dernier moment, il lui avait enjoint de substituer au jeune homme, un bœuf : plus de sacrifice "réel" du premier-né, comme le faisaient encore les Cananéens, mais un "rachat symbolique". En effet : "Dieu parla à Moïse : fais moi saint tout ouvrant toute matrice parmi les fils d'Israël. En homme et en bétail : il est à moi " (Exode XIII-1), et aussi : " Et tout premier-né d'homme, parmi les fils, tu le rachèteras " (id.v.13)

Pourquoi en arriver là ?

Le mot "symbole", au départ, désigne un signe coupé en deux qui permet à trois personnes de se reconnaître : le créancier, le débiteur, et le messenger entre les deux. Ici, le premier-né est le signe de l'appartenance de l'homme et de ses biens à Dieu : il doit être sacrifié, c'est-à-dire séparé en signe de la reconnaissance de la dette fondamentale (la vie) que l'homme a le sentiment d'avoir envers son créateur.

Ceci est le texte manifeste. Peut-on relier cette "compulsion" au sacrifice de l'enfant à la culpabilité d'avoir châtré le père, selon la symbolique Hittite et Cananéenne qui imprégnait l'imagination religieuse des peuples du Moyen-Orient à l'époque de Moïse ?

Kumbardi, "le père des Dieux", devint le serviteur d'Anu pendant neuf ans, puis

attaqua ce dernier, qui s'envola. Mais Kumbardi le poursuivit, le saisit par les pieds et le précipita au sol, après lui avoir mordu les génitoires. Une partie de la virilité d'Anu pénétra dans son corps et il devint enceint de trois dieux. (Mircéa Eliade : Les religions des Hittites et des Cananéens, in Histoire des croyances et des idées religieuses, Tome 2, p. 159).

La Bible n'y fait jamais allusion, à moins que l'on entende un lointain écho de ce mythe dans l'histoire de Noé et de son fils Cham. Après être sorti de l'arche, "Noé commença à être un homme du sol. Il planta une vigne. Il but du vin et s'enivra ; il se découvrit dans le milieu de sa tente. Cham, le père de Canaan, vit le nu de son père et le raconta à ses deux frères, au dehors. Ceux-ci prirent le manteau, le mirent sur l'épaule ; et ils allèrent à reculons, et ils couvrirent le nu de leur père. Leurs faces étaient à reculons et ils ne virent pas le nu de leur père. Noé se réveilla de son vin ; il connut ce que lui avait fait son fils, le petit. Et il dit : Maudit Canaan ! Il sera pour ses frères un esclave " (Genèse IX, 20-25).

Quoiqu'il en soit, le premier né mâle représente l'espoir de la continuité de l'héritage et du nom pour le père et l'objet merveilleux, esthétique pour la mère. Pour en jouir, il semble qu'il faille d'abord s'en séparer (sacrifice = mise à part, séparation) : " il est saint ", dit l'Exode. Une mise à distance est nécessaire, que traduit l'obligation de la racheter, comme s'il appartenait à l'Autre et qu'il était nécessaire de reconnaître cette altérité sous peine de l'empêcher de vivre : le sacrifice symbolique du premier-né s'oppose à sa mort réelle.

Le massacre des premier-nés égyptiens frappe le persécuteur afin qu'il laisse partir celui qu'il retenait et voulait étouffer.

Donc Dieu passe en levant le pied au dessus des maisons dont le linteau et les deux poteaux sont enduits du sang de l'agneau que les fils d'Israel ont immolé et mangé, les hanches ceinturées, les sandales aux pieds, le bâton à la main. Ils traversent la mer du Jonc et s'enfoncent dans le désert du Sinaï. Après avoir grogné, rechigné et regretté la servitude d'Egypte qui, dans l'après-coup, leur apparut comme une migration douloureuse, ils vont recevoir la Loi : après les dix plaies de la pensée magique, les dix paroles de l'Alliance, de la Reconnaissance.

Jusque là, Dieu n'était pour eux que le Dieu de leurs pères Abraham, Isaac, et Jacob, le dieu du père, de la tribu.

Maintenant, ils vont devenir le peuple de leur Dieu, c'est un renversement dans l'appartenance et la première exigence de ce

Dieu, après celle de se souvenir de la délivrance, c'est de ne s'en faire aucune image, aucune figuration empruntée à d'autres dieux ou à quelque élément d'en haut, d'ici ou d'en bas.

Après avoir précisé les commandements, Moïse se retire sur la montagne, les Hébreux sont priés de rester au pied et de ne point s'aventurer derrière lui, car ils pourraient voir Dieu, et alors ils mourraient. (Le sacré, la mise à part du Dieu protège le fidèle du contact mortifère avec l'origine de la vie, le dedans impénétrable).

" Or le peuple vit que Moïse répugnait à descendre de la montagne ". Il se fit fondre un veau d'or avec les bijoux récoltés auprès de chacun de ses membres et lui consacra un culte joyeux. Dieu se mit en colère, mais Moïse réussit à le calmer en lui proposant un marché : ou tu lui pardonnes, ou tu m'effaces du livre que tu as écrit. (Le messager se fait l'intermédiaire, porteur du symbole, il souligne le rôle indispensable qu'il joue dans la sauvegarde du lien).

Moïse excuse facilement le peuple, il sait qu'il ne peut pas supporter la vision de Dieu sans intermédiaire, sans représentation : l'absence de représentation inspire beaucoup plus la terreur que l'absence de l'objet. Devant Dieu, il plaide pour le peuple mais, à peine descendu de la montagne avec les tables de la Loi, il entre dans une rage destructrice. Est-ce un déplacement de la rage de se voir refuser la contemplation immédiate de Dieu, ou celle de constater que le peuple ne lui obéit pas en son absence et refuse l'attente ? Toujours est-il qu'il fait massacrer " trois mille hommes " (Exode XXXII, 26). Il semble ne pas supporter les débordements des pulsions humaines, ni l'impuissance à supporter le face à face avec l'objet Glorieux. Celui-ci propose alors un compromis :

" Moïse dit : Fais moi donc voir ta Gloire. Mais Lui dit : Tu ne peux voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. Et il dit : Voici un lieu près de moi. Tu te dresseras sur le rocher, et il adviendra qu'au passer de ma Gloire je te mettrai dans le creux du rocher, et je ferai, de ma paume, abri sur toi, jusqu'à mon passer. Puis je ferai s'écarter ma paume, et tu me verras par derrière; mais ne sera point vue ma face " Exode XXIII, 18-23.

Avant Meltzer, la tradition juive avait déjà bien décrit le conflit esthétique!

Ainsi, ces textes anciens nous montrent comment le conflit entre le désir de s'abîmer dans la contemplation de l'objet absolu (qui comblerait toutes nos possibilités) et le danger extrême d'y perdre la vie (ou la raison) se transpose sur l'usage que nous

pouvons faire des représentations auxquelles nous nous asservissons toujours plus ou moins. Entre l'objet esthétique et l'idole, il y a la parenté d'un déplacement. Le fétiche tire sa force non seulement du déni de la castration (de la mère), mais aussi du déni de l'impuissance à contenir une excitation envahissante : l'extase impossible de la "vision" est remplacée par une fête orgiaque. " Et le peuple s'assit pour manger et pour boire. Et ils se levèrent pour rire " (Exode XXIII, 6) Le veau d'or remplace le Dieu invisible. " Ils se sont fait un veau de fonte; ils se sont prosternés devant lui, ils ont immolés à lui et ils ont dit : Voici tes dieux, Israel, qui t'ont fait monter de la terre d'Egypte " (Exode, XXXII, 8). Le veau glorieux, ou le taureau était alors la divinité (ou le symbole du divin) la plus répandue dans cette région. En le dressant et en l'adorant, les Hébreux renonçaient à toute différence, et se rendaient pareils aux autres peuples.

Dieu prononce son nom lorsqu'il passe devant Moïse : " tendre et bienveillant, long à la colère multiple de grâce et de vérité " (XXXIV, 6).

Les commentaires rabbiniques font remarquer qu'en hébreu, Vérité se dit A M T (prononcer émet) : première lettre de l'alphabet, lettre du milieu, et dernière lettre. (le T et non le Z comme en français). Ce mot va d'un bout à l'autre, il est discontinu. Le mot mensonge, au contraire, se dit CH Q R (chéquer) : trois lettres qui se suivent sans espace, sans distance.

Le Messager, l'intermédiaire, maintient cette Vérité, c'est à dire la distance et l'espace qui permettent l'alliance sans confusion, ni risque d'anéantissement de l'un ou l'autre des partenaires : l'homme qui verrait Dieu mourrait, comme si ses limites volaient en éclats, Dieu qui deviendrait idole disparaîtrait dans l'identique.

L'intermédiaire introduit le Temps et l'Histoire à la place de la répétition et de l'éternel retour. Il garantit l'évolution par l'élaboration des représentations, évolution qui passe nécessairement par la séparation, la déreliction du désert, et la capacité d'attendre.

Florence Bégoïn-Guignard :

Merci beaucoup, Maurice Netter, parce que c'est très intéressant, ça fait énormément penser, et on arrive au problème de la vérité.

André Camélio :

Quelqu'un d'autre veut prendre la parole ?

Jocelyne Cadé :

Oui, je me fais deux ou trois réflexions.

La première est celle-ci : en tant que psychologue, du point de vue de la psychanalyse, nous interrogeons des rêves de Descartes. Que faisons-nous en faisant cela ? Est-ce que la psychanalyse, la psychologie peuvent être un modèle de la pensée à partir duquel on va pouvoir réinterroger les textes de l'histoire de la pensée ? Je crois que c'est quelque chose qui est très tentant, c'est pourtant quelque chose que nous pouvons faire prendre place à côté d'autres modes de pensée.

Je me demande aussi si on pourrait aborder une autre interprétation des rêves de Descartes, à partir de ce que Freud nous rappelle : lorsque trois rêves se suivent dans une nuit, on peut en faire la lecture comme un seul rêve qui ne s'articulerait pas forcément dans l'ordre dans lequel ils se présentent.

Le dernier rêve nous présente Descartes avec un livre, avec deux livres, avec des mots qu'il lit dans ses livres, : "que devrai-je faire dans la vie ? " et "quelle voie suivrai-je dans la vie ? ". Si on se souvient que Descartes a fondé sa métaphysique pour pouvoir publier sa physique, on peut aborder l'interprétation du rêve du côté d'un fantasme d'excommunication. Descartes craignait que la publication de sa physique lui entraîne pas mal d'ennuis par rapport aux pères de l'Eglise. A cette époque la physique - la cosmologie - qui était enseignée dans les Universités, c'était la physique d'Aristote et on a encore enseigné la physique d'Aristote et sa cosmologie, si ma mémoire ne me trompe pas, 50 ans après la révolution française !

Et Descartes, avec sa physique, se plaçait tout à fait dans la lignée de Galilée, de Newton, tout à fait en opposition avec la Sorbonne et les pères de l'Eglise. Quand il est évoqué, dans la première partie de son rêve : "du vent soufflait contre l'église", on peut se demander s'il ne cherchait pas une solution pour pouvoir choisir de faire connaître ses idées, sa physique, une partie de sa métaphysique sans rompre, sans être rejeté par les pères de l'Eglise.

Je voudrais reprendre ce que Madame Bégoïn-Guignard disait tout à l'heure au sujet du moyen d'atteindre ce qu'on recherche à atteindre : "ce qu'on ne peut pas atteindre en volant, on l'atteint en boitant". Pour Descartes, peut-être, "ne pas atteindre en

volant" serait ne pas nous dire directement ses idées sur la physique ou sur la philosophie et avoir à prendre un chemin qui le fait boiter - peut-être du côté de son intégrité - mais qui est une concession absolument nécessaire pour pouvoir rester au sein de l'Eglise ? L'Eglise étant ici l'Eglise au sens large, représentée comme un monument dans le rêve, et qui est la communauté de l'Eglise. On pourrait interpréter ce boitillement, cette tendance sur la gauche, sur la droite dans son rêve de cette façon là ? Voilà, je vous livrais spontanément les pensées qui me sont venues.

Didier Houzel :

Je vous remercie. Je réagis surtout à la première question que vous avez posée : "qu'est-ce qu'on fait quand on interprète des rêves d'un auteur comme Descartes, et la psychanalyse peut-elle être un modèle de la pensée ?" Ma réponse est non, clairement non ! Je suis bien conscient qu'on ne fait pas de la psychanalyse quand on réfléchit, je dirai psychanalytiquement, sur des rêves décrits comme ça, dans la littérature. Ça n'est absolument pas à mettre en parallèle avec une analyse de rêve dans le transfert d'un patient.

Je crois que c'est intéressant quand on a la chance d'avoir l'oeuvre d'un auteur et que cet auteur a eu le courage de nous laisser ses récits de rêves. Il avait eu quand même l'idée d'en laisser la trace, de laisser la trace de quelque chose de cette expérience fondamentale et primitive qui semble avoir été, comme le disait Florence tout à l'heure, une source des développements de sa pensée. Je pense que c'est intéressant, à la lumière de ce que nous donne maintenant comme "équipement de pensée" la psychanalyse, d'y réfléchir, de se questionner et d'interroger à la fois les rêves et la pensée de l'auteur. Ce n'est pas pour faire la psychanalyse de Descartes, sûrement pas. D'autre part, je m'inscrirai tout à fait en faux contre l'idée, que vous ne soutenez d'ailleurs pas, que la psychanalyse serait un modèle général de la pensée qui permettrait d'expliquer les autres modèles, je crois que ce serait tout à fait fallacieux. Je n'ai pas lu tout ce qui a été écrit sur les rêves de Descartes, j'ai lu quelques articles. Certains vont dans ce sens, hein, certains expliquent que la métaphysique, c'est défensif, c'est simplement une façon de se défendre contre les angoisses psychotiques. Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire, parce qu'une fois qu'on a lu ça, on se dit : "et la psychanalyse, ça permet de se défendre contre quoi ? ". Je

crois que c'est un faux débat. Ce qui est vrai, par contre, c'est que ça nous fait toucher du doigt l'importance de nous référer à un cadre, sur le plan pratique, technique, thérapeutique et, je dirai, à un domaine de validité sur le plan épistémologique. Chaque fois que nous utilisons une référence, une méthode, un domaine, une approche, je pense que nous devons avoir ce souci de savoir quel est leur domaine de validité et dans quel cadre cette méthode-là, cette approche-là est valide pour cheminer vers la vérité ? Voilà l'essentiel de mes réflexions sur ce que vous dites.

Si je comprends ce que vous dites ensuite sur une autre interprétation possible, il y en a beaucoup de possibles, par rapport à ce qui travaillait Descartes à l'époque : nouvelle théorie physique, etc... Je suis tout à fait d'accord. Je crois que c'est effectivement un des conflits que cherche à résoudre le rêve : permettre de nouvelles idées mais sans faire exploser le cadre ni psychique individuel, ni groupal, ni social à l'intérieur desquels cette nouvelle idée peut se développer. Enfin, c'est dans ce sens-là que je comprends ce que vous dites.

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, je peux vous répondre aussi, brièvement. Il me semble que, quand on pose la question que Didier Houzel a reprise : "est-ce qu'on a le droit d'utiliser un modèle quel qu'il soit pour comprendre quelque chose ?", il me semble que ça ramène à la question de la confusion du mamelon et du pénis. Je pense que si on n'avait plus le droit de penser à quelque chose avec les outils et les instruments qui sont à notre disposition, aussi imparfaits et insatisfaisants soient-ils, ça serait renoncer à la pensée. C'est certainement issu de notre peur de penser et de notre peur de la souffrance qui est inhérente au processus de pensée, ce qui est tout à fait bien décrit dans les rêves de Descartes.

D'autre part, vous avez vous-même tout de suite enfreint cette éventuelle interdiction, puisque vous avez donné une autre interprétation, et je voudrais seulement dire que ça montre bien qu'on peut interpréter les mêmes rêves, ou la même séquence de rêve, à une multitude de niveaux différents et sous une multitude de vertex, d'angles différents, les uns n'excluant pas les autres. A partir de ça, on pourrait continuer, ce serait d'ailleurs très intéressant de savoir ce que ça signifiait pour Descartes de dire : "je publie ma métaphysique seulement pour pouvoir publier

ma physique ", enfin, ce serait aussi un peu suspect.

Je voudrais dire à ce propos que pour Descartes, pour nous, pour tout le monde, préférer boiter à voler montre quand même un contre-investissement un peu suspect du désir de voler. Qui n'a pas le désir de voler ? Simplement là, je rappellerai ce que dit Bion : "il n'y a pas de vérité sans mensonge".

Michel Ledoux :

Je pense ne pas être le seul à avoir été vivement intéressé par l'exposé de Houzel, et je dirai même qu'il nous a paru particulièrement stimulant. Cela a fait naître en moi d'une part, une pensée, et d'autre part, un exemple clinique qui me semble aller dans le sens de ce qu'il nous a dit ce matin. En effet, j'ai été frappé de ce que les exemples cliniques qu'il nous a apportés, ce sont essentiellement des mouvements, c'est-à-dire un enfant qui saute sur un divan qui risque de tomber. Je me suis demandé si cette motion pulsionnelle qui est au départ et qui cherche comme vous l'avez dit, à se lester d'une forme, c'est un affect, certes, mais peut-être plus précisément un agir et un agir en mouvement, quelque chose qui est à la fois action et passion et sur quoi tout s'origine. On peut remarquer là que c'est précisément dans cet agir que l'identité fusionnelle s'inscrit, dans l'interaction entre la mère et l'enfant et cela, comme vous l'avez rappelé, peut-être dès le ventre de la mère où l'enfant subit la pression exercée par l'utérus, mais aussi agit sur cet utérus. Et c'est à partir de là que vous avez posé le problème du passage vers la pensée et cela me paraît particulièrement intéressant d'insister sur ce tout début. C'est là que j'apporterai un exemple clinique, cette fois-ci pris chez un adulte, et où on retrouve des choses tout à fait semblables à ce que vous disiez à propos d'exemple d'enfant.

Il s'agit d'un état limite et ça n'est pas pour rien. La séquence que je vais rapporter brièvement, au cours d'une séance, me paraît justement se situer dans le transfert, mais dans un transfert agi.

Le patient est un jeune homme de 35-40 ans, il arrive à sa séance dans un état qui contraste avec la période précédente où il était très soumis et même se plaignait d'être comme envoûté par moi. Il arrive avec un sourire sarcastique, ironique et me dit : "j'ai tout compris. Bien sûr, je croyais vous être soumis mais, dans le fond, c'est moi qui vous manipule, c'est moi qui ai une emprise sur vous".

J'ai eu dans l'esprit à ce moment-là une scène qu'il m'avait racontée et qui se situait entre sa sœur aînée et lui-même quand il était petit., et où ayant une mère qui avait été gravement dépressive, pendant sa petite enfance, il s'était visiblement fusionné avec cette sœur et avait une dépendance considérable par rapport à elle. Cette sœur exerçait sur lui une emprise terrible, violente. Par exemple, elle l'enfermait dans les toilettes pendant quelquefois une heure, jusqu'à ce que l'enfant n'en puisse plus. Peut-être encore plus significatif, elle imitait tous ses gestes pendant un temps extrêmement long, jusqu'à ce qu'une crise motrice soit déclenchée chez le patient.

J'avais essayé de me référer à ce souvenir situé dans l'enfance, sans résultat, et, à ce moment, je me suis dit : "mais enfin, je suis moi-même pris dans un agir, je suis complètement impuissant, il me tient. Et qu'est-ce qu'il fait en ce moment ? Il est en train de jouer la scène où il a inversé les positions, justement dans la relation fusionnelle où on peut adopter l'une ou l'autre position et où il est sa sœur et où moi je suis lui". Et j'ai pu lui dire : "mais qu'est-ce qui se passe en ce moment ? Je suis vous et vous êtes votre sœur, vous êtes en train de jouer la même scène en l'inversant. Vous êtes peut-être en train de montrer quelque chose, c'est-à-dire que je puisse éprouver, moi, dans mon corps, ce que vous avez vécu à ce moment-là".

A ce moment là, tout d'un coup, la situation a changé et j'ai vu mon patient reprendre le dialogue, associer, alors qu'avant, j'avais l'impression que je pouvais dire n'importe quoi, tout serait repris contre moi, tout serait repris dans cette manipulation et dans ce jeu d'emprise réciproque.

Je voulais citer cet exemple qui me paraissait important pour dire que nous ne sommes peut-être pas toujours assez attentifs à ce que vous mettez en évidence : avant même la pensée et peut-être même l'image, la communication est coupée entre ces motions pulsionnelles, encore situées dans l'agir, et la possibilité de mettre en images et en mots. Ces derniers ne sont pas encore à la disposition du sujet, et il faut que l'analyste puisse se resituer dans cet agir pour pouvoir tirer de l'expérience qu'il en fait les images et les mots nécessaires.

Didier Houzel :

Oui, je vous remercie, c'est très intéressant, et cela pose beaucoup de problèmes techniques et théoriques. Cela me

faisait penser à ce que décrit Bion dans sa grille où il décrit les éléments du psychisme selon deux axes, les différents éléments de la pensée sur un axe vertical allant vers les formes abstraites les plus généralisées et puis, sur l'axe horizontal, les modalités d'usage de ces éléments de pensée, dont l'action justement. Il décrit très bien ce que vous avez rappelé à propos de cet exemple, la façon dont n'importe quel niveau d'élément psychique peut agir comme un muscle.

Il y a probablement des différences qui seraient très intéressantes à approfondir entre la psychanalyse d'enfant et la psychanalyse d'adulte : on a sans doute plus facilement accès à ces modes primitifs de représentation et de communication agies avec les enfants, alors que pour les adultes c'est beaucoup plus difficile de les décrypter. Je crois que vous nous montrez très bien comment c'est essentiellement le travail sur le contre-transfert qui permet de les identifier et de les travailler.

Bernard Dravet :

J'ai associé à partir de votre exposé, Monsieur Houzel, au préalable, au pré-existant, à la pré-conception, à la pensée de l'institution. Comme si, dans l'institution, nous avons déposé toutes nos angoisses psychotiques les plus originaires, de l'institution-origine, comme le dit Eliott Jacques. L'institution mère-église, dans le rêve de Descartes, nous attire au point que pour penser à elle avant toute intervention, en répondant à une demande d'intervention institutionnelle, il est préalablement nécessaire de faire le voyage du trou noir, que contre-transférentiellement elle nous fait chaque fois vivre à nous adultes, en relation avec une institution-origine, parfois et souvent impensable. Pour penser l'institution, j'aurais intérêt, me disais-je, à lire votre livre sur le monde tourbillonnaire du psychotique, lui qui est enfermé dans le tourbillon de l'institution-origine. Sans ce travail, il n'y a pas de possibilités que notre cadre et notre dispositif d'intervention permette aux membres de l'institution d'avoir un appareil à penser leurs propres angoisses des failles et des trous noirs de toute institution.

Didier Houzel :

Oui, je vous remercie. Je suis un praticien d'institution, j'en connais les souffrances et l'intérêt aussi, mais je crois que là vous soulignez un point très important et

facilement oublié. Je veux dire que, dans le quotidien de la vie institutionnelle, une institution thérapeutique - puisque c'est finalement cela qui nous intéresse au premier chef - se doit, sous peine de n'être plus thérapeutique, de promouvoir le développement de la pensée de tous ceux, enfants, adolescents ou adultes, qui sont dans l'institution pour leurs troubles, quels qu'ils soient. A quel abîme, quel écart ou quelles difficultés se trouve-t-on souvent confrontés ! Vous nous dites qu'il faut faire le trajet du "trou noir"... Je pense qu'il y a beaucoup à réfléchir et à chercher pour mieux comprendre l'institution. Vous m'avez dit travailler dans ce sens, je crois que c'est très utile, nécessaire, essentiel même, pour aider ceux qui sont engagés dans la vie institutionnelle à faire ce chemin, de façon à ce que l'institution ne devienne pas au service de (-K), que rappelait Florence tout à l'heure, au service de l'immuable.

Il y a certes des paliers nécessaires pour, souvent dans un premier temps, permettre aux familles de souffler, aux thérapeutes aussi. Tout le monde est sécurisé, c'est une sorte de palier de choses stables, et on retrouve un contenant sécurisant. Mais après se profile le problème de la chronicisation, de l'institutionnalisation, du figement des institutions. Dans le terme même "institution" il y a "instituer". Quand on institue, c'est pour ça ne bouge plus... et il y a là un écueil absolument considérable, un piège de la vie institutionnelle. Je peux simplement conclure en disant que j'attends de vous lire pour être aidé personnellement à mieux cheminer dans les problèmes de la vie institutionnelle, parce qu'on ne peut pas non plus rêver et imaginer que l'on pourrait supprimer l'institution. Je pense même que c'est un risque de clivage. Je pense qu'il ne faut pas interpréter ce qu'a dit Bion sur le groupe et le mystique, "l'establishment" et les idées neuves, le contenant et le contenu, sous la forme d'un clivage : dire il y aurait d'un côté le mystique, l'idée neuve, la création pure et puis, de l'autre côté, le groupe, l'establishment, la société, l'institution qui est un frein, un empêchement. Il ne faut pas oublier que Bion a toujours dit, dès son livre sur les petits groupes que ces instances (establishment, groupes, états, institutions, etc...) étaient nécessaires pour recevoir l'idée neuve, et pour la transmettre.

Je pense à votre intervention sur l'église dans les rêves de Descartes par exemple. Ce n'est pas du tout le mauvais, par rapport au bon qui serait l'idée neuve... l'un sans l'autre est inconcevable ! Le problème, c'est

l'intégration des deux, de sorte que le mouvement même de la pensée et du développement puisse se poursuivre. Je pense que, par exemple, dans les institutions où j'ai pu travailler, on a très souvent tendance à projeter tout ce qu'il y a de mauvais sur l'administration. D'un côté, il y aurait la psychothérapie qui serait merveilleuse, et de l'autre, "ah! s'il n'y avait pas l'administration, qu'est-ce qu'on ne ferait pas... ce serait fantastique...!". Je crois que c'est ce genre de clivage et de projection qui est en fait tout à fait appauvrissant pour la pensée institutionnelle. Il faut que nous trouvions des moyens d'intégrer ça, des chemins pour développer ce qu'on pourrait appeler une "pensée institutionnelle", qui permette que l'institution thérapeutique soit un vrai contenant. Pas une seconde peau, mais un vrai contenant pour ceux qui ont à y passer une partie de leur trajet.

Florence Bégoïn-Guignard :

Juste un mot. Que deviendraient les messies s'il n'y avait plus de groupes pour les écouter... et que le groupe produit aussi. Le problème, c'est au moment où la pensée se rigidifie, où la non-pensée prend une espèce de progression géométrique. Quels que soient les groupes qui se constituent, à ce moment-là se produit quelque chose qui est de l'ordre de ce que Didier Houzel a évoqué, à savoir l'envie contre, l'envie qui se dirige, qui attaque la pensée, qui attaque l'objet. J'en parlerai en partie demain.

André Camélio :

Il y a quelqu'un d'autre qui veut prendre la parole ?

Jean-Claude Ginoux :

Je voulais revenir à ce qui se disait avant l'intervention sur l'institution. Un certain nombre de gens ici savent que j'ai consacré pas mal de temps aux groupes et à l'institution, on ne m'en voudra pas si je reviens à autre chose qui me paraissait tout à fait utile, à partir de l'intervention de M. Ledoux, c'est-à-dire retourner à la clinique, à l'affect, au transfert et au contre-transfert. Notamment à une période qui se situe en deçà de la pensée, en deçà de la symbolisation. J'ai entendu aussi l'apport de Maurice Netter, tellement important : c'est bien à partir d'une première séparation que tout peut commencer, qu'on peut avoir le désir d'aller de l'avant, mais en même temps, on est

souvent confronté, justement dans des institutions, à des patients très peu développés, et notamment les autistes dont parle aujourd'hui Didier Houzel. Est-ce qu'on n'y est pas confronté à des choses non-pensées que vous venez d'évoquer à l'instant ? C'est à dire avant même la symbolisation.

La symbolisation aussi c'est une séparation. Le symbole, c'est quelque chose que l'on sépare, que l'on cassait, dont chacun emportait un morceau. On doit donc revenir à tout ce qui est préalable à une première séparation tolérée, pensée, acceptée, et toute l'importance à ce niveau vient du travail psychique. Non pas d'un groupe, non pas d'une "dame institution" qui n'aurait ni visage ni corps, ou qui serait un immense corps fait d'une multitude de membres et sans pensée, mais d'une personne, de plusieurs personnes et d'un ensemble d'individus à l'intérieur de ces groupes et ces institutions.

Dans le cadre de la clinique qui nous occupe, qui est évoquée aujourd'hui, c'est-à-dire plus particulièrement la clinique psychanalytique, quelqu'un doit être là pour recueillir ces éléments projetés non encore pensés, non encore susceptibles d'être symbolisés.

Je suis un de ceux qui ont trouvé l'exposé de Didier Houzel d'une très grande qualité, à la fois au niveau de la connaissance et certainement du rôle d'objet esthétique que ça a pu jouer pour moi, ce matin, et sans doute pour beaucoup de gens aussi parmi nous. J'ai entendu dire aussi que, dans le fond, c'était pas si bien et que ça pouvait déplaire. C'est utile aussi que ce ne soit pas trop parfait.

Je m'attendais peut-être à ce qu'un accent plus fort soit mis sur la clinique, les expériences qui sont les vôtres, Didier Houzel et Florence Bégoïn. A ce que des analystes de cette trempe - qui ont failli du reste, être trempés en venant chez nous - évoquent tout un tas de situations où l'analyste ne peut plus penser, et tout le travail psychique pour arriver à penser quelque chose qui soit susceptible d'être communiqué.

Didier Houzel :

J'entends bien ce que vous dites. Je pense qu'il y a deux façons de situer la question. C'est pour cela que des pathologies comme l'autisme, sont probablement riches d'enseignement, mais pas seulement celles-là, celles des adultes aussi : une façon qui reste dualiste, me semble-t-il, entre ce qui est non-pensé et puis ce qui serait pensé. Un peu

comme si ce qui était pensé, c'était pensé, une fois pour toutes, et puis ce qui n'était pas pensé c'était aussi une fois pour toutes non-pensé. On reste là dans une conception dualiste qui a sa fécondité, je le reconnais tout à fait, mais il me semble qu'il y a place pour une autre conception, plus dynamique, dans le sens où le non-pensé, l'agi, le concret, le fantasme très concret, comme le soulignait Florence, tout à l'heure, à propos du premier rêve de Descartes.

Effectivement, Mélanie Klein nous a montré la concrétude du monde psychique interne de l'enfant, mais pas seulement de l'enfant, aussi de l'adulte, tel qu'il apparaît par exemple dans les rêves où tout cela peut être entendu, comme le condensé d'un processus dynamique qui, soit nous met dans le vertige, la chute, la précipitation, l'angoisse catastrophique, la peur de l'effondrement, soit nous amène à tout figer dans la perspective d'un monde qui ne serait plus que collection d'objets concrets.

Est-il possible, à partir de là, de ce non-pensé, qu'un processus de pensée se développe ? C'est là, je pense, que l'autre est nécessaire, que la communication à l'autre, et d'abord la communication émotionnelle, sur laquelle Bion et Meltzer ont beaucoup insisté, permet que cette alternative "ou se précipiter dans un vide sans fond, ou tout figer dans une collection d'objets non-pensés, d'actes, de faits", soit levée. Un troisième terme qui est le processus même de pensée, avec tous ses paliers, toutes ses étapes et tous ses cheminement, devient alors possible.

Il me semble que c'est cela que nous proposons au patient dans une cure analytique. On ne leur dit pas "je vais vous dire comment il faut penser ce que vous m'apportez comme matériel non-pensé", ce qui serait une espèce d'oracle, mais on va plutôt cheminer avec eux, essayer de dynamiser ce qui ne l'était pas, essayer d'aborder ces espaces vertigineux pour qu'ils soient abordables, pour qu'on puisse les traverser, je dirai, dans la dynamique du transfert et du contre-transfert.

Je pense que s'il y a un tel clivage entre ceux des psychanalystes qui se centrent sur cette dynamique du transfert et du contre-transfert, et puis ceux qui se centrent autrement, c'est bien pour cela : c'est parce que c'est dans cette dynamique du transfert et du contre-transfert que ce qui n'avait pas pu être parcouru avant peut l'être, parce que c'est contenu à l'intérieur d'une situation psychique.

Je me suis cantonné à des exemples d'autisme infantile, ce n'est pas du tout parce

que je pense que ça n'est vrai que dans ce type de patient, j'ai du matériel aussi de patients adultes, mais je n'ai pas le temps non plus d'en rapporter plus longuement. C'est surtout peut-être un peu par goût de prendre des points extrêmes, pour essayer d'illustrer un point de vue, mais je pense que cela se pose dans toute cure, à certains moments en tout cas, où on a à transformer avec le patient quelque chose, ce qui est un processus jamais arrêté, jamais achevé, la pensée ne s'arrête pas sur ce qui, jusque là, n'était pas transformable, en quelque sorte.

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, je reconnais là Jean-Claude Ginoux, votre belle impatience, c'est très bien de poser les problèmes comme ça. Quand vous demandez ce qu'il y a avant la symbolisation - je pense à ça, parce que je n'ai pas pu parler de mes cas cliniques, j'en parlerai demain - Didier Houzel en a quand même parlé.

Pour préciser ce que tu as dit, Didier, mais cela peut avoir l'effet d'une contradiction ou d'une bombe, c'est que la révolution du concept de capacité de rêverie de la mère, c'est justement qu'il n'y a pas d'avant. Il n'y a pas d'avant la symbolisation. Bion, et Meltzer reprenant Bion, acceptent qu'il y a un total mystère sur le processus de symbolisation. Je crois qu'il faut évidemment comprendre le contexte dans lequel cela s'est dit, et je partage tout à fait cette opinion qu'il y a des lieux dans l'espace psychique où, à certains moments, peut naître la pensée sous une condition extrême : dans la relation entre deux personnes, dans une atmosphère de capacité de rêverie de la mère qui crée l'expérience émotionnelle. Bion a dit quelque chose que je citerai approximativement : "Ainsi je postule l'espace psychique comme une chose en soi, c'est-à-dire inconnaissable. Tout ce que nous pouvons en connaître c'est l'espace analytique qui est une portion extrêmement réduite de l'espace psychique...". C'est tout à fait la comparaison entre l'espace astronomique et l'espace connu de l'astronomie et si, en plus, on pense à l'univers en expansion... En réduction, on arrive au trou noir dont Bernard Dravet parlait tout à l'heure.

Alors ce que tu disais à l'instant en parlant du processus ...est-ce qu'on ne pourrait pas le comprendre comme le fait que, entre ces lieux où éclot la pensée à partir de l'expérience émotionnelle, il est très difficile d'établir un lieu. Ce n'est que le processus transféro-contre-transférentiel, et l'analyse de

ce processus qui constitue ce lieu, et à l'intérieur des lieux dispersés dans l'espace psychique qui sont déjà constitués en pensées chez l'analysant, qui ne nous a évidemment pas attendu pour penser. Entre ces différents lieux, dans une sorte d'extension de l'espace.

Ce qui me fait penser à un cas dont j'ai entendu parler à Genève, l'année dernière, à propos d'un enfant qui dessinait avec son thérapeute sur une feuille de papier, chacun étant d'un côté de la feuille de papier et petit à petit les espaces se rapprochaient, jusqu'à ce que l'enfant permette un millimètre d'interpénétration entre le dessin de la thérapeute et le dessin de l'enfant.

Bon, c'est là, c'est de là que surgit la pensée. Mais le processus de symbolisation, nous ne savons pas ce que c'est, et il reste mystérieux.

Didier Houzel :

A propos de la "chose en soi", je voudrais dire que, justement, c'est l'inconnaissable. A partir du moment où on connaît, c'est que ce n'est plus la "chose en soi", donc il y a effectivement un fossé entre l'avant et l'après. Dès l'instant que c'est connaissable, ce n'est plus non-symbolisable, ce n'est plus la non-pensée donc il y a effectivement quelque chose là d'une émergence. Je crois que c'est Husserl qui disait "l'objet ne se donne que de profil", c'est-à-dire que cette "chose en soi" inconnaissable, on en a des approches, des profils, des points de vue et c'est tout, et c'est peut-être ça la pensée.

Jean-Claude Ginoux :

L'idée que je me faisais et que je me fais sans doute encore du modèle freudien, c'est qu'à l'origine il y a l'inconscient. "Le psychique, c'est l'inconscient", dit Freud, dès 1900. L'inconscient, ou le ça, et dans le fond on pouvait de toute manière se le représenter comme quelque chose d'existant. Lorsque j'ai approché d'autres modèles - notamment anglo-saxons et plus particulièrement le modèle de Bion - il m'apparaît qu'ils proposent quand même une révision d'un certain nombre de points de vue de Freud concernant les mécanismes mentaux. Ils soutiennent en effet que rien ne serait connaissable, appréhendable, tant que la barrière de contact ne s'est pas élaborée, qui va différencier le conscient et l'inconscient jusqu'à ce que ceux-ci se soient élaborés, jusqu'à ce que l'équivalent de ce qu'on peut appeler la symbolisation - mais ce n'est pas

un terme qu'on trouve chez Bion - se soit effectivement constitué. Alors il ne servirait de rien de parler de conscient ou d'inconscient.

Ceci étant, même si on est parfois amené à soutenir comme le fait Florence Bégoïn "avant il n'y a rien", on ne chercherait jamais si nous n'étions pas tentés d'aller voir quand même s'il n'y a pas quelque chose. Un peu comme les astro-physiciens, qui travaillent sur le modèle du Big bang et qui nous aident à développer des techniques absolument impressionnantes en électronique. Peut-être il n'y a rien avant, mais dans le fond...

Florence Bégoïn-Guignard :

Je m'excuse d'interrompre, c'est de ma faute, j'ai tronqué la citation de Bion. Quand

il postule que l'espace psychique est inconnaissable, est une "chose en soi", il dit que ce que nous pouvons en connaître c'est l'espace analytique, c'est-à-dire la représentation -c'est en plein le sujet de notre colloque - la représentation que nous pouvons en faire. Mais c'est ce qui est issu de l'expérience émotionnelle, et qui arrive comme les pensées en quête de penseurs. On ne sait pas... Il y a là un hiatus ...

André Camélio :

Nous pouvons nous arrêter maintenant et nous reprendrons à deux heures et quart.

Un cas de psychothérapie d'enfant

Présenté par Anne Turcat*

Commenté par Florence Bégoïn-Guignard et Didier Houzel

Anne Turcat :

Pour commencer, une déclaration de principe au sujet du secret, sur laquelle tout le monde est sûrement d'accord ici. Pratiquement, il me semble que ça pourrait vouloir dire ceci : le matériel en question ne peut être réutilisé ou cité que dans les réunions de travail, strictement réservées à des professionnels et ne devrait en aucun cas pouvoir constituer le support d'anecdotes racontées dans n'importe quel lieu. Je pense qu'on peut être d'accord sur ce point de repère.

A l'époque où a débuté cette thérapie - j'ai suivi cet enfant de janvier 1980 à juillet 1986, soit 6 ans 1/2 - et dans les premières années, je notais fort peu mes propres interventions. Je l'ai beaucoup regretté en travaillant le matériel, parce que je me suis souvent demandé comment j'avais abordé tel et tel aspect, et je n'en sais évidemment plus rien. Je notais en fait mes interventions uniquement quand elles étaient indispensables pour comprendre ce que l'enfant avait dit ou fait aussitôt après. Il peut donc y avoir des séries d'interactions ou échanges assez vifs et puis, à d'autres moments, une lacune importante dans le matériel.

Madame C est adressée à l'équipe dans laquelle je travaille au CMPPU par son médecin de famille. C'est un événement important que l'adresse par ce médecin de famille. Il était réputé, (je crois qu'il est à la retraite maintenant) pour être très présent familialement, et pour s'intéresser aux situations familiales largement au-delà des problèmes de ses petits patients. Son indication a donc déroulé un tapis rouge vers le CMPP.

Madame C dépose une demande au secrétariat en janvier 1980 pour deux de ses enfants que j'appellerai ici Céline et Marc. Un premier entretien lui est proposé à la mi-janvier 1980. Les parents sont invités à venir tous les deux avec les deux enfants présentés et seront reçus par le Docteur Despinoy, Madame Coursin et moi. En fait, à ce premier rendez-vous, Madame C se présente sans son mari mais avec Céline et Marc. Nous n'avons jamais réussi en 6 ans 1/2 de travail à rencontrer le mari. Je crois que je suis la seule à l'avoir aperçu une fois.

Il faut que je fasse ici une description de l'allure assez particulière de Madame C, parce que je pense qu'elle a compté à plus d'un titre dans le travail que j'ai eu à faire ensuite avec son fils : Madame C est une personne particulièrement grande, et surtout particulièrement charpentée. Elle est en pantalon constamment, en jeans. C'est la seule tenue que nous lui avons connue. Elle a un visage assez taillé à la hache où tous les traits sont importants : les yeux sont grands, le nez est grand, la bouche est grande... et ce visage est encadré par deux longues tresses blondes qui, sur ce corps d'homme, lui donnent un peu une allure de Walkirie. Avec cela contraste une voix qui est très douce, une voix de petite fille, hésitante, timide, éventuellement un peu atone, un débit un peu lent. Elle parle avec pudeur, avec gêne, avec difficulté à se laisser aller, à exprimer des sentiments et, pour qui entre en contact avec elle, la perception est contradictoire parce qu'on doit sans cesse tenir ensemble mentalement ce grand corps charpenté et cette petite fille timide.

* Psychothérapeute, C.M.P.P.U. Aix-en-Provence.

Nous allons apprendre dans ce premier entretien qu'elle est originaire d'une région de France montagnaise. Elle est restée très attachée à sa famille qui vit toujours dans cette région, qui est aussi une station de ski. Les jeunes frères de Madame C, les oncles maternels de Marc, importants pour Marc, sont tous moniteurs de ski.

Dans ce premier rendez-vous sont donc présents Céline et Marc. Céline est une grande belle fille robuste, un peu forte peut-être. Elle a 14 ans, elle est brune aux yeux noirs, l'air assez garçon. Marc est coiffé à la Jeanne d'Arc. Il est blond aux yeux noirs et il ferait à cette époque-là un peu fille à côté de sa mère et de sa sœur. Il a presque 4 ans. Les deux enfants sont assez timides et réservés et ils n'ont pratiquement pas touché le matériel mis à leur disposition durant ce premier entretien.

Madame C va parler d'abord des difficultés de Céline. Elle nous dit que Céline est en 4ème, qu'elle a des difficultés de compréhension: *"elle apprend mais ne retient pas."* Ils sont venus sur le conseil d'un professeur. On va apprendre ultérieurement qu'en fait Céline a beaucoup de mal à enchaîner des idées, notamment en rédaction.

Marc a presque 4 ans. Il est né en février 1976, et on nous dit tout de suite de lui qu'il est souvent malade et même très malade. Il a des allergies depuis l'âge de 9 mois, juste après le sevrage. Madame C se demande aussi s'il n'a pas des troubles du comportement. Il a eu des maladies rhinopharyngées en série à partir du sevrage, et des bronchites ayant nécessité à deux reprises une hospitalisation de cinq jours. La mère a pu rester les deux fois avec lui. Elle se demande s'il n'a pas une sorte d'allergie aux microbes.

Madame C revient à Céline et nous dit que Céline avait refusé l'an dernier de voir quelqu'un pour ses difficultés. Elle a des problèmes depuis le primaire. *"Elle apprend mais ne sait pas"*. Elle a maintenant des difficultés en maths et en anglais. En 6ème elle ne travaillait pas. Céline dit à ce moment-là: *"Cette année je travaille mais je n'ai pas de résultats"*.

Il y a 4 enfants dans la fratrie, trois filles d'abord, et puis Marc qui est le dernier et le seul garçon. Une fille aînée qui a 15 ans et qui, dit la mère, est très turbulente et nous pose problème, la fille n° 2 qui est Céline, présente, et qui a 14 ans, et une fille n° 3, Arielle, qui a 7 ans 1/2 et dont la mère dit elle est très timide. Elle viendra consulter un peu plus tard pour une phobie des guêpes et elle sera suivie pendant à peu près une année

scolaire, l'année scolaire suivante par Maurice Despinoy, et puis enfin Marc, qui est présent et qui a presque 4 ans. *"Mon mari et moi, nous sommes très sévères avec les enfants, sauf avec Marc"*.

Quand Madame C attendait la sœur N°3, Céline rêvait, faisait des cauchemars, a présenté des accès de somnambulisme. Ça a duré un an après la naissance et, à partir de là, le travail scolaire a été en chute. Mais, à l'école, le psychologue scolaire disait que c'était l'aînée qui n'allait pas bien...

Céline n'a parlé que vers quatre ans, en allant à l'école. Elle a des heurts avec son père et sa mère pour des questions de sortie. Il y a des heurts depuis toujours entre les deux aînées. Elles ont des goûts très différents. Les loisirs de Céline sont évoqués: la moto, la gymnastique, le ski, le cheval.

Petite, elle n'aimait pas les animaux. *"Elle avait peur de se salir"*, dit la mère, *"elle a beaucoup changé vers 10 ans"*. La mère dit aussi que, pour les sorties, son père est très sévère. Madame C dit qu'elle-même est très exigeante au point de vue scolaire: *"je pense qu'avec de la volonté on arrive à une moyenne. Je fais avec mes enfants comme mes parents ont fait avec moi. Il faut que Céline aille au moins jusqu'en 3ème. Il faut qu'elle se débrouille"*... elle nous dit encore: *"Pour mon mari, les papiers c'est compliqué. Il a quitté l'école à 12 ans"*. Son mari est chauffeur de poids lourds.

On peut se demander ce que ça peut représenter, pour une fille à la puberté, d'être en train d'atteindre le niveau scolaire atteint par son propre père et si, par hasard, elle se décide à le dépasser, de devoir alors se ranger dans la lignée de la mère.

"Au début, nous dit Madame C, je voulais être institutrice. J'ai été remplaçante d'école maternelle, mais mon mari ne veut pas que je travaille. Mon mari n'est pas inquiet pour les études des filles, il l'est un peu plus pour Marc. Il arrive tard le soir. Il ne viendra sans doute pas ici, il n'y croit pas trop."

Elle parle encore de Marc, et dit *"Marc, quand il était malade, j'étais toujours angoissée, il doit le sentir"*. Madame C reparle des troubles du comportement qui, visiblement, l'inquiètent beaucoup. Elle dit: *"il a des bizarreries, des singeries, des grimaces"*, et c'est le mot qui sera utilisé pendant les années suivantes: *"Marc a des grimaces... surtout lorsque je suis là"*. A l'école, il n'a pas de problèmes, mais il joue peu avec les autres. Pendant les premières années de sa thérapie, il est évident qu'il n'a aucun camarade... A nos questions Madame

C répond que Marc a eu un "*développement normal*", c'est son expression à elle. Elle détaille : "*la marche à 8 mois 1/2, la propreté assez tôt, vers 1 an 1/2, la parole assez tard, vers 4 ans*". Or il n'a pas encore 4 ans. Il a 4 ans dans quelques jours à ce premier rendez-vous. "*Il est très habile de ses doigts, il bricole beaucoup, il joue beaucoup à Goldorak*", il s'élance du tabouret de la cuisine en donnant des inquiétudes à sa mère. Il aime se lancer du toboggan quand il peut aller dehors, ce qui est rare, vu qu'il est tout le temps malade.

On peut se demander, par parenthèse, ce que Madame C considérerait comme un langage acquis... Les premiers entretiens avec Marc vont montrer que, malgré un parler très bébé, il dispose de mots et d'une syntaxe et qu'il ne manque pas du tout du désir de se faire entendre, malgré un matériel lourdement chargé d'angoisses et très confus, toutes problématiques mêlées, qu'il va me servir très vite.

Qu'est-ce que Madame C considérerait donc comme un langage acquis et, par delà cette question, comment était donc son interaction avec ses bébés : arrivait-elle à les rêver, à les "intuire", à donner sens à leurs premiers signaux ? Voilà qui est resté à l'état de question pour moi...

Nous demandons comment ça se passe entre Marc et ses sœurs. "*C'est le Roi*", dit Madame C, mais aussi : "*il est violent*". Violent à la maison, pas à l'école, ils se battent beaucoup, surtout avec la sœur qui le précède immédiatement, Arielle. Il a des colères, il y a parfois beaucoup d'oppositions. Il ne va à l'école que le matin, à cause de ses maladies si fréquentes et il a assez peu de camarades. Madame C nous dit encore "*et puis il veut toujours que je me couche à côté de lui, le soir pour s'endormir*". A propos du retard du langage, Madame C parle d'un petit voisin qui bégayait et qui est allé consulter dans un centre, et qui depuis ne bégaye plus. On sent que cette association tardive, qui vient à la fin de cet entretien, nous est adressée avec une attente et un espoir absolument intenses.

Florence Bégoïn-Guignard :

Si vous arrivez au bout du premier entretien, seriez-vous d'accord pour qu'on vous pose quelques questions ? Il me semble que ce serait plus vivant si on pouvait dialoguer...

Anne Turcat :

Oui, mais je vais peut-être donner rapidement les dispositions qui ont été prises pour les deux enfants, puis on considérera que le premier entretien est terminé.

Donc, à la fin de ce premier entretien, sans doute à cause de la perception d'une souffrance qui est visiblement plus massive et plus aiguë chez Marc, nous tombons rapidement d'accord pour proposer tout de suite une relation thérapeutique pour Marc et un prochain rendez-vous est convenu pour Marc seul avec moi quelques jours après. Marc donne des signaux d'acquiescement. Mais il est proposé à Madame C et à Céline de revenir sans Marc rencontrer le Docteur Despinoy et Madame Coursin quelques jours avant ce premier rendez-vous de Marc, pour essayer de préciser la demande éventuelle et la situation d'aide qu'on peut proposer pour Céline.

Donc, du point de vue de Céline, exit le petit frère et sa thérapeute, et elle-même revient quelque jours avant lui au Centre pour qu'on parle avec elle de son problème. Et du point de vue de Marc il sait qu'il est pris en charge tout de suite. Céline sera orientée par la suite sur un autre thérapeute et suivie de février 1980 à juin 1981. Maurice Despinoy et Claude Coursin proposent à la mère de la rencontrer régulièrement ensuite, ils espèrent aussi rencontrer le mari (qui n'est, en fait, jamais venu). Madame C est d'accord. Elle semble motivée bien que timidement demandeuse. Avec le recul, il semble que c'était le fait d'une inhibition massive, mais qu'elle était demandeuse. Il y a son visage un peu figé, sa voix un peu atone, sa parole un peu lente. J'avais à l'époque pensé à quelque chose de l'ordre de la dépression, mais il s'agissait peut-être d'autre chose...

Je vais donner encore quelques précisions : la petite enfance de Marc. J'ai regroupé, par commodité, des choses qu'on a apprises ultérieurement. Quand elle attendait Marc, madame C dit avoir eu, pendant toute sa grossesse, des contractions incessantes, et un état d'insomnie pratiquement permanent, avec des battements de cœur.

Pendant les premiers mois de la vie de Marc tout se passait bien dit-elle mais il avait une avidité extrême pour le sein... Elle nous dit, un an plus tard, que Marc a continué à la réveiller très longtemps la nuit pour téter... Elle dit aussi : "*quand il a commencé à avoir des bronchites, personne ne me croyait*". Formule étonnante : "*personne ne me croyait, ni mon mari, ni les médecins*"... On peut dire encore qu'Arielle, la sœur qui précède

Marc, sera amenée par Madame C en novembre 80 pour une phobie des guêpes. Donc de novembre 1980 à juillet 1981, trois des quatre enfants ont été suivis simultanément au Centre. Quant à la sœur aînée, la seule qui n'ait pas été amenée au Centre, elle est partie de la maison familiale quelques années plus tard, vers l'âge de 20 ans, en claquant la porte.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je crois qu'on peut poser déjà quelques points de repère, ou quelques points d'interrogation, pour nous aider à réfléchir pour la suite.

Ce qui me frappait, c'était l'inquiétude de la mère - ça je crois que ça n'a échappé à personne - le fait que par la suite vous avez appris d'elle qu'elle a eu des contractions incessantes et un état d'insomnie absolument permanent avec des battements de cœur. J'aimerais ne pas anticiper sur une interprétation possible par rapport aux troubles de l'enfant, mais il semble que c'est un enfant qui était particulièrement difficile à contenir.

Je voulais vous demander d'abord, si vous avez, les uns ou les autres, un indice quelconque de ce qui s'est passé entre les deux aînées et les deux cadets de cette famille : il y a 6 ans 1/2 d'écart entre Céline et Arielle et il y a plus tard, dans le matériel, des choses qui m'ont fait penser - je m'excuse d'anticiper - qu'il avait dû y avoir quelque chose, vécu par Marc comme un changement de mère ou un changement de père, ou le fait que les deux aînées n'étaient pas des enfants du même lit que les deux cadets... au niveau du fantasme ... Je me suis demandé si vous aviez une allusion à une interruption de grossesse, ou fausse couche, ou quoi que ce soit de ce genre ... ?

Anne Turcat :

En ce qui me concerne, rien ! je n'ai aucun élément. Je ne sais pas si Despinoy... ?

Florence Bégoïn-Guignard :

Enfin, quand même... les deux aînées sont très rapprochées, les deux cadets le sont aussi... ?

Anne Turcat :

Un élément de réponse, mais alors très indirectement, à votre question peut être apporté par le fait que Madame C avait

d'énormes difficultés à associer et - c'est ce qui m'a été rapporté par Maurice Despinoy et par Claude Coursin, qui l'ont reçue régulièrement - il lui est arrivé de citer certains événements ou faits de sa propre enfance qui pouvaient donner l'impression d'être accompagnés d'une charge affective importante, sans aucun commentaire. Par exemple, elle a parlé de la sévérité de son propre père qui était très exigeant pour les résultats scolaires, avec elle et avec les filles de la famille, mais sans aucun commentaire ... Et dans une petite note que m'a passée Claude Coursin, quelques jours avant le colloque, elle me disait *"après des années de travail, cette femme reste pour moi une énigme"*.

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, comme elle doit l'être pour elle-même d'ailleurs. Simplement, elle ne trouve pas intéressant de se pencher sur cette énigme.

Il y a un deuxième point, simplement pour rassembler les choses : on nous dit que Marc a été très malade à partir du sevrage, qu'il est allergique aux microbes, ce qui évidemment fait penser aux enfants suivants éventuels. Vous nous dites aussi qu'il a marché à 8 mois 1/2, c'est-à-dire au moment du sevrage, ce qu'il faut, je pense, rapprocher du fait que la mère dit *"il veut que je me couche à côté de lui, le soir pour s'endormir"*. Il l'a donc réveillée pendant longtemps pour pouvoir prendre le sein, ce qui est à rapprocher de ses insomnies à elle pendant la grossesse. On sent que c'est vraiment terriblement difficile pour ces deux là de se séparer.

Ce moment d'autonomie de la marche - on peut simplement essayer d'y réfléchir à titre d'hypothèse de travail qui peut être abandonnée par la suite - est arrivé au moment du sevrage, sous la forme d'une éventuelle fuite en avant. Je dis ça aussi parce que j'ai eu le privilège de lire votre texte et que par la suite vous notez les difficultés tout à fait étranges qu'il a au niveau de la motricité des membres inférieurs, alors que par ailleurs il est d'une habileté manuelle tout à fait remarquable pour son âge. Comme s'il y avait eu en même temps un mouvement pour marcher et une entrave dans la marche secondaire, liée à ce problème du sevrage tellement difficile aussi.

Maurice Despinoy :

Je n'avais pas repensé depuis des années à ce cas, et ce qui me revient maintenant,

c'est quand même que c'était une femme dépressive et angoissée pour laquelle, sans doute, la naissance de Marc avait constitué une possibilité de revivre avec intensité une relation avec ce garçon, seul garçon sur les quatre enfants, et qui représentait aussi une revalorisation narcissique par rapport à son mari, une sorte de renaissance. Mais l'intensité de l'investissement de cette mère, qui vivait peut-être par l'intermédiaire de son fils, était dangereuse pour l'enfant, comme il apparaît dans la suite du matériel. Enfin, il me semble qu'il y avait quelque chose un peu comme ça, en y repensant bien après coup...

Florence Bégoïn-Guignard :

Juste un petit détail qui me semble important aussi... Quand la mère dit : *"personne ne me croyait quand il avait ces difficultés bronchiques"*, ça fait vraiment penser à ce problème respiratoire : donc il ne peut pas se séparer, il ne peut pas respirer tout seul. Mais effectivement elle a dû se sentir dans un état de détresse, sûrement je crois qu'elle doit être dépressive parce que c'est un genre de problème qui échappe aux personnes "normalement constituées". Ça fait vraiment partie de la maladie normale de la mère, de ce champ "normalement pathologique" de la relation entre la mère avec le tout petit bébé. Personne ne peut croire à ce que perçoit la mère et qui peut néanmoins, évidemment, être une manifestation pathologique de la difficulté de séparation.

Didier Houzel :

Je voulais vous demander si elle savait qu'elle attendait un garçon pendant la grossesse quand elle a eu ses palpitations, ses insomnies ?

Anne Turcat :

Je ne crois pas... à ma connaissance en tout cas, non.

Florence Bégoïn-Guignard :

Dans son fantasme, elle devait le savoir.

Didier Houzel :

Moi, je me poserais la question de l'alliance thérapeutique avec cette mère et aussi avec cet enfant, parce qu'on peut se poser la question de la signification de la démarche, d'une demande d'aide, d'une

demande de traitement, sachant que le père reste à l'écart.

Anne Turcat :

Ça a été une grosse question pour moi ...

Didier Houzel :

Oui, parce qu'il me semble qu'on peut s'interroger là sur un mode de relation plus ou moins symbiotique de la mère avec Marc. Il peut y avoir une sorte de paradoxe, dans une démarche comme celle-là, entre une demande de traitement qui irait dans le sens "aidez mon fils à grandir, à s'autonomiser, à parler, à conquérir son identité", et en même temps, à un niveau beaucoup plus implicite, une demande de statu quo, de ne surtout pas bouger, de ne pas bousculer cette relation qui paraît encore une fois plus ou moins symbiotique, et avec une importance économique de l'investissement de cet enfant pour l'équilibre même de la mère, mais aussi pour l'équilibre de la dyade mère-enfant. On a l'impression que Marc acquiert une espèce de précocité motrice, au stade où nous en sommes. J'ai été intéressé par la notation sur les sauts : il s'élance du tabouret de la cuisine en donnant des inquiétudes à sa mère, il aime se lancer du toboggan aussi quand il peut aller dehors. Vous voyez pourquoi ça m'intéresse par rapport à tout ce que j'ai dit ce matin. Mais par contre, il parle très mal, la mère dit même qu'il commence tout juste à parler, il a besoin qu'elle vienne s'allonger à côté de lui quand il veut s'endormir, il réclame la tétée très tard, il supporte très mal un sevrage tardif - 9 mois, surtout dans notre culture, c'est tardif - et il ne peut que somatiser à ce moment là comme s'il y avait vraiment quelque chose de très difficilement élaborable dans cet événement psychique, une incapacité à intérioriser, à introjecter une mère intérieure qui lui permette de prendre de la distance, de se séparer de la mère réelle.

C'est tout ce que j'ai à dire là, pour l'instant, mais je pense que cela pose le problème de l'alliance thérapeutique, parce qu'il peut arriver que la prise en charge elle-même soit en quelque sorte prise dans l'ambiguïté de la démarche et qu'elle n'arrive pas à s'en dégager, ou très difficilement, s'il n'y a pas eu, au préalable, un travail de questionnement sur la démarche, sur la demande, la demande du père, la demande de l'enfant. Je veux dire que l'ensemble de la prise en charge peut, à ce moment là, être inclus dans un système, par exemple là, de

symbiose mère-enfant et de mise à l'écart du père.

Anne Turcat :

Oui, je suis très sensible à votre intervention. J'ai été personnellement très gênée, au démarrage de la thérapie avec cet enfant, par le fait que nous n'ayons pas pu rencontrer le père, et que nous n'ayons pas pu avoir sa participation, à défaut de son accord quant à ce qui était entrepris avec cet enfant. C'est pourquoi dans les premières séances, dans ma tête, il y avait toujours une séance d'après pour Marc, mais pas au-delà, dans une sorte de statu quo. Et Marc, souvent en fin de séance qui sentait bien cela disait : "*on fait un prochain rendez-vous*". Je pense que c'était en écho, il sentait que je ne m'étais pas lancée à long terme.

Un peu plus tard, 4 mois après le démarrage de cette thérapie, il y a eu un petit événement très important qui n'est pas rapporté là, mais que je vais dire tout à l'heure, où j'ai envoyé une sorte de message au père par sa femme interposée et qui concernait le fameux couchage du soir. La mère disait : "*il veut toujours que je me couche à côté de lui le soir*", et quelque chose d'important, très important, s'est passé là dans le trio, après quoi je me suis sentie autorisée à travailler au long cours, bien qu'on n'ait jamais vu le père. Je vais rapporter cet épisode tout à l'heure.

Maintenant, un autre aspect. J'associe encore sur ce que vous dites. J'avais une conversation, tout à l'heure dans la salle, avec Claude Coursin qui a donc suivi aussi la mère, et qui me reparlait de ce qu'elle appelle le "transfert quasi-religieux de la mère sur le Centre et sur nous". En deçà de ce religieux, elle disait finalement qu'il y a eu peut-être un vécu de symbiose, qu'elle entrait dans une sorte de matrice avec nous, Centre. Je crois que ce problème a pu être un peu dépassé, heureusement pour Marc, parce que ça a permis un certain travail avec lui. Par contre, me disait Claude Coursin, nous ne sommes peut-être pas arrivés à faire penser cette mère et à penser avec elle. Ça rejoindrait, je pense, ce que vous évoquez...

Didier Houzel :

Tout à fait oui.

Florence Bégoïn-Guignard :

On voit là justement un des cas de figures qu'on évoquait ce matin, sur le rôle du père,

parce qu'on a un peu l'impression que cette mère n'est pas contenue par le père de l'enfant qui protégerait la relation mère-bébé. Je pense qu'une femme sait si elle attend un garçon ou une fille, et puis c'est très refoulé. Cette femme n'est pas non plus soutenue par ses imagos paternelles internes puisqu'elle nous dit de son père "qu'il était très sévère", donc il incarne, là alors, la loi du surmoi, mais pur et dur, et pas du tout un soutien par rapport au fait qu'elle porte un garçon. Les autres enfants ont des troubles, mais elle n'a pas décrit des grossesses aussi mouvementées pour les autres.

Didier Houzel :

Oui, on peut se demander quelle part de non-investissement de l'agressivité il y a dans la non-sévérité à l'égard de Marc. Je me disais -quand elle fait des insomnies, des palpitations pendant la grossesse, en supposant toujours qu'elle sait qu'elle va avoir un garçon- qu'il y avait quelque chose de très investi narcissiquement, mais en même temps, probablement quelque chose de très difficile à élaborer pour la mère : cette maternité de garçon qui la coince dans une symbiose, faute de pouvoir élaborer l'ambivalence à l'égard du bébé garçon, et faute, sans doute, d'un soutien paternel suffisant pour ce faire.

C'est aussi frappant de voir que, très peu de temps après le début de la thérapie de Marc, Arielle développe une phobie. On sent qu'il y a un déplacement de quelque chose dans cette famille. Comme souvent, on voit des équilibres familiaux qui bougent quand une thérapie commence.

Anne Turcat :

Je vais donner encore quelques autres éléments, appris beaucoup plus tard, mais il me semble que c'est mieux qu'on en dispose ici avant d'entendre les séances avec Marc.

En 1985, 5 ans plus tard, et en 1986, à un moment où elle était elle-même sous le coup d'une angoisse personnelle très importante, la mère m'a dit - elle me l'a dit parce que Marc me l'avait littéralement amenée à son propre rendez-vous -que Marc avait failli mourir à l'âge de 3 ans - donc environ un an avant qu'elle me l'amène -d'un empoisonnement par accumulation d'antibiotiques. Elle m'a dit que, peu avant cet épisode, alors qu'il avait bronchite sur bronchite, et qu'il était très malade, un médecin avait proposé de lui

enlever le lobe moyen du poumon droit, et qu'elle avait dit non, qu'elle avait refusé.

Mais dans son récit il n'y avait nulle part trace du père, c'était elle qui avait dit non. Elle a ré-abordé ce souvenir là un peu plus tard, en mai 1986 -la thérapie de Marc s'est arrêtée en juillet 1986- mais pour dire alors : *" c'est fini, je sais maintenant qu'il a des poumons sains, je sais qu'il va bien. "*

Florence Bégoïn-Guignard :

Les antibiotiques avaient été donnés pour éviter l'ablation ?

Anne Turcat :

Oui, semble-t-il, mais il y avait de telles successions, de telles séries d'antibiotiques, qu'il a déclenché un empoisonnement. Il avait, paraît-il, gonflé. Elle m'a dit ce jour-là : *"Il avait gonflé de partout, il avait gonflé, il avait son foie, sa rate qui avaient gonflé, ses chevilles, ses poignets ..."*, et elle a pensé qu'il allait mourir. Il est intéressant aussi à un autre titre de noter que cet événement, qu'elle nous a donc appris en 85-86, précédait d'un an sa venue au centre, et qu'elle-même n'a pu le dire alors que sous le coup d'une angoisse personnelle très importante, comme si ça avait déverrouillé quelque chose et qu'elle ait pu reparler de cet incident.

Encore un ou deux flashes, les seuls concernant le père d'ailleurs, pour qu'on en dispose tout de suite. Madame C a bien plus tard parlé une fois, lors d'un entretien avec Maurice Despinoy et Claude Coursin, des angoisses épouvantables qu'avait le mari à l'idée d'écraser ses enfants avec son poids-lourd. Ça a été dit une fois. Il y a dans le matériel de Marc des choses qui peuvent entrer en résonance avec cette information.

D'autre part, j'ai vu, j'ai aperçu le père une fois, en juin 1981, 1 an 1/2 après le début du traitement, je crois que je suis la seule à l'avoir vu. Puisque j'ai décrit la mère, je vais décrire brièvement le père : un monsieur très grand et longiligne, aux cheveux bruns bouclés, avec une barbe, une moustache, un visage assez caché, des yeux noirs, un regard doux, avec quelque chose d'apeuré, légèrement apeuré, il est venu accompagner Marc parce qu'il était en congé de maladie. Il venait d'avoir une fièvre typhoïde et, pendant le même temps, Marc avait eu une bronchite qui avait duré trois semaines. Il a donc amené son enfant au rendez-vous. Je me suis avancée pour me faire connaître, dans l'espoir d'échanger quelques mots avec lui. Je n'ai pas noté ce

que j'avais dit, mais dans mon intervention il devait y avoir le mot "alité" car il m'a répondu *"alité, moi, jamais !"*.

On va passer aux premières séances avec Marc.

Nous sommes donc en janvier 1980. Marc, dans le bureau, prend tout de suite, parmi les jouets que j'ai disposés, de la pâte à modeler. Il accepte que je l'aide à la chauffer. On est en janvier, elle est froide, elle est restée dans le placard. Il explore la pièce du regard. Il est peu bavard et réservé, mais il n'y a pas de fuite du regard, il me regarde de temps en temps. Il est rapide, il modèle avec agilité une sorte de ...j'ai envie de dire "menhir". Un parallélépipède un peu arrondi, de pâte à modeler qui va servir de corps, torse, tronc tête d'un personnage. Il le met debout, il plante dans les côtés de ce parallélépipède deux petits bras rouges. Tout cela est en pâte à modeler rouge. Il pose par dessus une sorte de "faluche" : un large béret qui va servir de tête/chevelure, qui est posé comme ça sur ce menhir (c'est moi qui l'appelle comme ça...). Il pose le tout sur un petit socle de pâte à modeler jaune. Et il dit : *"c'est un papa"*. Il refait la même chose en nettement plus grand et en pâte à modeler jaune. A nouveau le torse-corps en pâte à modeler jaune, assez important. Dans les côtés, il plante des bras beaucoup plus gros. Sur la tête une faluche beaucoup plus importante et qui est soulevée, ce qui donne de la dignité et de l'allure au personnage en même temps que ça peut évoquer une allure un petit peu féminine, et il dit : *"c'est une mamaman"*... Il pose le tout sur un socle en pâte à modeler rouge (donc les couleurs des personnages sont homogènes) : papa rouge/maman jaune. Mais les socles sont inversés ... et il dit : *"c'est une mamaman qui tient un pain"*, et il a un sourire à ce mot "pain" et il modèle un long pain, un long boudin en pâte à modeler, qu'il ajoute, qu'il colle au bout du bras droit de cette "mamaman". Il trouve à ce moment là un petit bout de pâte à modeler verte informe qu'il ne modèle d'ailleurs pas, et il dit très peu distinctement entre ses dents *"son chien... faut la ficelle..."* et il modèle un filament très très mince de pâte à modeler qu'il accroche au bras gauche de la maman et qu'il relie au chien.

Il regarde à ce moment la reproduction que je fais de ces modelages. Ça a été une constante pendant quelques entretiens : apparemment il découvrait ce qu'il venait de faire une fois que c'était passé par moi, que c'était représenté par moi sur ma feuille, et il dit : *"j'ai pas fait les jambes"*. Il pose un petit bout de pâte à modeler rouge sur les

cheveux-tête de la maman et il dit : *"c'est un petit pain, il est tombé du ciel."* Il fait d'autres choses encore qu'il pose sur la tête de la maman, un moyen pain, un tout petit pain, une bouteille, et un crayon, puis plein de serpents... un grand serpent, un moyen, un petit. Il pose, sur la tête du papa, une bouteille de vin.

Je me souviens très bien qu'au début avec cette famille nous avons fantasmé qu'il y avait peut-être un léger alcoolisme chez le père, mais nous n'en avons jamais rien su, il ne nous en a jamais été rien dit.

Un serpent grimpe le long du pain de la maman et dont Marc dit *"beaucoup gentil"* puis il ajoute *"y a deux bébés serpent"*. Je note qu'il parle très bébé, mais c'est au niveau de la diction, de la prononciation, parce que, très rapidement, le langage va s'avérer assez bien structuré. Y a deux bébés serpent. Je dis *"pourquoi deux"* il dit *"la maman veut"*. Un serpent va faire tomber la bouteille qui est sur la tête du papa, et après va sur la tête de la maman et s'y installe.

Marc me dit, *"regarde tout ce qu'elle porte..."* et encore : *"elle pose les serpents, le pain, le crayon, un moyen feutre. Y a plus qu'un serpent vivant"*.

Je dis : *"et les autres ?"*

-*"Morts"*, me dit Marc... *"parce que y a un bras avec un pistolet dans le pain... le pain il se transforme en serpent, en maman et en papa et ils font un petit bébé et ils dansent"*.

Au sujet de ce pain dans le pistolet... Quelques années plus tard, Marc avait plus de 8 ans, Madame C a dit, à plusieurs reprises dans ses entretiens avec Maurice Despinoy et Claude Coursin, que Marc avait une inhibition à demander le pain chez la boulangère qui le connaissait depuis qu'il était tout petit : arrivé chez la boulangère, il lui était absolument impossible de formuler qu'il voulait du pain.

Donc ce pain se transforme en serpent, en maman et en papa, et ils font un petit bébé, ils dansent. Il le dit, il manipule quelques objets, mais il ne fait pas bouger les deux personnages principaux. Je dis *"pourquoi le papa et la maman n'ont pas de jambes ?"* Marc me dit *"parce que le serpent il est rentré dans la jambe, ils ont piqué"*.

Le petit chien plusieurs fois se détache et se cache derrière le pot à crayons... et chaque fois c'est le papa qui va chercher ce petit chien, et qui le ramène avec un mouvement dont je remarque qu'il est doux, affectueux. Marc dit alors, *"le chien il a perdu son tête"*.

En relisant l'ensemble du dossier, j'ai été absolument frappée : on a beau savoir que

tout se trouve toujours dans la première séance, c'est frappant de le réaliser matériellement et à quel point.

"Le chien il a perdu son tête", Marc a développé ça d'une manière très magistrale dans les années qui ont suivi, dans deux directions : perdre sa tête (devenir fou), et puis la tête de chien. A plusieurs reprises, il s'est représenté ou dessiné en un garçon avec une tête de chien. Quelques années plus tard, notamment au cours d'une séance de gribouillages, de *"squiggles"*, il avait terminé ma courbe en un garçon qui avait une tête de chien. Et il m'avait dit *"le garçon il a mis sa tête de chien et alors il chante pour appeler au secours"* ; et alors ce chien *"il a perdu son tête"*, le chien était par ailleurs une représentation très heureuse de son avidité orale, qui est extrêmement importante comme on va pouvoir en juger par la suite.

J'avais donc remarqué que ce papa allait chercher le petit chien avec douceur, et je dis : *"le papa ne gronde pas ?"*

Marc dit : *"Non il est toujours pa'ti"*.

Je dis *"c'est embêtant le papa toujours parti, des fois le garçon voudrait qu'il soit là"*.

Marc acquiesce... et il dit *"y a un serpent qui se transforme en jambe"*, mais le modelage reste sans suite. Il a eu pendant de nombreux mois des difficultés à représenter des personnages avec des jambes.

Marc modèle maintenant un Mickey et il dit : *"y a un mickey qui chante à la télé"*. Il enlève la chevelure-tête, enfin ce que j'appelais la faluche de la maman, et il lui met le Mickey en guise de visage. Je n'ai pas été principalement sensible à l'époque à son désir d'une mère moins dépressive, j'ai simplement été sensible à l'effet de masque qui va revenir souvent dans le matériel. Il va souvent y avoir une association entre maman, maman-masquée, masque, nourriture, nourriture-masque...

Ici, quelque chose que j'ai noté en marge du matériel : quelques années plus tard, au cours d'un entretien qu'avait la mère avec Maurice Despinoy et Claude Coursin, ils ont essayé d'explorer un peu le quotidien de cette famille et ils en ont retenu l'impression d'une tristesse intense, écrasante. Une vie quotidienne remplie d'obligations, de contraintes, avec toujours les mêmes horaires, toujours les mêmes trajets, les soins et attentions à donner aux beaux-parents, aux parents du père. Claude Coursin me disait *"comme un truc qui tourne et qui écrase"*. Je pensais au gros camion du père et elle disait encore que Madame C rapportait tout ça dans l'entretien avec son bon sourire, son sourire touchant

-car elle avait un sourire et un contact véritablement pathétiques et touchants- mais sans associer davantage.

Marc vient donc de mettre le mickey en guise de visage à la maman et je fais parler à ce moment là le petit enfant.

Je dis *"mon dieu maman, je ne te reconnais plus"*.

Marc enlève le masque et je dis *"ah oui, je te reconnais"*.

Il remet le masque, il rit et refait plusieurs fois ce jeu en attendant que je donne les mêmes répliques, puis il dit : *"je vais leur faire un siège à papa et maman... voilà papa, son siège, sa bouteille, et maman, son siège, la télé"*, et la télé est faite avec la chevelure-tête de la maman.

Il dit alors et il fait *"je fais une croix de mort"* qu'il écrase aussitôt, et il me parle d'Albator à la télé. Il me dit : *"Il a un avion comme ça"*, et il modèle rapidement un avion, il rabat brusquement les ailes et il dit : *"c'est un crocodile"*.

Le crocodile poursuit le petit chien, puis écrabouille le papa que Marc transforme en Mickey, puis en grenouille puis ensuite il le fait appeler "maman". C'est le papa qui s'est transformé comme ça, successivement.

Il dit : *"je vais faire un autre bonhomme, il va y avoir un autre crocodile"*.

Il fait un crocodile rouge et il dit : *"c'est le papa"*.

Il fait un crocodile jaune toujours les mêmes couleurs, et il dit : *"c'est la maman, elle, elle dort"*. Un serpent vient attaquer le papa qui dort aussi semble-t-il. C'est la maman qui bagarre très fort ce serpent qui était venu attaquer le papa et elle se recouche *"contre son papa"*, me dit Marc.

Et puis à ce moment là, il me dit *"tu sais comment on fait les ânes ?"*. Je pense qu'il a connaissance de mon prénom. *"On fait le dos"*. Il me montre et puis il me dit *"regarde le pauvre âne"*, et le pauvre âne a une jambe gigantesque et filiforme, et Marc me dit : *"il a mal à la jambe"*. Il fait une deuxième jambe semblable à la première et puis il lui fait la tête, et il me dit alors : *"il peut se battre avec ses jambes, il est très fort méchant"*. Il lui fait attaquer la statue de la maman et il enchaîne en me disant *"voilà"*.

Et puis il transforme brusquement tous les objets en pâte à modeler et il dit *"après ils se transforment en petits joujoux"*.

Je dis : *"en quoi ?"*.

Marc : *"en petits avions"* et il parle à ce moment-là de Goldorak, et puis il me dit : *"ils se transforment en petits crocodiles"*.

Je suis un peu perdue. Je dis *"qui ?"*.

"La maman", dit Marc. *"regarde comme il est gros lui, il est le plus fort"*, et il fait sauter cette maman-crocodile sur le petit chien. Il commence à refaire l'avion.

C'est l'heure, et Marc est très très d'accord pour revenir. En partant, il me demande : *"tu en as pas des allumettes pour faire tenir l'avion ?"*.

Florence Bégoïn-Guignard :

Vous le disiez : on a beau le savoir on l'oublie toujours, tout est contenu dans la première séance.

Bon, c'est notre premier contact aussi avec un enfant, contact qui vise à établir justement l'alliance thérapeutique dont parlait Didier tout à l'heure, qui vise à établir une relation d'intimité. Donc, ça je crois que c'est très important, nous sommes probablement beaucoup plus disponibles qu'après, lorsque nous serons au cours du traitement, puis dans une relation avec des éléments transférentiels très importants, qui vont petit à petit occuper nos valences libres, si je puis m'exprimer ainsi.

C'est un matériel qui est très beau. Ce que je pourrais en retenir, pour le moment, c'est la reproduction que vous faites de sa production qui, avez-vous dit, permet à Marc de découvrir ce qu'il a fait.

Je trouve que c'est tout à fait remarquable et ça témoigne de votre intuition, que j'apprécie sur le plan clinique, de savoir comment établir une communication avec un enfant, parce que c'est l'expression de votre capacité de rêverie.

Encore fallait-il penser à un moyen de l'exprimer. Ce n'est pas évident que tous les thérapeutes aient utilisé ce moyen en présence de l'enfant, par exemple. D'autre part, c'est pas non plus un truc à instituer pour tous les enfants qui font des choses en pâte à modeler. C'est donc une intuition dans votre relation avec Marc.

Anne Turcat :

Je pense qu'il y a une autre raison. Je tiens à enregistrer, à me souvenir moi-même de ce qui a été produit en pâte à modeler. Je l'annonce en général à l'enfant en lui disant que j'écris ou que je dessine des choses parce que je veux me souvenir de tout ce qu'il fait ou dit, que ça m'aide à comprendre ses soucis... J'ai dû dire quelque chose de cet ordre.

Florence Bégoïn-Guignard :

Chacun a sa façon d'annoncer sa capacité de rêverie. Ça, c'est la vôtre, mais il semble que ça a été extrêmement important pour Marc qui, en effet, découvre ce qu'il fait de non-verbal.

C'est là que je voudrais revenir sur deux choses : la mère vous dit : "*le langage ne s'est développé qu'à 4 ans*", or il n'a pas encore 4 ans et on voit ainsi tout l'espoir qu'elle a dans la thérapie. C'est un enfant qui parle mal, mais vous avez eu, comme moi et comme la plupart des personnes qui sont ici, à entrer en contact avec des enfants qui avaient un langage encore bien plus mauvais, et dont certains parents disent au contraire que le langage est en train de bien se développer. Evidemment, c'est pas encore parfait, mais enfin, c'est un enfant qui fait des phrases. Il se trompe, mais il fait des phrases.

On peut donc penser que la mère a une difficulté particulière avec tout ce qui est non-verbal ou pré-verbal, et il semble que c'est aussi ce qu'a remarqué Madame Coursin, puisque Madame C est une femme à qui on ne peut pas demander une association verbale. Elle raconte un fait, elle raconte un état émotionnel intense comme un fait, et puis elle n'a pas de développement de la pensée verbale. Donc, on peut se dire que ça a été sûrement très difficile dans sa relation avec ses enfants puisqu'il a fallu attendre. Les enfants - ils ont tous un retard de langage, ou en tout cas plusieurs - ont dû d'abord ne pas être stimulés vers le langage puisque c'est comme si la mère éprouvait une difficulté à utiliser le langage.

Anne Turcat :

Tout à fait, une espèce d'aversion.

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, c'est ça..

Deux autres choses : sur la tête de la mère il y a un petit pain, bien sûr c'est une idée, mais ça m'a fait penser aux pensées qui tombent du ciel, et ça m'a aussi fait penser à Marc, parce que j'avais l'impression que ce pain là, dans les mains d'une mère, ça faisait vraiment très phallique, un élément maternel dont elle disposait elle. Le chien m'a fait penser peut-être à Arielle, qui peut encore être tenue par la main à ce moment là et Marc qui lui tombe dans la tête. Or, cet enfant me semble avoir été celui qui a amené une très grande angoisse chez la mère parce qu'il y avait quelque chose à penser à son propos et

qu'elle n'y parvenait pas. Mais c'est aussi la chance qu'a eue Marc, probablement, puisque c'est comme ça qu'il a pu arriver en psychothérapie. Tandis que le père, quant à lui, quand Marc dessine le père, il y a quelque chose qui tombe de la tête du père, et c'est la bouteille. C'est à rapprocher de la crainte du père d'écraser ses enfants avec son camion. Il n'a vraiment que son oralité et son litron en tête dans sa rivalité avec ses propres enfants pour garder le sein pour lui. C'est comme ça que je l'aurais compris à certain moment. C'est pourquoi il ne vient pas puisque ses enfants sont déjà dans la place, il ne va pas venir au CMPP puisque la place est déjà prise.

Didier Houzel :

Moi, je trouve que c'est un matériel extraordinairement complexe, une condensation très, très grande. Je ne sais pas si c'est l'impression que vous aviez...

Anne Turcat :

Tout à fait, et j'ai laissé venir pendant quelques séances, je ne me suis pas du tout précipitée, j'ai attendu de trouver des pistes et mes hypothèses pour commencer à travailler.

D'autant plus qu'assez rapidement, dès cette première séance, et on va le voir encore après, ce matériel se présentait tous niveaux mêlés, toutes problématiques mêlées, tout confus, et le tout lourdement chargé d'angoisse. Je ne me suis pas précipitée pour tirer un fil là dedans.

Maurice Despinoy :

Moi c'est un matériel qui m'a embarrassé, parce qu'il met en question ce que je souhaitais discuter tout à l'heure, c'est-à-dire le cas d'un enfant en difficulté. Bien sûr on pourrait rattacher tout ça seulement au regard de la mère sur lui et presque à une sorte de système familial. On pourrait le voir comme ça, mais il est quand même en difficulté à l'intérieur. On peut remarquer ce que vient de nous décrire Anne Turcat, c'est une capacité de symbolisation extraordinaire. On ne peut donc pas dire que ses affects ne font pas l'objet d'un travail de pensée suffisant. C'est à dire qu'il pense.

En fait, il pose la question de ces troubles très partiels de la capacité de penser, très localisés. Si on le ramène dans la perspective de notre rencontre, il est sans rapport avec les cas que j'évoquerai tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de troubles très

profonds, mais il s'agit peut-être de ces impossibilités de communication à l'égard de la mère et du père, des questions fondamentales sur sa vie, sa position dans la situation œdipienne...

Ce n'est pas le trouble de la symbolisation qui est en cause ou bien ce sont des troubles très partiels - c'est un peu une question que pose ce colloque - comme si, dans certains domaines, seule la thérapie lui permet de mettre en route une capacité de penser sur les problèmes clés de son conflit œdipien et peut-être aussi d'identification

Didier Houzel :

Moi la question que je me pose c'est qu'on a l'impression, comme très souvent chez les enfants de cet âge, cette période tellement active sur le plan du travail psychique, on dirait qu'il a tout de suite saisi que la situation thérapeutique c'était fait pour penser. C'est autour de la pensée, de la tête, de ce qu'on peut avoir dans la tête, sur la tête, qu'on peut perdre, qu'on peut trouver, des transformations qui peuvent s'opérer, que tout de suite il focalise les choses, la différence - dans le dessin, revoyons cette production, là - le père n'a pas de tête, et la mère a une tête ?

Anne Turcat :

Non c'est le même modelage, enfin le père comme la mère ont une tête indiquée par ce que j'ai appelé "faluche", une espèce de galette plate qui est plus ou moins soulevée. Elle est aplatie quand c'est le père, et un peu soulevée quand c'est la mère. Ils n'ont pas plus de tête l'un que l'autre.

Florence Bégoïn-Guignard :

Ça fait un espace quand même...

Anne Turcat :

Ça fait un espace, oui.

Didier Houzel :

Donc c'est plus "écrasé", pour reprendre le fantasme du père, c'est plus écrasé chez le père. Et alors on s'aperçoit qu'il n'a pas non plus de jambes. On pourrait s'attendre à ce qu'il lui mette des jambes, mais pas du tout, il pose, près de lui, un bout de pâte à modeler sur les cheveux, la tête de la maman, il dit c'est un petit pain, il est tombé du ciel !

C'est comme s'il percevait que c'était le problème, non de pouvoir bouger physiquement, mais d'un travail, d'une avancée, d'un cheminement psychique. Ce qui a l'air d'être tout à fait en contraste avec les symptômes. L'opposition, ça c'est un élément, c'est un bon élément, un élément positif pour justement l'alliance thérapeutique qui fait comprendre le processus. C'est un enfant qui a l'air très actif - je suis curieux de savoir ce qu'il advient de cette agilité - et qui semble au contraire gêné pour le développement d'une pensée autonome, d'un langage autonome, d'une capacité de symbolisation autonome.

Je trouve ceci extrêmement complexe, parce que je me demandais quels éléments il pouvait y avoir là aussi de confusion mamelon-pénis : le pain qui prend la forme d'un serpent, le serpent, deux serpents, puis la mère qui porte sur sa tête des objets extrêmement nombreux, le père, c'est un père très ramassé, qui biberonne... on peut se demander quelles confusions il y a là, de papa-bébé et maman-pénis et comment il essaie de s'y repérer lui-même !

Anne Turcat :

Oui, un peu plus tard il va d'ailleurs dessiner quelque chose de ce genre, papa-bébé, maman-pénis !

Didier Houzel :

Il perd la tête on peut dire, le petit chien là...

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, je voudrais peut-être répondre partiellement à ce que vous avez dit. C'est difficile quand on parle, on ne peut pas tout dire tout à la fois, surtout quand on ne doit pas parler trop longtemps. C'est évident qu'en parlant, en essayant de verbaliser ce que je pouvais ressentir de ce climat familial, je ne voulais pas dire que la difficulté était extérieure à Marc. Quand je parle de quelque chose de familial, je ne veux pas dire que Marc en est exclu, mais j'ai l'impression de ressentir, à travers ce que vous nous avez dit - et sous réserve que je change d'avis tout à l'heure, ma foi - que c'est la famille tout entière, y compris Marc, qui fonctionnerait dans un double registre d'identification projective mutuelle extrême, à l'état endémique, où personne n'a vraiment de personnalité bien définie et dans un registre de phénomènes extra identificatoires. C'est

un phénomène de groupe et de présupposés de base. Enfin, quelque chose qui échappe à la relation individuelle, à la relation intime, de sorte qu'on fait les choses sans se demander pourquoi. D'ailleurs, pour moi, la mère l'a dit : *"moi j'élève mes enfants comme on m'a élevé"*. Alors, est-ce qu'on peut parler de troubles très partiels ? Je serais d'accord avec l'idée, sinon avec l'image, parce que j'ai plutôt l'impression que Marc a des capacités de symbolisation complètement en désordre pour le moment, qui sont vraiment *in statu nascendi*, et qui pourraient encore facilement, si on ne s'en était pas occupé, basculer dans le chaos, dans l'acting des troubles caractériels comme les soeurs aînées. Dans la somatisation, ça a déjà basculé très tôt, pour lui. C'est très grave, enfin cette histoire, puisqu'on a proposé une ablation. Je sais bien qu'il y a des chirurgiens un peu interventionnistes, mais tout de même...

Je me suis aussi un peu cassé la tête à me demander "mais alors qu'est ce que ça veut dire ? pourquoi ça prend forme comme ceci plutôt que comme cela ?". Et puis finalement j'ai peut-être opté pour la facilité : je me suis dit qu'on pourrait imaginer cette séance comme la façon dont Marc pose tous les accessoires de la mise en scène, et demande à l'âne, c'est-à-dire à Anne, de s'en occuper. Il dit *"eh bien voilà, tout ça est dans ma tête, et puis maintenant tu m'aides, parce que le chien, c'est peut-être moi, le chien il a perdu son tête, son tête ou sa tête, le chien c'est qui ? c'est Arielle ? etc..."*

C'est là que la capacité de reprise de l'analyste est absolument essentielle, à savoir trouver son propre fil comme le dit Meltzer. Il faut rêver à son tour le rêve du patient ou le matériel du patient, et puis suivre ce fil jusqu'à preuve du contraire, jusqu'à plus ample informé plus exactement - ce serait mieux parce que preuve du contraire... une preuve n'a jamais fait d'obstacle - et suivre ce fil un petit moment, et voir ce que ça donne.

Et ne pas non plus valoriser la profération d'une interprétation comme quelque chose qui serait là, posé comme une borne absolument irréfutable, et qui perturberait la construction de la suite. Pas du tout, mais comme ce qui serait simplement une sorte de tentative d'explorer un petit peu plus, de comprendre davantage, de pouvoir aller plus loin, quitte à ce que ce soit le patient qui donne les réponses interprétatives suivantes.

Anne Turcat :

Bientôt, le premier dessin va nous aider à voir comment il avance lui-même dans cette

prise de conscience de ses problèmes, qu'il a effectivement posés tout en vrac dans la première séance.

Voici la deuxième séance. Il prend la pâte à modeler rouge, il modèle un bonhomme qui est semblable exactement à ceux de la première fois, et il dit : *"il faut un chapeau pour lui"*.

Je dis : *"qui c'est lui ?"*

- *"Un homme"* dit Marc.

Je dis : *"c'est un papa ?"*

- *"oui"*, dit Marc, *et le chapeau il est là, c'est un cuisinier"*

Je dis : *"et il fait à manger pour qui ?"*

- *"pour la femme"* dit Marc, et il modèle un autre personnage toujours du même style et plus gros, plus gros que ce papa.

Je dis : *"elle est contente la femme qu'il lui fasse à manger ?"*

Marc dit : *"son mari il est mort !"*, alors je marque mon étonnement, Marc : *"il a eu un accident"*

Je demande : *"de quoi ?"*

- *"de police"*, dit Marc !

- *"mais pourquoi ?"*

- *"Parce que, tu vois, sa mère elle était morte, alors maintenant ils ont un autre enfant"*

Je dis que : *"pour faire les enfants, il faut un papa et une maman, et sous entendu, vivants"*.

- *"les autres enfants sont morts"*, dit Marc, *dans la glace"*

- *"Dans la glace ?"*. Je suis très étonnée, et il mime à ce moment là qu'il s'agit d'une glace qui se mange, il en modèle une qu'il accroche au bout du bras du papa tout en disant : *"c'est pour elle"*.

Il me regarde dessiner ses modelages à nouveau, et il me dit *"j'ai oublié les bras ! elle a un gros bras"*

Il fait des bras, à ce moment là, pour la maman ! et il me dit *"le papa tu sais ce qu'il a à l'autre bras ?"*

Je dis *"non"*.

Il dit : *"un marteau et des muscles"*

Ce marteau reviendra plus tard dans les dessins, mais en fait il ne rajoute rien au modelage du papa. Il me regarde encore compléter les dessins de ses modelages.

Il rajoute les gros bras de la maman et il me dit : *"ils sont gros, hein ! lui, ils sont plus petits ! je lui ai fait trop gros"*

Il retaille, il raccourcit les bras du papa et il dit : *"elle mange une glace"*

Je dis : *"Marc aime les glaces ?"*

Marc - *"Oui, mais maintenant il ne faut pas en manger, je suis malade"*, puis il dit *"il n'a pas beaucoup de muscles le papa"*

Il s'arrête et regarde ce qu'il a fait. Il regarde ce que j'ai dessiné, et il dit : *"maintenant il faut un enfant"* et il donne alors la glace du papa à la maman.

Il redit : *"il faut des enfants, n'a beaucoup des enfants, ils sont méchants"* et il commence à modeler un autre bonhomme, et il dit : *"il est gros"*

Il continue à modeler en silence, et tout à coup : *"mais c'est mémé !"*

Il défait le modelage qui ne lui convient pas et il recommence un autre bonhomme, et il dit : *"je vais faire un ours"*. Il a l'air de s'inspirer du petit ours qui est parmi les jouets, et il me dit *"tu en as pas des hommes ?"*

Je marque mon étonnement.

- *"Moi, j'en ai des hommes, non, c'est trop dur de faire des hommes !"*, et il modifie son modelage. Avec un cordon de pâte à modeler appliqué directement sur la table, il fait une lettre, un M majuscule et il me dit *"regarde, j'ai fait un M"*, et il modèle d'autres lettres, un E et un P : M.E.P.

J'entends quand même un peu - je ne sais pas, vous ? - quelque chose du CMPP...

Il modèle ses lettres tout en me disant *"je ne sais faire que des M ma maman elle en a deux !"*. A bon entendeur...

Puis il fait une sorte de point d'interrogation, toujours avec un cordon de pâte à modeler collé sur la table, et puis il fait un D et un P (où personnellement j'entends quelque chose de peut-être Despinoy).

Il dit *"mon papa, il en a pas des M, il a que des R"*.

Didier Houzel :

Je trouve que ça devient plus clair dans cette séance. Il y a une chose sur laquelle je voudrais attirer l'attention : ce n'est pas évident, dans l'analyse d'enfant, de repérer le transfert. Je pense que c'est très important de le repérer pour faire vraiment de l'analyse et, en même temps, c'est souvent d'une autre façon que ça se présente.

Un patient adulte dira plus directement ce qu'il a imaginé, pensé à son analyste, ou rapportera des rêves dans lequel l'analyste figure, par exemple. Alors que chez l'enfant c'est beaucoup plus incertain, beaucoup plus tardif souvent, mais il y a, et cela très précocement, ce que je crois qu'on pourrait appeler des indices transférentiels. C'est à dire que, tout d'un coup, l'enfant qui dit pendant la première séance *"tu sais comment on fait les ânes ?"*, en rupture complètement avec le matériel, et quand la thérapeute

s'appelle Anne, il se passe là quelque chose, il y a une sorte d'Oedipe transférentiel probablement, et je crois que ça doit particulièrement attirer notre attention et nous inviter à explorer avec l'enfant ce qui se passe : *"oui, pourquoi Anne ?, tiens, à quoi ça fait penser ? etc."*

Il me semble que l'on retrouve un indice transférentiel dans ce qui est une répétition aussi, comme dans les phénomènes transférentiels : pendant qu'Anne Turcat dessine les modelages, il dit *"j'ai oublié les bras, elle a un gros bras"*. Qui est-ce qui a un gros bras ? est-ce que ce n'est pas la thérapeute, justement, qui est en train de dessiner ? la fois précédente c'étaient les jambes ! mais il y a manifestement là, j'en fais l'hypothèse en tout cas, le signe d'un investissement phallique de ce qu'est en train de faire la thérapeute, et un conflit très, très serré parce qu'à la fois je pense à des éléments archaïques, prégénitaux, pré-oedipiens et puis des éléments oedipiens. C'est à dire que pour se protéger, je dirai en termes rapides, d'une mère phallique pré-oedipienne très menaçante, il cherche à mettre des gros bras à papa, des gros muscles ! *"le papa tu sais ce qu'il a à l'autre bras, non ? un marteau et des muscles !"* et puis, si le papa est aussi menaçant comme ça avec son marteau, alors là ça renvoie à des angoisses oedipiennes extrêmement fortes.

Et l'on voit là une sorte d'oscillations, de position plus archaïques, plus pré-oedipiennes, de lutte phallique très chargée d'oralité, je pense, parce que tout de suite me reviennent des termes de la première séance, du chien, du crocodile, de la glace, de manger de la glace, de détruire, au fond, la vie qui est à l'intérieur de la mère, la capacité qu'elle a d'avoir des bébés, mais d'une manière orale, et donc, dans cette espèce de lutte, de bras de fer, phallique et oral de pensée entre la mère et le bébé, et puis la triangulation oedipienne, qu'il essaie - mais on sent qu'il essaie avec une espèce d'énergie désespérée de la mettre en place, avec beaucoup d'énergie en tout cas - et puis une fois qu'elle est en place, eh bien, il est confronté à des angoisses oedipiennes qui le ramènent à la position précédente. Je crois que c'est normal, d'ailleurs, cette oscillation.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je crois que ce que tu as dit, à propos de l'oscillation, je l'avais pensé en terme d'incertitude, étant donné que l'incertitude, c'est la seule certitude que l'on peut avoir, et il faut apaiser précisément, amener un enfant

à supporter l'incertitude pour pouvoir penser et qu' en effet, il nous confronte à ça.

Prenons, par exemple, différents éléments symboliques dans lesquels nous cherchons à repérer le sens, pour nous y retrouver nous-même, et non pas lui en donner une interprétation à ce stade là : cette glace-pénis, est-ce que c'est une glace qui est féconde, puisque le papa la donne à la maman, puis ça fait des bébés, ou est-ce que c'est une glace qui tue, puisque les enfants sont morts de la glace ? Puis cette histoire de bonhomme, il est en train de faire un bonhomme et puis tout à coup il découvre que c'est mémé ! il y a là une double incertitude du sexe et de l'âge, parce que mémé, c'est quand même plus vieux qu'un bonhomme, je crois... Ensuite, il y a l'incertitude de l'espèce puisque mémé devient un ours, il passe de mémé à l'ours. Alors, je m'étais demandé - c'est vraiment là, pour réfléchir - si ce n'était pas une incertitude entre ... qu'est-ce qui est mieux, enfin, avec quoi est-il en relation ? avec un être qui parle ou un être qui ne parle pas ? et puis après alors l'incertitude se polarise évidemment davantage, il vous demande si vous avez pas des hommes, est-ce que vous êtes une mère nourricière ou est-ce que vous êtes une mère sexuelle ?

Ce que j'ai trouvé absolument superbe dans cette séance, c'est la fin, effectivement la chute : quand il a posé toutes ces questions, auxquelles il ne peut pas avoir de réponse et dont il ne peut pas non plus supporter que ça reste sous forme de question, il change de système symbolique, de notation symbolique, tout à coup il passe aux signes, il écrit des lettres en pâte à modeler - vous avez associé un certain nombre de significations possibles de ces lettres - puis il finit par un point d'interrogation en pâte à modeler...

Moi, je trouve cela absolument superbe !

Maurice Despinoy :

Je me posais une question moi aussi en voyant ce matériel, c'est que finalement la mère vient, en grande partie, avec une interrogation concernant les troubles somatiques de son enfant. Quand on parle de ces maladies graves qui se succèdent, de ces troubles physiques qu'elle doit, elle, déceler, et qu'elle décèle effectivement et qui deviennent réellement menaçants à certains moments, et on pourrait avoir le point de vue de la psychosomatique concernant cet enfant. Je suis aussi très heureux de voir ces cas qui contredisent les dogmes, l'histoire de pensée opératoire étendue chez les l'enfant mais

plutôt les notions qu'avait Rosenfeld, c'est-à-dire d'ilots de non-pensée possibles. Dans ce cas-là effectivement ce que vous dites me paraît plus clairement concernant ce matériel - c'est autre chose de le lire et de l'entendre - ce que vous dites sur la confusion : est-ce que, par hasard, des phénomènes d'ordre psycho-somatique ne seraient pas seulement le fait de la non-symbolisation, mais aussi de la confusion dans la symbolisation ? C'est un peu la question que pose ce cas, intéressant de ce point de vue là !

Didier Houzel :

Je rejoins un petit peu ce que disait Florence tout à l'heure, à propos de l'alliance thérapeutique. Un problème peut-être renforcé en psychanalyse d'enfant : comment créer la situation thérapeutique, la situation transférentielle, la mettre en place de sorte qu'intrinsè-quement elle comporte la triangulation œdipienne, et que tout le processus de la pensée, de la symbolisation, de l'élaboration, de la perlaboration, soit en quelque sorte promu et attiré par cette triangulation œdipienne, ce qui est la même chose que l'élaboration du transfert et du contre-transfert.

Je pense que c'est comme ça, je veux dire que c'est en s'interrogeant sur le transfert et le contre-transfert : "qu'est-ce qui se passe hic et nunc ? " et "qu'est-ce qui se répète, qu'est-ce qui se reproduit dynamiquement entre l'enfant et moi en tant que thérapeute, en tant que contenant de ses projections ? ", que l'on développe un espace psychique, qu'on déploie en quelque sorte un espace pour l'élaboration, un espace pour la pensée qui suppose nécessairement la participation des objets, des imago maternels et paternels.

Je crois que c'est assez important, parce qu'on voit très bien l'effort de Marc et son impossibilité à y réussir. Il a idée de ce que c'est l'Oedipe, il en a besoin en quelque sorte. Il en a une préconception : un papa avec des muscles costauds et une maman qui puisse avoir des bébés et qui puisse avoir des hommes. Mais il ne peut pas tenir cette position, elle s'effondre parce que ça le confronte à chaque fois à des angoisses d'un niveau ou d'un autre niveau, qui le renvoient de l'un à l'autre, et c'est l'établissement même de la situation thérapeutique, de la situation transférentielle qui peut l'en sortir, qui peut lui permettre de trouver le fonctionnement œdipien enfin équilibré, qui va lui permettre de développer sa pensée sans être tout le temps ballotté d'une angoisse à une autre !

Anne Turcat :

Passons à la séance suivante. Un résumé de la troisième séance seulement, que j'ai présenté parce qu'il y a eu, dans cette troisième séance, ses premiers dessins.

Le nounours en peluche a faim. "Il va tout bouffer", m'annonce Marc. Mais le garçon a faim aussi, il veut tout. Mais finalement il en laisse beaucoup au nounours. Et Marc me signale avec insistance que ce garçon aime les fraises. Il y en a à plusieurs reprises dans le matériel et c'est l'une des premières fois.

Le nounours et le garçon... je me suis demandé s'il ne mettait pas en scène deux aspects de lui-même, le garçon et puis le nounours de sa mère. Donc il y a une compétition entre ces deux-là pour tout bouffer.

Marc fait alors ses premiers dessins et il est très peu loquace pendant qu'il dessine, (on va les voir tout à l'heure). Intervient un dessin avec un perroquet. A un moment donné il m'annonce qu'il va faire des perroquets, il dessine en fait un perroquet et pendant qu'il colorie en noir les ailes de ce perroquet, il dit brusquement avec beaucoup d'angoisse : "ça existe des mamans roquets ? mais ça existe maintenant ? ça existe que en Amérique, alors ?"...

Je lui dis qu'il est en train de me parler de quelque chose qui lui fait très peur. Il est à ce moment-là interrompu dans son inquiétude, mais elle est encore renforcée par une autre inquiétude, c'est qu'il entend des voix de garçon dans le jardin. Il me demande où j'habite, puis si j'ai des enfants et finalement : "qui c'est ces garçons ?".

Je suis sûrement intervenue, mais mes notes n'en portent pas trace. Je pense qu'il craint de se trouver sur le terrain de rivaux très dangereux qui pourraient être mes propres enfants. Après avoir dessiné - et on va voir ces dessins - il fait rentrer une auto qui le représente, une auto-garçon dans un gros camion et il dit "ce garçon il est rentré là dedans, il est mort. , Toujours des accidents, toujours des accidents! " Il rajoute une auto-fille dans le camion et il dit : " ils sortent pas parce qu'il y a une police ". Je demande s'ils ont envie de sortir ? Marc : "Non non parce ce qu' y a une police, maintenant ils sont morts ".

Après ce passage là du jeu, il fait les deux derniers dessins.

Il y a donc une série de quatre dessins au moment du perroquet, puis deux derniers dessins qui sont faits après que ce garçon et cette fille ne puissent pas sortir du camion, ils sont morts. A la fin de la séance, il me dit :

moi j'ai un disque d'Albator, y a des oiseaux méchants ".

De retour dans la salle d'attente sa mère me dit : "vous êtes sa copine, l'autre jour on est passé dans la rue près d'ici et il m'a dit c'est là qu'il y a ma copine Anne " et comme la mère était étonnée il lui a dit "mais oui, tu sais, la grande". Ce qui me fait entendre après coup quelque chose qu'elle avait dit au tout début du rendez-vous : quand je suis venue chercher Marc, elle lui avait dit "tiens va avec ta copine " je l'avais enregistré sans l'entendre en quelque sorte. Pendant ce temps Marc regarde mon stylo-feutre - ça confirme l'hypothèse des gros bras - et dit à sa mère : " je veux le même que Anne".

Didier Houzel :

Tout à fait.

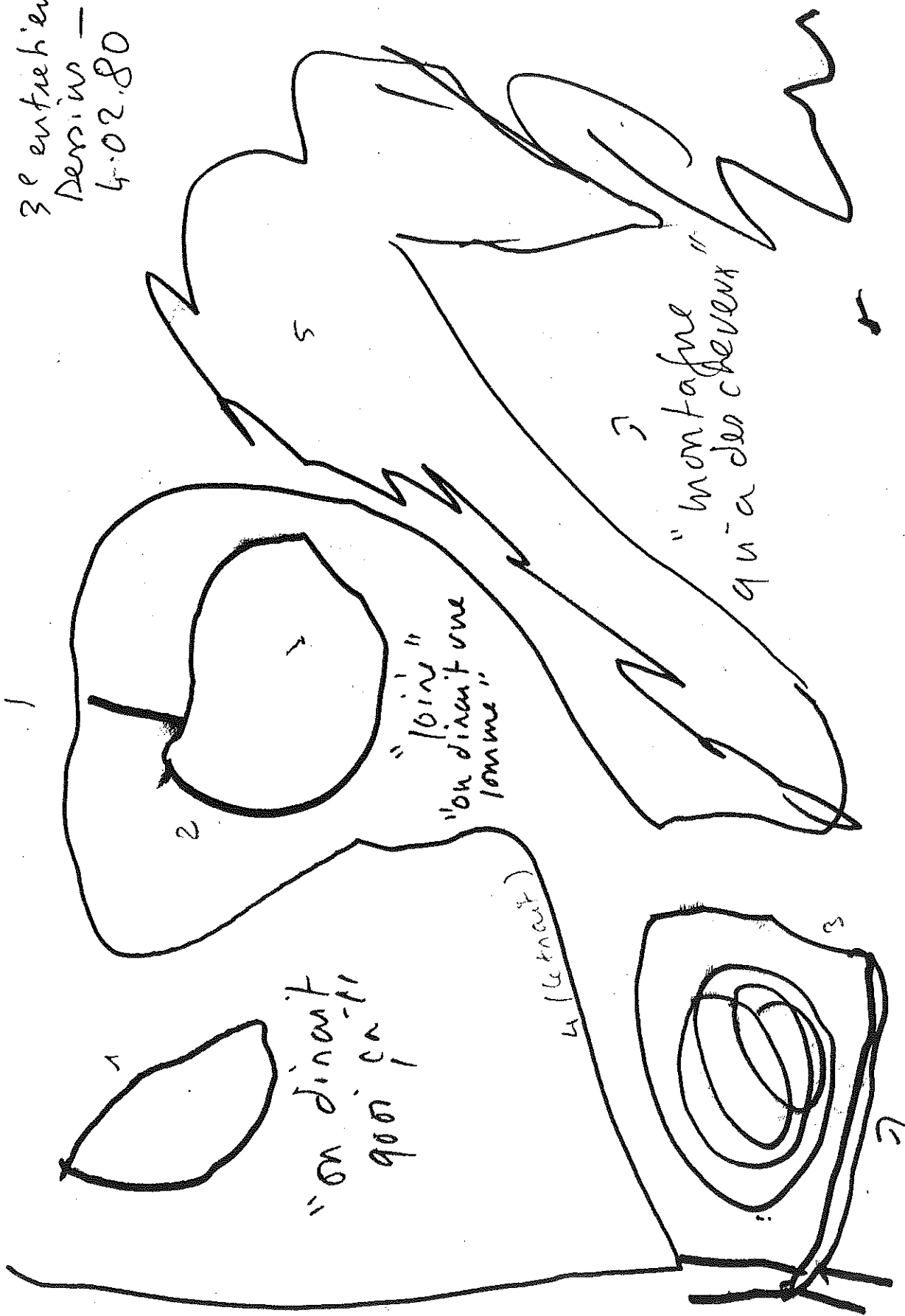
Anne Turcat :

On va regarder les dessins et on pourrait ensuite faire une pause. On pourrait baisser la lumière maintenant... il faudrait mettre au point sur les dessins. c'est un peu flou... voilà c'est mieux.

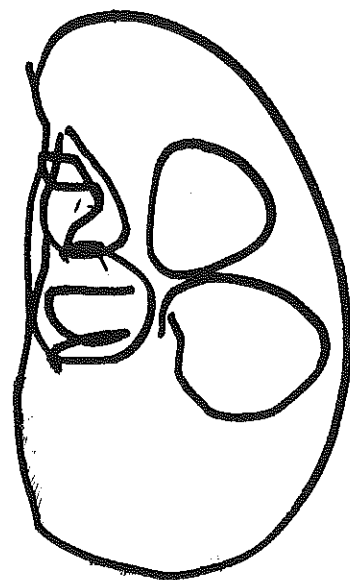
Voici son tout premier dessin. Il dessine d'abord ceci dont il dit : "on dirait quoi ça ?". Le ton est étonné avec une nuance de dépit. Il parle de cette forme ovale qui est là-haut. Il dessine ensuite ceci dont il dit " une poire... on dirait une pomme..." Il dessine ensuite ceci, qui a donc une forme d'escargot orienté vers la gauche et il dit : "un fantôme, il veut manger tout ". Il dessine alors, en quatrième lieu, ce trait là, dont on voit ici qu'il exclut cet objet-là, innommable et sans doute aussi immangeable, et qu'il inclut la pomme-poire et se termine comme ça en zig zag, il rajoute, autour de ce zig zag, ce gribouillis là et il dit : "une montagne qui a des cheveux ". C'est un dessin monochrome noir. Marc a pendant des années dessiné en monochrome, généralement en noir. Il y avait un peu de rose fuschia aussi.

Il retourne alors sa feuille et il dessine ceci. J'ai écrit "le pirate" mais il dit en fait "une chose de pirate avec des grosses dents " et quand je dis "comment ça une chose de pirate ? ", il dit : " oui tu sais un drapeau ". Voici sa première représentation de l'humain, totalement dévitalisé puisqu'il s'agit d'une tête de mort. Elle est peut être rendue encore plus inquiétante par la mention d'une sorte d'activité autonome des grosses dents. Ceci je pense que ça représente les os croisés, et je le pense parce que le symbole de la tête de mort "attention danger" est un dessin qu'il a

3^e entretien
 Dessins -
 4.02.80



①
 4.02.80



"jia-ho"
"avec des grosses
dents"

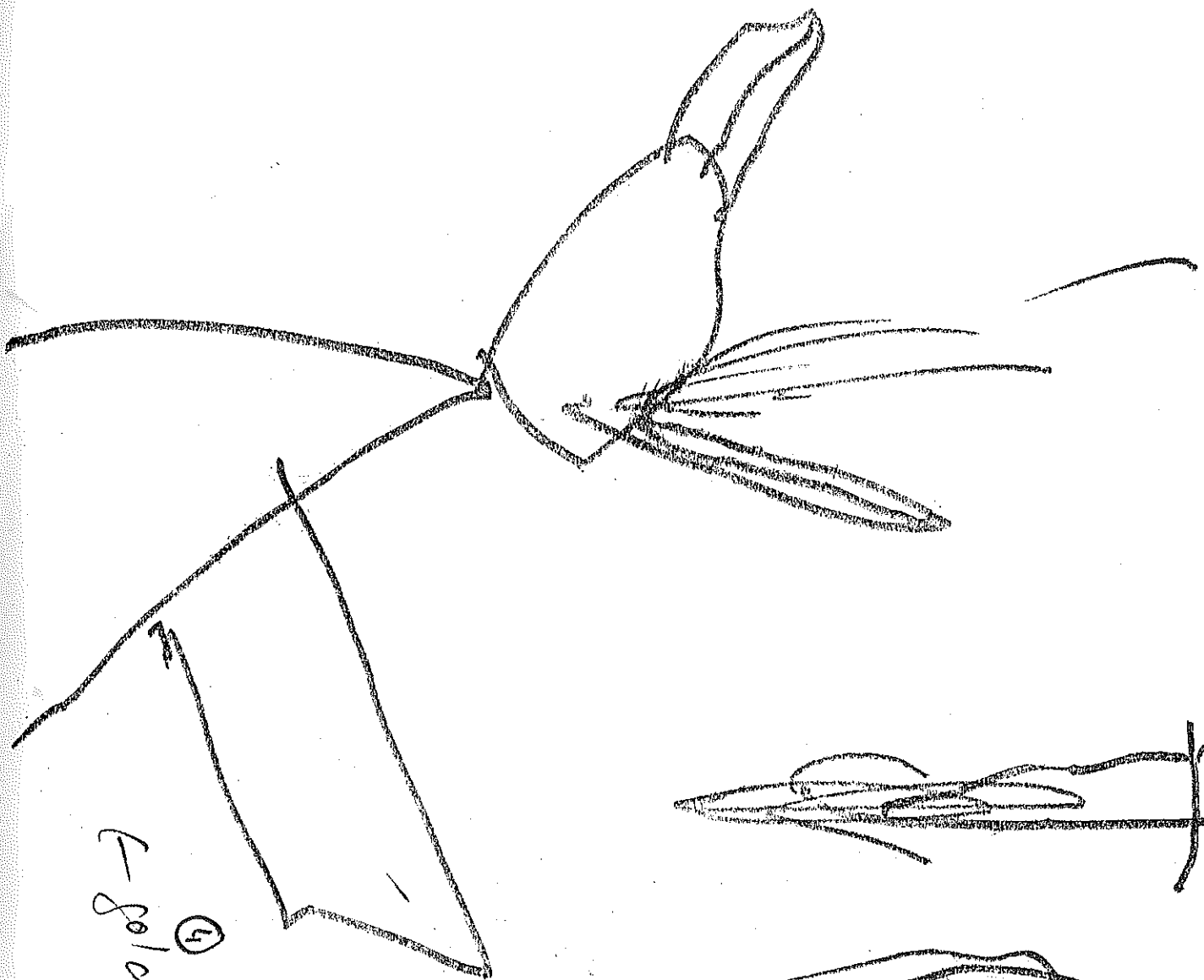


Corneilles

(3)

402.80

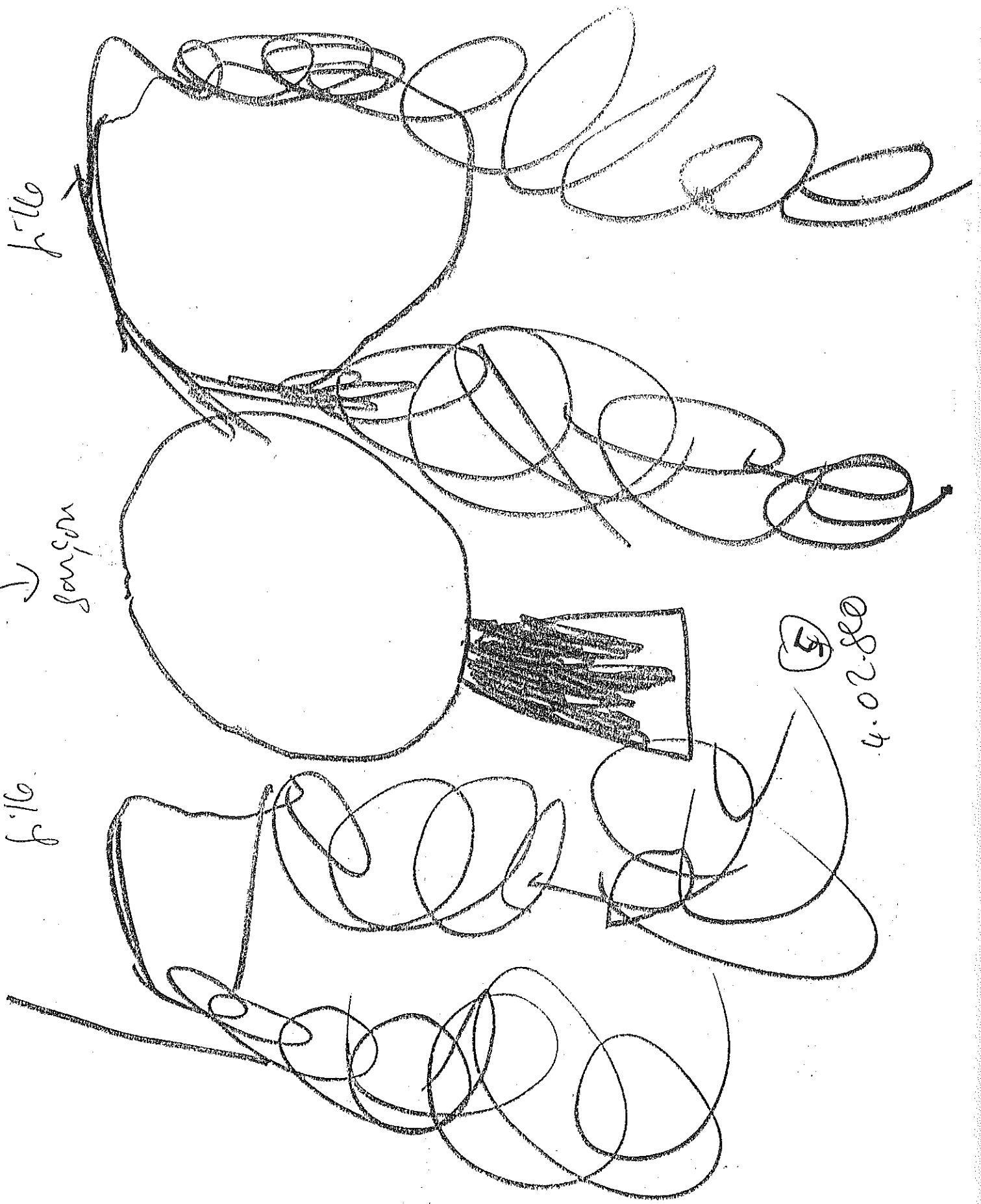
"Avec sa queue, y fait des p'ts ---
y fait des œufs pour faire
des bébés"



④
E-goldenale

P. y. female





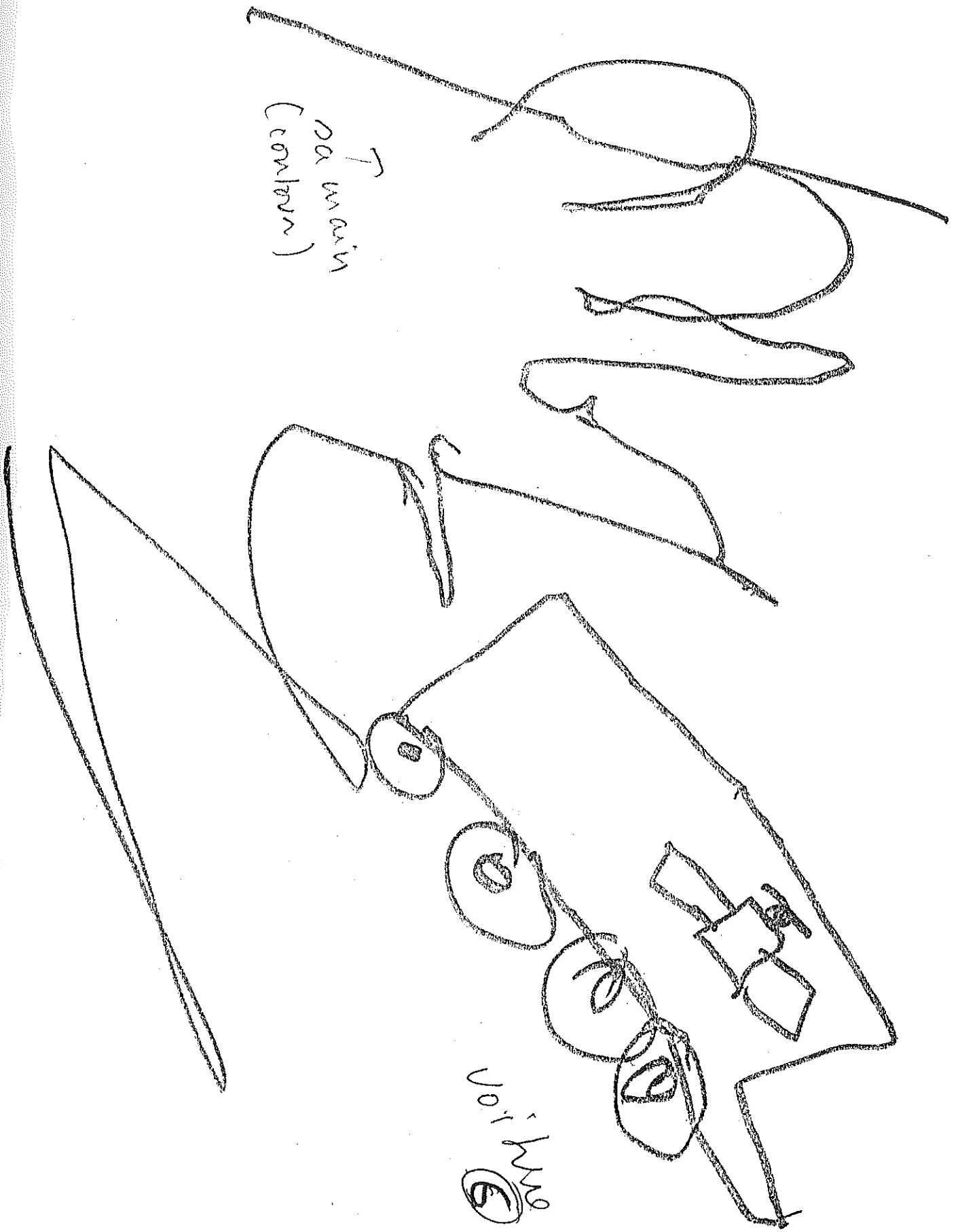
6.16

↓
sanson

6.16

4.02.80
(5)

T
na main
(contour)



no. 1
5

fait extrêmement souvent par la suite, en l'élaborant, en le raffinant de plus en plus. Il finit par en offrir une représentation à sa mère deux ans plus tard, qu'il avait mis une séance entière à peaufiner, sur un mode cynique, à une période dans le transfert où j'étais devenue la bonne mère et elle était la mauvaise.

Il dessine ensuite ceci. Il m'a annoncé, "*je vais faire des perroquets*". Je l'avais d'abord écrit au pluriel, et puis il fait en fait un perroquet. On peut voir déjà ce qui va être développé ensuite : Marc a un joli coup de crayon. Il a à peine 4 ans là. C'est là qu'il demande "*ça existe les mamans roquets ? maintenant ? en Amérique alors ?*" et en même temps qu'il dessine ce perroquet, il me dit : "*avec sa queue il fait des pets, il fait des œufs pour faire des bébés*"

Il y a là une autre caractéristique des dessins de Marc, souvent totalement monochromes, mais de temps en temps bicolores. En général, c'est un petit détail rose fuschia, ou rouge, mais il n'a rien dit de cette forme là.

Ce petit détail-là me fait associer sur un dessin qui a été produit environ un an plus tard, à une période où il commençait à dessiner des maisons anthropomorphes. Les fenêtres et la porte étaient remplies par des traits féminins souriants et, dans le toit, il écrivait M, initiale de son prénom. Un petit peu plus tard, il a dessiné une petite femme toute ronde avec un ventre rond qui avait une maison à la place du visage et un toit à la place de la chevelure. Il a mis le M dans le toit. Cette petite bonne femme était dessinée entièrement en noir et il a dessiné dans le ventre une petite boule rose comme ça. C'est le seul autre cas.

Il me parle donc de son inquiétude sur les mères roquets, sur les mamans roquets, pendant qu'il est en train de colorier intensément en noir. Autre constante des dessins chez Marc, le remplissage en couleur est très rare, et quand il se met à remplir en couleur, ou aussi à insister, c'est-à-dire à dessiner en plus gras avec le feutre, c'est toujours le signe d'une charge affective intense.

Il interrompt alors son coloriage et il passe au dessin suivant, après m'avoir parlé de ces mamans roquets qui l'angoissent et c'est un goldorak qui est, on le voit, à peine ébauché. Il me semble que, par les dessins qui précèdent, on se rend compte qu'il a un coup de crayon plus sûr et plus expressif que ça - un goldorak à peine ébauché qui tend une sorte de bras vers quelque chose qu'il appelle un fromage et qui paraît déjà bien entamé.

Au-dessus de ce bras, quelque chose qu'il n'a pas nommé, mais que je vois comme une épée de Damoclès, suspendue au dessus de ce petit Goldorak qui tend le bras vers ce fromage. Alors, il y a eu une interruption avec l'épisode des autos dans le camion (auto-fille, auto-garçon, ils sont morts, ils peuvent pas sortir, parce qu'il y a une police).

Il reprend à ce moment-là les feutres, cette fois-ci c'est un dessin monochrome rose. Il dessine et il nomme "*une fille, un garçon, une fille*", et il se met à colorier avec intensité ceci qu'on pourrait appeler le tronc-cravate-zizi du garçon - c'est moi qui l'appelle comme ça, il ne l'a pas nommé - et il est à nouveau interrompu par ses associations.

Il retourne la feuille, et il dessine alors ceci, le contour de sa main gauche, d'où paraît s'échapper ce qu'il appelle une voiture, c'est lui qui a dit une voiture, mais ça ressemble fort à un gros camion, il y a quatre roues. Il n'a pas dit ce qui se passait là. Il n'a rien dit.

Voilà les six premiers dessins de Marc. Je ne sais pas si vous souhaitez que je revienne en arrière, en revoir d'autres, les premiers, ou si on peut simplement rallumer la lumière ?

Jean-claude Ginoux :

Peut-être le perroquet, revoir un instant le perroquet, il semblerait que c'est une figure combinée qui représente ici un ours. Si on fait abstraction de l'aile supérieure et du gribouillis inférieur, celui de la queue, on voit un dessin d'ours qui serait masqué en fait ! je veux dire que ...

Anne Turcat :

Oui, qui serait ici alors ?

Jean-claude Ginoux :

Non, l'ours est la tête du perroquet, la patte inférieure serait masquée ! je pense que c'est une très belle figure combinée, je pensais ça, le père roquet, la mère roquet...

Anne Turcat :

Oui, votre association m'intéresse, d'autant plus qu'un petit peu plus tard il y aura une représentation dessinée d'une scène primitive où la figure maternelle apparaît comme un gros ours.

Jean-claude Ginoux :

Il serait là très bien figuré, très bien dessiné !

Florence Bégoïn-Guignard :

Est-ce qu'on peut regarder là le tout premier dessin, après avoir noté la forme du dessin qui est tout à fait à gauche, en haut, parce qu'il me semble qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'exclu, enfin de la forme exclue également. Il me semble qu'il y a quelque chose de commun d'abord par l'emplacement topologique dans cette forme qui d'abord est informe, amorphe, et qui ensuite s'oriente vers quelque chose entre un cœur et des fesses, en fait là ...

Anne Turcat :

Oui, oui, et qui est placé au même endroit...

Florence Bégoïn-Guignard :

Il est placé au même endroit sur les feuilles, alors je ne sais pas si vous avez suivi cette forme sur d'autres dessins. Est-ce que vous avez des idées là-dessus, mais on a un peu l'impression que c'est comme une espèce de portion qui est exclue de la relation, pour le moment ...

Anne Turcat :

Non, elle est présente là dans cette série de dessins. Effectivement, j'avais pensé à quelque chose comme ça, j'avais pensé aussi à l'emplacement semblable et j'avais pensé à ce cœur, ou cœur ou sein, ou fesses. Dans la production ultérieure, non, ça n'est pas revenu. Ce qui est revenu, par contre, dans la production suivante, on le verra, ce sont ces gribouillis, qui n'ont jamais servi qu'à représenter des chevelures féminines et qui, un peu plus loin, vont constituer le corps d'un serpent.

Didier Houzel :

Je pensais à la montagne qui a des cheveux, dans le premier dessin...

Anne Turcat :

Oui, oui tout à fait...

Didier Houzel :

Vous décriviez la mère comme une femme...

Anne Turcat :

Oui, la montagne qui a des cheveux, et c'est tout de suite après la montagne qui a des cheveux - ici, voilà - qu'il associait avec la tête de mort, avec les grosses dents.

On peut rallumer la lumière, maintenant ?

Florence Bégoïn-Guignard :

On peut se demander si ça n'est pas justement cet espace informe, sur lequel il y a aussi une ambiguïté. Est-ce que c'est un cœur ? Est-ce que c'est un cœur ou est-ce que c'est un derrière ? mais c'est aussi le vide de la tête, le vide des têtes qui ne peuvent à ce moment là être remplies que comme têtes de mort, parce que, dans le dessin où il y a les enfants qui sont écrasés, sa tête à lui, la tête du garçon, est complètement vide, et les autres têtes ne sont qu'entourées de cheveux, mais il n'y a rien dedans.

Anne Turcat :

Il y a là quelque chose qui s'est beaucoup développé dans les séances suivantes. Il semble qu'il y ait une relation d'exclusion réciproque, pour Marc, entre la possibilité de représenter les contours d'un visage et la possibilité de représenter les traits. Les premières fois où il a représenté des traits, il a dessiné en occupant la totalité d'une feuille, de manière à ce que ce soient les bords de la feuille qui constituent les contours du visage, et chaque fois qu'il dessine un contour, le visage est vide de traits. La seule exception est cette tête de mort là.

Florence Bégoïn-Guignard :

Ça, c'est intéressant par rapport au conflit esthétique, est-ce que c'est aussi beau dedans ?

Marcel Thaon :

Il me semble qu'il ne faut pas sous-estimer la fonction des représentations intermédiaires qu'il utilise pour pouvoir formaliser ce qu'il ressent. La tête de mort qui est représentée, il en parle, il dit que c'est le drapeau d'Albator. C'est quelque chose qu'il prend dans une représentation qui est une émission de télévision. De la même manière que, dans le dessin suivant, il prend

le drapeau, en fait, c'est la cape... il prend la cape d'Albator comme la ligne qui vient couper en deux le dessin. Ce qui me frappe, personnellement, c'est la fonction des représentations intermédiaires, c'est-à-dire des objets qu'il va emprunter au-dehors pour pouvoir représenter quelque chose qui est peut-être informe en lui. Je dirai qu'il associe peut-être beaucoup à partir du fait que vous dessinez vous-même. Je ne sais pas si vous dessinez avec un crayon noir, enfin, mais vous dessinez vous-même, et pour pouvoir associer, il se sert de votre main, comme une sorte d'intermédiaire qui lui permet une ligne associative possible.

Didier Houzel :

Il y a quelque chose qui me frappe beaucoup dans la tête de mort, c'est qu'on a l'impression d'une répétition entre les yeux et la bouche. On a l'impression que la bouche ce sont des yeux dentés, et qu'il y a peut-être une condensation supplémentaire : on a l'impression que des dents peuvent être aussi des lettres, c'est-à-dire quelque chose de très phallique, puisqu'à la fin de la séance précédente il a commencé à écrire des lettres. Donc, il y a quelque chose de très condensé entre le regard, l'oralité, l'oralité sadique, destructrice, avec les dents et la phallicité de pouvoir, de créer des symboles, des lettres. Je pensais aussi que, dans le dessin du perroquet, la queue du perroquet avait l'air d'être faite de bouches superposées, les plumes ont l'air d'être des bouches qui se superposent. Je me demandais si on pouvait relier cela à ce que vous venez de dire sur l'impossibilité de remplir un cadre, le fait de ne pouvoir faire un visage que sans cadre et que, quand il y a un visage, il ne peut pas mettre de cadre. Comme si, là, le contenu était détruit aussitôt, le regard est tout de suite un regard destructeur. Ce qui est un peu le contraire de la relation contenante du bébé. Meltzer a écrit de très belles choses toutes récentes là-dessus, sur cette mutualité du regard dans la relation d'objet esthétique. Il parle même du mamelon identifié à des yeux qui regardent dans la bouche, une sorte d'équivalence de la relation œil à œil avec la relation nourricière mais dans un sens contenant et épistémophilique..." est-ce que c'est aussi beau à l'intérieur ? ". Alors que, là, c'est un regard intrusif et destructeur.

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, je ne suis pas sûre, parce que tu parlais d'une pulsion épistémophilique.

Effectivement il y a une dizaine d'années, à peu près, donc avant d'entendre Meltzer sur ce sujet, j'avais écrit un article sur les relations entre les pulsions épistémophiliques et les pulsions sadiques. J'avais émis l'hypothèse, dans les termes de l'époque, que les pulsions épistémophiliques n'étaient pas, comme le prétendait Mélanie Klein, intrinsèquement liées aux pulsions sadiques. Il me semblait que c'étaient des pulsions non seulement à part entière, comme je savais déjà que Bion les avait déterminées, mais aussi des pulsions dont le développement devait dépendre du regard de la mère, on pourrait dire de la façon dont l'enfant était investi par la mère. Donc ça, ça a été beaucoup mieux élaboré et d'une façon plus précise par Meltzer, mais je crois que ça reste vrai, que le regard de la mère est important sur ces pulsions. Ce qui m'est suggéré par ces dessins, c'est que si les visages sont vides, c'est parce que c'est en quelque sorte une mère qui ne trouve rien à voir à l'intérieur du bébé. " *y a rien à voir* ", c'est un peu la police, ça m'y a fait un peu penser tout à l'heure : quand il y a un accident quelque part, les policiers disent "circulez, y a rien à voir". Eh bien, il n'y a rien à voir dans les visages, dans le visage de l'enfant, il y a à voir seulement à l'extérieur.

C'est probablement quelque chose qui doit jouer beaucoup dans les questions qu'il pose à Anne Turcat : est-ce qu'il y a quelque chose à voir dedans, ou rien ? Parce que, pour pouvoir se poser la question de savoir si c'est aussi beau dedans, il faut déjà imaginer qu'il peut y avoir un dedans et que ce dedans est reconnu aussi par la mère.

Anne Turcat :

Oui, ce que vous dites, sur le... "y a rien à voir" de la part de la mère me fait associer sur un plan légèrement différent, mais je pense que c'est relié : quelques années plus tard Marc était souvent conduit à sa séance par sa sœur Céline, et chaque fois que c'était sa sœur Céline, elle lui achetait à manger, ou elle lui promettait à manger après le rendez-vous et ils allaient manger au "quick", un fast food sur le cours Mirabeau. Quand c'était la mère, Marc faisait la même demande, et apparemment elle disait non. Il avait son rendez-vous à trois heures, et on peut imaginer qu'elle pensait légitime de lui refuser, le repas venant d'avoir lieu mais, très curieusement, elle me disait dans ces cas là : "il est de mauvaise humeur, je ne sais pas ce qu'il a". Elle pouvait lui avoir refusé, mais de là à ne pas savoir ce qu'il avait... J'étais

extrêmement étonnée, comme si elle ne voyait pas, comme si elle n'entendait pas non plus, sur un chapitre comme celui-là, celui de la nourriture entre une mère et son enfant.

Le temps nous manque, je vais sauter la 4ème séance et passer à la 5ème, où il y a eu un jeu très important avec la pâte à modeler et l'enfouissement du petit garçon dans la boîte de pâte à modeler.

Marc demande où est la dame des jouets. J'ai dû faire allusion à l'existence, dans l'institution, d'une dame qui s'occupe des jouets et des feutres, probablement en même temps que j'entends et que j'interprète éventuellement ce que l'enfant me demande et qui le concerne. A ce sujet, je donne toujours des éléments concernant la vie et la structure de l'institution pour que l'enfant puisse s'en faire une représentation.

J'ai donc fait allusion à la dame des jouets et j'ai dit "Marc voudrait peut-être qu'elle lui en donne pour lui ?" Marc, dit "oui", il prend à ce moment-là la plasticine rose, il en remplit un petit camion et il dit "il croit que c'est de la boue... de la terre, mais c'est de la pâte à modeler".

Il plante le garçon, qui est un petit personnage play-big, dans la pâte à modeler et dit curieusement à ce moment-là : "il s'envole".

Et puis il dit : "moi, j'en ai des bonhommes comme ça, mais pas pareils". Il replante le garçon dans la pâte à modeler et il dit "il marche dans la boue", sur un ton tel que je demande : "c'est permis ?".

Il dit "non. Oh, il fait des marques", et effectivement les play-big sont de petits personnages dont le bas du corps est représenté par un socle cylindrique et creux et qui précisément n'ont pas de jambes.

Alors, il plante ce play-big et remarque que ça fait des marques et il dit "oh il a de la pâte à modeler dans son cul". Il rit, il remet et enlève plusieurs fois la pâte à modeler dans le socle-cul du bonhomme et puis il dit "il s'en va, sa maman il va l'engueuler, c'est elle sa maman, oh, elle tombe dans la boue, le garçon aussi !". Il enlève la pâte à modeler du socle-cul du garçon et avec cette pâte à modeler il modèle un petit serpent et il dit "y'a un petit serpent qui se transforme".

Un mot constant dans son vocabulaire, "se transformer".

"Qui se transforme, il va entrer dans la voiture, il va écraser. Le garçon, il va aller dans une autre boue. La maman va dire c'est qui qui m'a volé cette boue ? elle dort."

Je dis "qu'est-ce qu'il fait ce garçon pendant que la maman dort ?"

Marc me dit "il fait des trous avec le garçon". C'est effectivement ce qu'il est en train de faire. Il enfonce le garçon play-big dans la pâte à modeler.

Il fait aussi des marques avec le poids-lourd dans la pâte à modeler, et il dit "Il met du feu", et il fait alors crier la maman, puis il enferme le garçon dans la boîte de plasticine rose bien fermée et à ce moment-là je commence à faire parler le garçon.

Je dis : "Aïe, j'étouffe, etc.". Il referme encore plus la pâte à modeler et la boîte, il prend la maman et il lui fait planter couteaux, fourchettes, cuillères dans la boîte.

Je fais toujours parler le garçon : "maman, je suis enrhumé, aide-moi".

Marc : "Tant pis pour toi, tu n'avais qu'à pas marcher dans ma boue. Ah je vais faire de la pizza, c'est du caca".

Je dis : "je suis enrhumé dans ce caca qui est à toi, maman !". Il prend le personnage de la maman et lui fait planter d'autres couverts dans la boîte de plasticine...

Marc, parlant de la mère, dit : "il va mettre le feu, il va jeter de l'eau".

Je fais toujours parler le garçon : "sors-moi de ce caca qui est à toi".

Marc : "il est bon ?".

Je dis : "non, il est pas bon, maman, sors-moi de là, je veux manger une fraise". Il a eu l'occasion de me parler de son amour pour les fraises.

Marc : "c'est que pour les enfants".

Je dis : "mais je suis ton enfant".

Marc : "non c'est mon père mon enfant, tiens, je te mets un sou, je te mets une fraise en feu".

Je fais dire au garçon : "quand je serai grand je partirai".

Marc : "Il peut pas, y a une police... c'est ça la police". Il prend le poids-lourd.

A ce moment là il approche, il dit "il va le tuer".

Je dis "son papa va le tuer ?".

Marc : "oui son papa c'est une police".

Je fais crier le garçon "maman, maman écoute-moi, papa écoute-moi".

Marc "il veut pas écouter".

Je fais toujours parler le garçon : "papa, écoute-moi j'ai des problèmes avec maman, elle m'a enrhumé dans son caca rose". A ce moment-là, un morceau de pâte à modeler rose que Marc roulait se rapproche dangereusement et se referme d'un coup sur le garçon qu'il avait fait un peu émerger de la boîte entre temps.

Marc dit : "c'est une araignée".

Il va s'avérer par la suite qu'il a une phobie des araignées, phobie principalement

de leur fil. Ce qui est inquiétant chez les araignées, c'est qu'elles ont des fils et qu'on peut être attrapé et piégé par ce fil. On pense peut-être au fil qui tenait le petit chien à la première séance.

C'est une araignée donc. Il referme étroitement la pâte à modeler sur le garçon et dit : *"c'est une pâte à modeler empoisonnée"* et il fait sauter la maman dessus assez violemment.

Je fais toujours parler le garçon et je dis : *"maman, papa, mais je suis votre fils"*.

Marc : *"non, tu es le fils de personne"*.

Je dis : *"au secours, quelqu'un"*.

Marc : *"je vais te donner des petits suisses empoisonnés"*.

Et puis il me dit, en voix off : *"il parle plus, il est mort"*.

La mère saute encore violemment sur la pâte à modeler, ça laisse des empreintes à l'emporte-pièce, sorte de tétons.

Marc les touche et dit : *"c'est des boutons empoisonnés"*, puis *"y est mort, y a trouvé une grotte"*.

Il fait sauter le garçon dans la boîte de plasticine : *"y est mort, ils l'ont enterré"*.

J'essaie de faire parler encore faiblement le garçon. Une bouteille de lait lui saute dessus et Marc dit : *"c'est une bouteille de lait empoisonnée"*.

Nous nous taisons tous les deux. Au bout d'un moment je dis : *"et le papa et la maman, ils sont contents que leur fils soit mort ?"*

Marc dit *"oui mais lui il est pas content"*. Il se tait et moi aussi... puis il me dit tout d'un coup : *"tu sais ce que j'ai commandé ?"*

On n'est pourtant pas à Noël, on est en février.

"Un éléphant", dit-il, puis il s'arrête, apercevant le téléphone qui est sur le bureau et il emprunte vraisemblablement une autre piste. Il me dit, *"c'est quoi ce téléphone? je veux téléphoner"*, mais il se ravise, il ouvre la boîte de plasticine. Il vient d'avoir une autre idée pour la communication, et il me dit : *"je fais un trou dans la pâte à modeler qui entoure le garçon, tu sais pourquoi ? pour parler"*.

Il fait alors dire au petit garçon, du fond de la boîte de plasticine, avec une grande intensité, *"maman, t'es fou !"*.

Puis il enchaîne. *"Son père le déprisonne"*. Il sort alors le garçon et il me dit : *"son père il est gentil, mais avant tu sais pourquoi il voulait pas ?"*

Je dis *"non ?"*, sur un mode interrogatif, mais il n'enchaîne pas. Il n'y a pas de suite.

Le garçon est délivré, Marc prend la mère et il l'enferme dans la boîte de plasticine, et il dit, *"on va lui mettre un petite pomme*

empoisonnée, il va lui mettre un couteau, et puis lui (montrant le petit ours en peluche), il est méchant, il veut la bousiller".

Je dis *"qui c'est lui ?"*

Marc : *"c'est l'ours de la mère"*.

Il fait alors parler la mère qui est dans la boîte de plasticine et lui fait dire : *"mon petit fils où tu es, t'es fou !"*.

Je fais parler le fils, je dis *"c'est pour t'apprendre"*.

Marc : *"elle s'étouffe"* et le ton me fait hésiter, il me semble entendre -ou ce sont peut-être mes projections personnelles- que peut-être ça suffit pour la mère, et je dis alors : *"peut-être qu'elle a compris et qu'elle pourrait sortir"*.

Marc, *"non le garçon, y prend un petit plat plat, il met la mère au four, bien fait pour elle"*.

Et il fait des bruits d'explosion que je relève. Marc dit : *"c'est la guerre"*.

Je dis *"c'est la guerre entre la mère et le fils ?"*

Pas de réponse. Marc la sort de la boîte et il dit *"maintenant elle veut aller conduire pour aller chercher des bonbons, des gros Mars"* (c'est quand même le Dieu de la Guerre).

Je dis : *"ils sont plus fâchés, la mère et le fils ?"*

Marc : *"oui, elle met un gros chapeau de fantôme, mais le père il va attaquer, il croit que c'est un fantôme, hou, hou, hou"*.

Je dis : *"comment ça finit cette histoire ?"*. (C'est presque l'heure.)

Marc : *"avec des chiffres, avec un gros méchant loup. Avant y'en avait, maintenant y en a plus"*.

Je dis : *"et je crois que tout ça te fait encore un peu peur..."*.

Marc : *"oui, un peu peur, non beaucoup peur, beaucoup..."*

Didier Houzel :

C'est très dramatique, c'est-à-dire qu'on voit sans cesse des retournements de situation dans ces fantasmes. Je pensais que dans la 3ème séance, surtout dans la 3ème séance, il y a déjà les éléments du drame, quand il met le garçon dans la boîte, je crois...

Anne Turcat :

Dans la 3ème séance, il fait rentrer une auto garçon dans un camion.

Didier Houzel :

Dans un camion. "Ce garçon il est rentré là dedans, il est mort. Toujours des accidents, toujours des accidents... il sort pas parce que y a une police". Autrement dit, il est emprisonné dans l'intérieur de l'objet - on peut d'ailleurs s'interroger, Florence nous en parlera demain matin, sur la géographie de cet intérieur de l'objet.

Il semble qu'il y ait des éléments d'analité dans la 5ème séance.

Il est prisonnier à l'intérieur, ce qui est habituellement la source fantasmatique des angoisses claustrophobiques. Je ne sais pas si Marc en a, ou si la mère en a ?

Anne Turcat :

Marc, en tout cas pas, la mère je ne sais pas...

Didier Houzel :

Et peut-être aussi des problèmes de bronchite, de dyspnée. Mais s'il sort, il y a une police et on voit bien que la police est aussi terrifiante et mortifère que ce qui peut se passer à l'intérieur. Autrement dit, il va de Charybde en Scylla, ce qui donne, je pense, cette tension dramatique.

Alors, quelle solution ? On a l'impression que les solutions, ce sont des alliances contre le 3ème terme de la triade œdipienne. Alors, tout d'un coup, il fait alliance avec le père qui n'est plus le policier menaçant, mais c'est la mère qui subit l'emprisonnement, la torture, qu'il fait rôti, qu'il empoisonne... Toutes les tortures orales, anales qu'il a subies antérieurement et il y a là une collusion homosexuelle père-fils pour maîtriser cet objet maternel et le persécuter.

Et puis ça se renverse à nouveau à la fin, oui, c'est très frappant de voir ce renversement de la situation où la folie aussi change de bord. C'était la mère qui était folle, quand c'était elle qui enfermait, qui persécutait. Dans la deuxième partie, c'est le fils : "mon petit fils, où es-tu, t'es fou" ... et à la fin, "maintenant elle veut conduire pour aller chercher des bonbons, des gros Mars". "Ils ne sont plus fâchés, dit la thérapeute, la mère et le fils ?", et Marc "elle met un gros chapeau de fantôme, mais le père il va attaquer. Il croit que c'est un fantôme, hou, hou...".

Là, à nouveau, il y a la collusion de deux personnages de la triade, la mère et le fils, mais le père est en position d'attaque et de menace. Bien entendu on sent que Marc projette ses fantasmes, tantôt sur le père,

tantôt sur la mère. On peut dire que ce qui manque le plus, c'est le couple parental. Dans ce drame, on ne voit pas tellement le couple parental uni, et en tout cas pas uni dans le souci et l'attention dirigée vers l'enfant et vers le développement, au service du développement psychique de l'enfant.

Maurice Despinoy :

Je voulais associer sur ce qui se disait là. C'est toujours discutable d'amener des éléments de la réalité alors que nous sommes dans le monde des fantasmes, avec ces dessins.

Mais un fait me frappe : quand nous discutons avec la mère, la collusion - disons plutôt l'union des parents à propos des enfants semblait se faire sur la discipline, sur la police. On n'avait pas tellement de récit d'alliance, de vie familiale, dans lequel le père, la mère et les enfants avaient des moments heureux. Il y avait l'ennui, les dimanches vides et un peu stéréotypés, où le père allait faire des visites à ses propres parents. Il n'y'avait pas de préoccupation pour l'enfant, c'est tout à fait ce que vous avez dit, ça calque exactement avec le réel.

Encore une fois c'est toujours dangereux d'insister sur ces aspects, parce que nous avons besoin aussi dans le travail thérapeutique de nous dégager des éléments de la réalité.

Jean Claude Ginoux :

J'associerai aussi sur ce qui vient d'être dit et sur ce dessin, toujours sur le tableau.

Vous disiez là, Didier : "il n'y a pas de couple parental qui peut s'occuper de cet enfant", et moi je vois ce dessin comme un dessin représentant, au niveau où l'enfant peut l'élaborer, quelque chose de l'ordre d'une situation triangulée, mais qui ne l'est pas pour lui. C'est à dire deux figures parentales à peu près semblables avec des éléments-cheveux tout à fait comparables d'un côté et de l'autre, peut être deux montagnes avec des cheveux ? Et ce garçon au milieu, que je continue de voir - bien sûr, c'est mon association - comme une serrure.

Je vois ce dessin du garçon comme une serrure ! Vous direz : où est la clé ? est-ce qu'il y a une clé ? est-ce qu'on peut mettre une clé dans cette serrure ? Ou est-ce que ça n'est qu'un espace bidimensionnel, au sens où Meltzer nous en parle, c'est-à-dire ça ne peut pas contenir. "Circulez y a rien à voir", ou "circulez, y a rien à bouffer !" comme le dit Michel Leeb à la télévision, en

interrogeant nos propres cannibalismes. On ne peut rien mettre dans rien, il n'y a pas d'espace contenant possible. Est-ce qu'il n'y a pas dans ce dessin quelque chose des parents, qui seraient quand même figurés, mais qui ne peuvent pas jouer un rôle parental ?

Didier Houzel :

Vous me faites associer, là, je ne sais pas ce que ça vaut, mais on a l'impression que l'espace qu'il peut y avoir, c'est un espace d'angoisse, ce n'est pas l'espace de symbolisation. On se fait une montagne de quelque chose, on se fait des cheveux pour les enfants. Je crois qu'il y a une sollicitude et une angoisse de la part probablement des deux parents, mais c'est autre chose que d'arriver à créer cet espace commun où il y a une place complémentaire pour chaque parent et pour l'enfant dans son développement. Enfin, c'est ce que je pensais à propos de la montagne et des cheveux.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je crois qu'en effet il n'y a pas de vraie triangulation. On le voit assez bien, parce que la séance commence sur un tiers : "où est la dame des jouets ?". Bon c'est une dame, mais enfin, c'est la dame qui donne les jouets donc, c'est le tiers. Après, en fait, je crois que ce qu'il dit, c'est parce qu'il n'y a pas de père sous la forme de la dame qui donne des jouets, et le fils et la mère sont tous les deux dans la boue, c'est à dire dans la merde !

On voit ensuite cette scène primitive, enfin, cette maman qui dort et l'enfant, qu'est-ce qu'il fait pendant ce temps ? Et on voit les pulsions, les pulsions sadiques qui s'y mettent... Ce qui m'a frappé, je ne vais pas refaire le trajet de cette séance - d'abord elle est tellement belle qu'on peut pas l'expliquer, il y a là du Shakespeare et du Boris Vian. Boris Vian c'est vous qui l'avez amené, quand vous dites "j'ai des problèmes avec maman, elle m'a enfermé dans son caca rose...", ça fait très "Ecume des jours", mais ce que je voulais dire, c'est qu'effectivement il n'y a pas de triangulation, que la triangulation échoue constamment, que c'est lié avec ce problème de "pas d'intérieur", et "pas de capacité de rêverie".

Je voulais peut-être simplement remarquer que Marc a une capacité à laisser arriver les pensées à l'intérieur de lui qui est quelque chose de tout à fait fabuleux... Je crois que tous les enfants sont comme ça, si on veut

bien y faire attention, comme Anne y a fait attention pour lui.

C'est là qu'on pourrait discuter à propos du sadisme, ça arrive très souvent sous des formes qui ont l'air sadiques et qui, pour moi, se rapportent davantage à l'aspect brûlant de la pensée.

Quand Anne lui dit : "Sors moi de là maman je veux manger une fraise", qui est évidemment le mamelon, Marc lui répond : "mais c'est que pour les enfants". Elle lui répond : "mais je suis ton enfant", et Marc lui répond "non, c'est mon père mon enfant". C'est-à-dire que c'est le père, l'enfant.

"Tiens je te donne un sou...", l'argent c'est pour les grandes personnes, en principe.

"Je te mets une fraise en feu..." : il y a évidemment des confusions zonales, c'est vrai.

Ce mamelon brûlant qu'il lui donne, ça m'a fait penser à Michel Strogoff, qui a eu la vue épargnée parce qu'il avait des larmes dans les yeux, quand on lui a brûlé les yeux. J'ai pensé aux étincelles de Descartes, enfin, la buée des larmes de Michel Strogoff pour moi, c'est une des images de la capacité de rêverie, c'est à dire la possibilité que la mère puisse prendre en elle l'aspect brûlant de ce qu'éprouve l'enfant, brûlant, pas forcément dans le sens de sadique, mais simplement dans le sens de l'intensité. Je trouve que ce qu'on voit dans cette séance, c'est ce que cet enfant peut arriver à faire avec cette intensité, s'il a quelque chose comme la buée des larmes donnée par la capacité de rêverie de l'analyste. A ce moment là, il y a cette chose absolument extraordinaire, après ce moment dramatique où il dit "maman t'es fou", et le silence qui s'installe - on sent que vous êtes complètement prise dans le drame, et vous restez en silence, vraiment pas par technique, mais par existence, de façon existentielle.

Après, pour ramener, vous dites quelque chose et qu'est-ce que vous dites ? Vous dites "et le papa et la maman ils sont contents que le garçon soit mort ? ", c'est à dire que vous ramenez le père. A ce moment là il vous répond "téléphone", c'est à dire communication, puis il trouve un moyen de faire un trou dans cette fameuse boîte-cercueil mortifère, étouffante, pour rétablir la communication.

Je crois que ça dit bien plus qu'un long discours sur ce que c'est que l'expérience émotionnelle parce que là, vous nous racontez une expérience émotionnelle d'où vous vous êtes sortis tous les deux, vous avec votre question apparemment anodine où

vous ramenez le père, et lui, il amène l'éléphant, phénomène phallique, le téléphone, et ensuite, quand il reprend le jeu, il trouve un autre moyen d'établir la communication.

Didier Houzel :

Je pense que tout à l'heure, je me suis probablement mal exprimé, à propos de la tête pirate, la tête de mort. Je ne voulais pas du tout dire que cette bouche, qui a l'air d'être des yeux avec des dents, est l'image de la pulsion épistémophilique, de la représentation de la pulsion épistémophilique. Je pense au contraire que cette confusion, ce regard chargé d'oralité empêche la mise en œuvre de l'épistémophilie, le développement de la pensée et de la symbolisation. Je ne sais pas si je m'étais bien fait comprendre là-dessus... Je suis d'accord avec toi sur le fait que la position de Mélanie Klein, qui appuyait la pulsion à savoir sur le sadisme est probablement à réviser.

Florence Bégoïn-Guignard :

Il y a peut-être moins de sadisme qu'on ne le pensait dans cette tête de mort. Je rejoins ce que Marcel Thaon disait tout à l'heure, il y a l'aspect des médias à travailler, mais aussi quelque chose d'autre : ça lui semble devoir être présenté comme menaçant, alors que ce sont ses pulsions épistémophiliques

Marcel Thaon :

La tête de mort est empruntée à quelqu'un d'autre.

Didier Houzel :

Cet aspect culturel est sûrement important à souligner, c'est l'usage des représentations intermédiaires.

Marcel Thaon :

Ce n'est pas forcément emprunté à quelqu'un présent dans la pièce, mais quelqu'un, un appareil psychique, même collectif, qui peut être utilisé.

Didier Houzel :

Il y a un point très important, la référence à l'empoisonnement, dont on sait l'importance dans l'histoire : les tétons empoisonnés, le lait empoisonné, la relation

empoisonnée et mortifère à la mère qui ne trouve pas d'issue. C'est après que vous ramenez le père.

Jean Forest :

Je crois qu'on va devoir supporter la frustration de ne pas aller jusqu'au bout de cette thérapie, qui a duré quand même pendant plus de six ans. Je crois savoir qu'elle s'est plutôt bien terminée, par une évolution tout à fait positive et une possibilité de se quitter.

Est-ce qu'on ouvre maintenant un petit moment de débat avant de se séparer pour la pause ? Peut-être, dans la salle, avez-vous des associations ou des questions par rapport à cet exposé ?

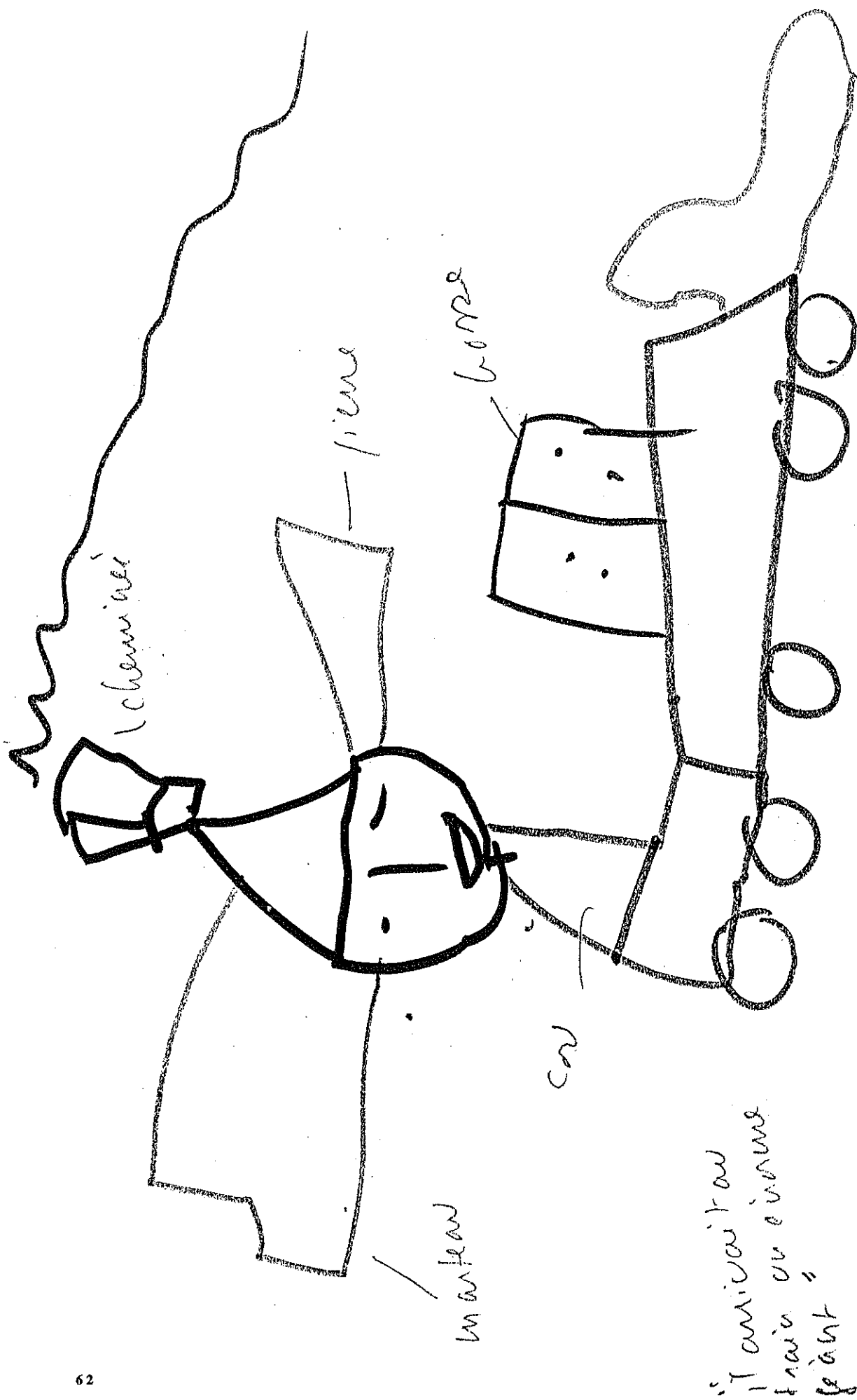
Un participant :

Tu as parlé d'un cadeau, tout à l'heure, en faisant référence au fait que Noël était passé. Il ne faut pas oublier que c'est en février qu'il est né, si je me souviens bien, et la séance était en février. C'était donc à ce moment là qu'il devait se revivre un certain nombre de choses très angoissantes dans la famille.

D'autre part, si je me rappelle aussi, pour la mère avant la naissance, l'enfant était bien l'empoisonneur... elle avait des palpitations, elle avait des maux... donc il était nommé "empoisonneur". Et moi, je l'associe avec cette séance ou peut-être au niveau de ce qu'il vit et qu'il fait vivre à ses personnages dans la boîte. Il y a beaucoup de cadeaux empoisonnés, il reprend ça de manière plus ou moins inconsciente depuis 4 ans.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je pense que vous faites un saut épistémologique très important là. Je ne ressens pas cet enfant comme ayant été nommé empoisonneur, peut-être qu'il l'a été, mais on ne peut pas s'appuyer sur ce que nous savons de la grossesse de la mère pour en déduire ce que vous en déduisez. Ce serait une déduction trop rapide et probablement abusive. Je crois que l'angoisse pendant la grossesse de la mère me semble étayée par des éléments d'une anamnèse et de tout ce qu'on a pu entendre jusqu'à maintenant qui montrent bien que cette angoisse est liée à un investissement positif tellement intense qu'il est insupportable. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de haine, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'investissement négatif, c'est l'intensité de l'investissement qui a rendu la mère malade, elle avait des battements de



6 monsieur-train

10.12.80

coeur, et quand on a le coeur qui bat... quand on est amoureux, on a le coeur qui bat. Je ne crois donc pas du tout que ce soit déjà un niveau névrotique évolué ou d'ambivalence, ou de nommer l'enfant comme étant l'empoisonneur.

Anne Turcat :

Je ne pense pas non plus qu'il ait été vécu comme un empoisonneur, cet enfant. Je suis plutôt d'accord avec l'intervention de Florence.

J'ai envie, si nous devons nous arrêter, de donner le dernier mot avec un dernier dessin de Marc et c'est peut-être une manière de le quitter. On pourrait peut-être baisser la lumière.

Voici le Monsieur Train qui a été le premier bonhomme avec, à la fois, un visage, un visage fermé. Il a fallu d'ailleurs boutonner ce visage, en quelque sorte, pour que le contour tienne le coup. Un sourire, des traits, ça commence à penser là-dedans, ça fume, la tête est encore prise entre le marteau et non pas l'enclume mais une pierre, mais enfin, elle existe. La seule partie du corps qui est nommée c'est le cou, ici, et puis il n'y a encore ni bras, ni jambes, mais enfin ça roule, tout ça. Ici, une masse rose d'où sort un grand zizi, canon pointé, jaune et quand j'ai demandé ce que transportait ce Monsieur Train, il m'a dit "*c'est un monsieur train*", il m'a dit "*deux bosses*" et ces deux bosses ont chacune deux petits points rouges. Il y a un rappel rouge, ici, dans le cou. C'est le premier de ses dessins polychromes, il y en a eu en tout quatre, et trois peintures polychromes, en 6 ans 1/2. Je pense que les couleurs ont un sens et que ces petites choses rouges ont sans doute quelque chose à voir avec les fraises-mamelons. On

retrouve le rouge ici sur le trajet du cou.

Il y a quand même, malgré un petit sourire là, de l'angoisse encore. Il a dit en commentaire : "*il arrivait au train un énorme géant...*".

Il y a encore une série tout à fait intéressante, mais qu'on n'aura pas le temps de regarder. Ici, ce qu'on pourrait appeler le dessin de la famille, un Frankenstein qui sort du toit et qui s'apprête à croquer un champignon qui a poussé sur la pente du toit, un squelette qui pend du toit, un autre squelette dans le toit, un fantôme qui paraît s'en aller par une porte latérale, ici un petit hérisson souriant, c'était son signe à la maternelle.

Il est beaucoup plus grand, là, il a 6 ans 1/2, un petit hérisson qui garde l'entrée principale. Il brandit une massue cloutée, il a des dents importantes. Ici, à côté d'un garage, un personnage qui est le plus petit de tous et qui est en dehors de la maison, et il me dit "*un mort avec une perruque frisée qui s'appelle Jean*". Je dis : "*de qui c'est le prénom Jean ?*". Il dit : "*de mon père*". C'est un peu plus tard, il a donc 6 ans, et voici, je crois que j'avais envie d'arrêter le travail sur cette peinture là, sa première peinture polychrome et c'est sa première représentation d'un corps entier. Il a dessiné dans l'ordre la tête, les traits violets, le contour du ventre et les pieds, les énormes pieds violets, et ce bras, et puis il a dit en faisant l'autre main : "*Je vais faire 'dur-dur'...*"

Jean Forest :

C'est bien, on fait une courte pause là-dessus et on vient entendre Maurice Despinoy qui nous présentera la seconde partie clinique.

Affects et conflit psychique

Développement psychique au cours des psychothérapies

Maurice Despinoy*

Les oeuvres de Freud et celles de Klein et Bion ont cette caractéristique des productions de véritables génies créateurs, que leurs propositions sont des outils dont l'usage n'est pas immédiatement reconnu. Elles portent en germe des développements qui échappent à leurs auteurs.

Il nous semble que les modèles de la genèse de la pensée que Bion nous propose ne sont pas encore véritablement utilisés pour la compréhension des processus des psychothérapies. Il nous a laissé, tel Léonard de Vinci, des esquisses de concepts que nous considérons avec respect mais dont nous ne savons comment nous servir. Pour les utiliser, il faudrait adopter à l'égard des théories psychanalytiques le point de vue de Freud lui-même, renoncer au respect dogmatique pour apprécier ce qu'un nouveau concept issu d'observations cliniques nous apporte dans notre pratique psychanalytique. Meltzer ouvre la voie par ses recherches qui constituent une sorte d'occupation des terrains où Bion s'est aventuré, et une exploration au delà.

Mais la mise en forme de nouveaux points de vue fait apparaître toute la complexité des références que nous utilisons et la difficulté de retrouver les liens entre les concepts de Bion et les théories pulsionnelles de Freud. Un premier exemple peut être donné à propos de la **conception développementale en psychopathologie**. Cette conception est implicite chez Freud. Les transformations des affects dans le processus de symbolisation sont, selon Bion, l'agent de la construction du psychisme et les recherches sur les interrela-

tions mère-bébé, les observations psychanalytiques des bébés, les théories de la pensée de Bion nous offrent des faits et des concepts qui étayent cette perspective. Chaque évolution défavorable du développement d'un enfant pose, à partir de particularités originales dont nous ne pouvons connaître les effets qu'avec de grandes incertitudes, la question des "circonstances" que nous pouvons décrire comme les interrelations concrètes "travaillées" par les interrelations fantasmatiques tracées par l'histoire de la famille et des parents. Mais cet ensemble conceptuel nous donne un mode d'étude des affects et de la symbolisation au cours d'une organisation psychique que la psychanalyse caractérise par ses conflits intrapsychiques : séparation individuation, différence des sexes et castration, stade oedipien... Comment articuler une perspective développementale avec la notion des stades et, plus tard, de la résolution de l'oedipe ?

On pourrait, au delà des classifications nosographiques, distinguer, dans une perspective "développementale", deux éventualités :

Certains enfants semblent maintenus à des niveaux d'organisation assez primitifs par le fait de carence des interrelations ou de la dépression qui résulte des ruptures, des pertes de relation. Dans ces cas les conflits intrapsychiques ne sont pas à l'origine du trouble.

Pour d'autres enfants, c'est le conflit qui semble non seulement arrêter un processus d'organisation mais le faire voler en éclat ou le figer en masse.

* Médecin-Directeur du CAMSP et du 4e intersecteur infanto-juvénile (Marseille 13e).

Mais cette distinction s'estompe quand on procède à une étude clinique précise, généralement grâce au processus thérapeutique, puisque les reprises de l'évolution psychique de l'enfant le confrontent aussitôt à des conflits. L'analyse du développement psychique d'un enfant exige une véritable vision binoculaire au sens de Bion, pour tenir compte du jeu des conflits intrapsychiques et des troubles des interrelations.

Une description psychopathologique, en terme de conflits, de défenses, d'investissements, de clivage, ou dans la perspective du développement et des processus de symbolisation, rencontre inévitablement la notion d'affect et la question de la place qu'elle occupe en psychanalyse. Bien que l'affect soit le thème de ce colloque, on peut remarquer que chacun évite de s'arrêter sur la question difficile de la validité de ce concept, ou plutôt de son homogénéité.

La clinique des psychothérapies analytiques d'enfant nous confronte dans les premières rencontres avec la famille et dans la relation thérapeutique même, à l'émergence, parfois violente, des affects. Les psychanalystes d'enfants, comme les psychanalystes d'adultes psychotiques, sont particulièrement concernés par le rôle des affects dans l'économie psychique, question qui avait été le point de départ des réflexions de Freud sur les processus de refoulement.

Ce n'est pas seulement du fait de la place particulière qu'occupe l'émotion dans les transferts et contre-transferts avec des enfants et des sujets psychotiques que les psychanalystes qui ont travaillé dans cette voie (M. Klein, W. Bion, D. Winnicott, F. Tustin, Searles) ont placé l'affect, dans leur pratique et leurs concepts en position fondamentale, c'est aussi parce que dans son immense édifice, Freud n'avait pas eu le temps de reprendre, comme le souligne Meltzer, une théorie des affects compatible avec celle des pulsions, et que la confrontation à des expériences nouvelles favorisait la créativité conceptuelle de tous ces analystes.

Tout semble commencer, pour l'élaboration d'un modèle psychique intégrant l'affect, par une remarque de M. Klein. Cette remarque sur la réduction de l'angoisse sous l'effet de ses interprétations constitue un exemple impressionnant du potentiel de changement que peut introduire une observation apparemment banale, qu'elle énonçait d'ailleurs avec l'illusion de répéter ce que Freud avait découvert.

Mais c'était bien un nouveau point de vue sur le processus thérapeutique qui était ainsi proposé : *"Ce n'est qu'en interprétant, et donc*

en soulageant l'angoisse de l'enfant chaque fois qu'elle est à notre portée, que nous pourrions accéder à son inconscient et que nous lui ouvririons la voie du fantasme. Ensuite, nous n'aurons qu'à suivre le symbolisme des fantasmes pour voir bientôt l'angoisse réapparaître. C'est ainsi que nous assurerons le progrès de l'analyse." (M. Klein, 1927, p. 188). Elle ouvrait ainsi la voie à l'ensemble conceptuel de Bion qui nous a permis une nouvelle forme d'observation et de compréhension des faits cliniques : l'angoisse et les affects sont au commencement de la vie psychique.

Cependant, en suivant la remarque de M. Klein, si souvent vérifiée dans notre pratique, on peut noter que la notion de fonction alpha ne suffit pas à rendre compte des faits. La fonction "penser" réduit l'angoisse et rend ainsi disponible la capacité d'éprouver les affects L, H, et K. Mais, comme il apparaît souvent au cours des psychothérapies d'enfant, il peut s'instaurer une sorte de crise au seuil de ce progrès de développement. Si la capacité de penser est insuffisante ces affects vont faire resurgir l'angoisse et, par clivage ou refoulement, ces affects cessent d'être disponibles au psychisme.

Ainsi l'angoisse, conformément aux intuitions de Freud occupe une place tout à fait particulière dans l'ensemble des affects. Dans sa recherche de catégorisation des affects, Bion introduit d'une façon implicite une différence entre les affects qui peuvent apparaître comme des liens (Envie, amour, haine, culpabilité) et ceux qui ne sont pas soutenus par des liens (angoisse et dépression).

"L'envie et la gratitude, la dépression, la culpabilité et l'angoisse occupent toutes une position privilégiée dans la théorie psychanalytique et pourraient donc figurer, avec le sexe, au côté de l'amour et de la haine. En fait je préfère isoler trois facteurs que je tiens pour intrinsèques au lien unissant deux objets considérés comme reliés entre eux." (Bion, 1962, p. 59)

Nous disposons depuis Bion de deux références conceptuelles pour analyser le destin des affects. En effet nous pouvons remarquer que tous les affects qui sont en rapport avec un lien sont considérés par Bion comme manifestations de pulsions. Mais dans le nouveau système conceptuel qu'il explore, les affects sont aussi des éléments Bêta. (Bion, 1962, p. 24)

En limitant son choix de catégorisation à L, H et K, dans une démarche qui se calque malencontreusement sur l'abstraction mathématique, Bion élude la difficulté qui apparaît chaque fois que la notion d'affect est évoquée

en psychanalyse. Cette difficulté reflète le regroupement sous le même vocable de phénomènes psychiques très disparates que l'expérience des psychothérapies analytiques d'enfants peut contribuer à éclairer.

La psychothérapie est en effet une occasion privilégiée pour repérer des affects (angoisses, amour, haine ou désir de connaître) et les situer dans un conflit spécifique (intégrité, séparation et perte, affrontement à la scène primitive...). Les transformations des affects sous l'effet du déroulement du travail de la psychothérapie s'effectuent parfois insensiblement et parfois sous forme de modifications assez brusques qui sont des sortes de crises. Elles se manifestent par des productions de pensée, autrement dit par des processus de symbolisation.

Nous utilisons ici le terme de symbolisation dans un sens étendu et non dans le sens restreint de cette "catégorie de signes évoquant par un rapport naturel quelque chose d'absent ou d'impossible à percevoir". Le paradigme de toute symbolisation est la première représentation susceptible d'être disponible au psychisme, qui est le résultat d'une première ébauche de travail psychique à partir d'une expérience perceptivo-affective.

Nous donnerons un premier exemple : une psychothérapie d'un enfant profondément perturbé, qui permet d'observer que la réduction de l'angoisse entraîne par le développement l'affrontement à des conflits qui suscitent de nouvelles angoisses, dans un processus cyclique. L'envahissement par l'angoisse ne permet pas le jeu du désir de connaître, ni celui de l'amour et de la haine. Le désir de connaître c'est la recherche d'expérience en vue du développement psychique et, au cours des psychothérapies d'enfants profondément perturbés, nous savons bien que l'apparition de cette recherche marque des moments de progrès.

Ce progrès s'accompagne de mobilisation de l'amour et de la haine et l'affrontement aux conflits que la psychanalyse décrit. L'angoisse semble pouvoir apparaître alors, du fait même de l'intensité d'une relation d'objet (cf. le conflit esthétique) ou plus classiquement, de l'impossible résolution d'un conflit. Que la défense utilisée soit clivage ou refoulement, il en résulte une réduction de K, une menace pour le développement.

Sterba est une enfant psychotique que j'ai suivie pendant plusieurs années. Ses parents avaient noté que c'était un bébé souriant mais très peu exigeant, un changement était apparu après le départ d'une puéricultrice en crèche.

L'apprentissage de la propreté avait été difficile et probablement réalisé sur le mode d'un dressage assez sévère.

A 4 ans, Sterba ne dit qu'un ou deux mots, pousse des cris soudains, se fait comprendre par geste. Elle a de brusques mouvements de recherche de contact oeil à oeil, suivis de fuite. Parfois elle regarde longuement, ce qui me paraissait correspondre à une tentative de contrôle sur moi. Pendant de nombreux mois une de ses angoisses concerne la perte, la disparition de l'objet, elle s'exprime avec son corps même, en disparaissant sous un meuble, et par des objets qu'elle fait glisser sous un lit. Cette mise en acte motrice de la disparition s'accompagne un peu plus tard de l'interjection "oùilest", geste et parole semblent avoir la même fonction d'évacuation de l'affect. "Oùilest" n'est pas une communication, une question, le mot équivaut à la disparition.

Sterba fonctionne en identification projective massive avec des clivages. Elle lutte contre l'angoisse par des contrôles omnipotents, mais l'échec de ce contrôle la plonge dans la rage et le désespoir. Elle projette violemment certains objets et manifeste à l'égard de ce qui est ainsi écarté d'elle une grande crainte. Cette angoisse à l'égard des objets projetés se manifeste aussi au cours d'une séance où elle découvre un objet aux contours indéterminés, objet fractal, flocon de poussière minuscule. Il faudra pour l'apaiser mettre hors de la pièce cet objet bizarre menaçant.

A cette époque la relation devient parfois brusquement dangereuse, et Sterba fuit la salle dans un état de panique claustrophobique. Dans toutes ces situations, l'enfant exprime ses affects par des manifestations qui sont des actions souvent violentes, de véritables explosions. On peut cependant faire observer que ses expressions par l'agir ne sont pas ses réponses permanentes, nous n'avons aucun moyen d'apprécier la nature des transformations psychiques des expériences émotionnelles de Sterba quand elles ne donnent pas lieu à des passages à l'acte, mais on peut faire l'hypothèse, à partir des réactions observables qu'il s'agit de représentations de projections, comparables à celles que Bion décrit à propos de quelques observations de patients psychotiques. Les relations avec le monde externe sont ainsi envahies par les projections menaçantes du monde interne et on peut comprendre sa difficulté à utiliser l'expérience des relations pour son développement.

Pour noter une nette évolution des capacités de symbolisation, il faut choisir des

séances huit mois plus tard. Sterba utilise des objets autrement que pour les garder contre elle ou les projeter violemment. Elle prend parfois une poupée avec des manifestations d'affection. Mais à d'autres moments de la séance elle prend un bloc de bois et frappe sur divers objets : table, valise, le sol et finalement sur la tête de la poupée avec acharnement en jargonnant avec une grosse voix. Et comme furtivement, elle se frappe elle-même sur la tête. A peu près à la même période, en Hôpital de jour, elle adopte des conduites masochistes, provoque un enfant agressif et subit passivement ses représailles douloureuses. Sterba se trouvait probablement au début de la thérapie enfermée dans le claustrum d'une identification projective massive, elle semble approcher ici d'une position dépressive, sous forme de culpabilité persécutive, elle mêt en scène cet affect dans la séance- et la mêt en acte dans sa vie institutionnelle. A cette époque la relation est plus directe avec le thérapeute et elle peut lui demander de l'aide.

Un an plus tard, Sterba communique avec un vocabulaire composé de mots isolés et de rares mots-phrases. Au cours de la séance elle utilise les personnages de la valise de jouets et met en scène des relations de nourrisage d'un bébé, des regroupements de famille et très rarement des luttes entre rivaux. Cette capacité de représenter, de penser des affects, que Bion décrivait comme amour et haine, s'accompagne d'une confrontation à l'angoisse de castration, rançon de son évolution vers une recherche d'identité sexuelle. Les objets troués, incomplets, cassés, comportant une cavité originelle, comme la poche du Kangourou, entraînent des manifestations de dégoût et de peur "pour du semblant" c'est à dire comme un jeu avec refoulement de l'angoisse. Sterba classe les objets cassés avec une extension aux objets sales. Mais la menace se circonscrit, il y a depuis quelques mois la classe des objets "pas cassés". Dans la même période, Sterba manifeste plus directement sa tristesse quand elle est séparée de sa mère et sa joie de la retrouver. Sa structuration psychique s'approche d'une névrosation.

Dans cette longue période on est passé des commentaires aux interprétations, et il serait bien difficile de trouver des séquences qui font apparaître des transformations rapides de l'expression -dans le sens d'un niveau d'élaboration plus élevé- qui fassent suite à des "interprétations". Par contre, nous pouvons suivre des modifications du niveau d'angoisse sous l'effet de nos interventions; un commentaire lui permet parfois de retrouver le calme.

Les premières périodes de traitement font apparaître ses défenses contre des angoisses extrêmes. Avec les premières capacités de structuration qui lui permettent de mettre un espace entre ses angoisses et ses projections, un espace pour penser, elle mêt en jeu l'amour, la haine et la curiosité -la recherche d'expérience- avec une capacité de création dans l'expression. Cette création se manifestait parfois dans des dessins étonnamment structurés ou totalement morcelés, il lui arrivait de les nommer et nous savions qu'il s'agissait de chien ou d'oiseau, ébauches d'identifications. Actuellement avec la pression du graphisme scolaire ces productions ont presque disparu, au profit d'une pseudo écriture.

Ce cas nous semble représenter un exemple d'un défaut de structuration psychique qui entraîne les processus incessants de projections et d'intrusions persécutives. Les conflits psychiques apparaissent quand l'organisation psychique s'ébauche : érotisation des relations de contrôle, puis actuellement pré-oedipe avec angoisse de castration. Et pour une structuration encore incertaine, ces conflits deviennent des épreuves majeures.

Par ailleurs, cet exemple rappelle la place tout à fait particulière qu'occupe l'angoisse parmi les affects.

Le cas suivant fait apparaître la dimension spécifique de la dépression, "affect" non retenu dans la classification de Bion, sans doute parce qu'il s'efforçait de faire coïncider affects et pulsions.

Chez Noya, suivie en petit groupe thérapeutique par Mlle. Agnel, la dépression et les angoisses entraînent un retrait profond et quelques mécanismes autistiques. Cette enfant, actuellement âgée de 5 ans, dont la mère est morte à la naissance et dont le père s'est occupé d'une façon discontinue, est placée chez une assistante maternelle, dans des conditions qui ne favorisent pas des interrelations intenses. Son arrêt de développement nous paraît faire suite à une profonde dépression provoquée par des coupures dramatiques, avec carence de relation affective. Mais par la suite, les conflits intrapsychiques qui résultent des projections dont l'enfant est l'objet de la part du père contribuent à inhiber son développement. Les rejets violents du père à l'égard d'une enfant qui fait mourir et qui déçoit, la placent dans un mode de relation persécutive.

Dans ce cas la fonction thérapeutique consiste à penser et à énoncer ce qui, pour l'enfant, est désespoir et angoisse non exprimable. Noya comprend un énoncé assez

complexe, alors qu'elle ne prononce que quelques mots. Son organisation psychique est assez élaborée pour une pensée symbolique verbale mais cette pensée ne peut passer au stade de la création de formes, ni de formes verbales de production de parole, ni de formes non verbales. Cette inhibition de la création de relation et de communication semble spécifique de l'affect dépressif dans la thérapie de Noya.

Au cours d'une séance, on peut constater que le travail entraîne la mise en contact passagère entre l'enfant et la thérapeute qui n'est plus sous une forme d'action et de réaction mais de l'intention d'échanger, avec production d'expression symbolique non verbale.. Cet exemple montre que la symbolisation, la pensée se transforme quand elle peut devenir utilisable pour une interrelation. Le travail thérapeutique a souvent cette fonction essentielle d'établir la communication de pensée.

Noya (qui est de peau noire) prend un combiné de téléphone de couleur marron et tente d'établir un contact d'une part entre sa tête et une extrémité du combiné, ses pieds et l'autre extrémité d'autre part. Commentaire de la thérapeute, qui fait le lien avec les couleurs de la peau et du téléphone. Il faut préciser que sa couleur est l'objet d'une profonde dépression. Je cite le texte de Mlle. Agnel : "Elle sursaute comme si elle avait subi un impact, tourne son visage vers moi, il y a un éclair d'étonnement, comme si elle réalisait quelque chose et si elle était surprise que son message soit compris et reçu."

Quelque chose s'enclenche là dans la relation, et on serait tenté de dire que cela permet à Noya d'utiliser ce moment où elle est en ligne pour utiliser le téléphone pour des expressions multiples. Elle se précipite par terre violemment et sa thérapeute parle de son histoire faite de "laisser tomber" successifs. Elle propose ensuite par le geste à sa thérapeute de parler dans le combiné et quand celle-ci évoque l'impossibilité du père de dire la mort de maman, Noya invente un langage de signe et se bouche l'oreille, ce qui fait commenter par Melle Agnel qu'il y a des choses qu'on n'a pas le droit d'entendre.

Ce cas fait apparaître la place très spécifique de l'affect dépressif et son rôle d'inhibition sur les processus d'interrelation.

Chez les enfants dont le psychisme est plus organisé, le refoulement des affects est un mode de défense contre des conflits qui, de ce fait, ne peuvent être résolus, et cette configuration est néfaste pour le développement.

Dans le cas de Daniel, suivi par Mme Boubli, la mobilisation des affects est rendue

possible par la modulation de l'angoisse dans la relation thérapeutique. Ceci permet la reprise d'un processus créatif de pensée.

Daniel est âgé de 5 ans, son développement était considéré comme normal jusqu'à la naissance de sa soeur, quand il avait un an. On constate alors un retard progressif de développement. Au début de la psychothérapie, trois ans plus tard, sa thérapeute le décrit comme apathique, "vivant dans un brouillard qui annule les couleurs".

Mais au risque d'éprouver des affects, Daniel va utiliser la relation que lui offre la psychothérapie.

Son vocabulaire est très pauvre, il dit "encror" pour "le même" et "deux" pour "plusieurs"

L'angoisse de castration est au premier plan de ses mises en scène. Les animaux qui "poument" (tombent) font "peu", et il les frappe. Dans une séance de cette période, il manifeste sa peur de feutres abîmés. Une interprétation est faite sur le thème du danger des relations sexuelles, son angoisse se calme quand la thérapeute parle des enfants rivaux qui abîment les choses de Daniel dans la pièce de Mme Boubli. Il fait ensuite le décompte de ce qui est abîmé ou pas : "(cou)pé oui, (cou)pé non".

La séance est alors perturbée par un enfant qui fait irruption dans la pièce. Il montre sa perte de confiance en la thérapeute en disant "Tout pé". La thérapeute parle de sa soeur, voleuse de maman, qui a fait intrusion dans sa vie comme le garçon dans la pièce. Daniel fait alors pour la première fois un bonhomme (c'est lui même) avec un trait à la place de la tête, un zizi, pas de jambes, des bras. La thérapeute remarque que Daniel n'a pas de tête pour penser. Il répond que non, et fait un second dessin similaire à la différence qu'un côté est noir, l'autre marron. Après une remarque sur le côté en colère, il fait un troisième dessin avec ce qui apparaît une grande tête, que la thérapeute commente comme tête pour penser.

Cette séance fait apparaître à certains moments étapes par étapes, la reprise d'une capacité de représentation symbolique. L'interprétation lui permet de penser sa jalousie et de créer la représentation de ce qu'il est. Cette évolution se manifeste encore un mois plus tard dans une séance où il dessine un parapluie pour protéger sa tête de la méchante "bête Boubli" qui le menace de pensées dangereuses. Dans cette même séance, sur un autre dessin, l'apparition du soleil et de taches de lumière s'accompagne d'une suspension de l'angoisse.

Daniel utilise donc la relation thérapeutique pour affronter les conflits oedipiens. Le

processus de développement se traduit par la réduction de l'angoisse permettant l'apparition d'affects. Cet enfant offre un remarquable exemple de capacité de symbolisation - au sens restreint du mot - car il utilise parfois un dessin d'une façon simplifiée pour exprimer une pensée. Ainsi, à la fin d'une séance, il trace une grosse tête (ovale irrégulier) et des traits qui la remplissent (la pluie), véritable pictogramme de la tristesse. Il nie d'ailleurs cette tristesse en disant "pas la pluie hein !"

Chez certains enfants, le changement même est source d'angoisse, et une nouvelle fois l'angoisse apparaît comme productrice d'arrêt de la pensée. Tel est le cas de Sandra, enfant de 4 ans et demi qui est prise en charge dans une relation thérapeutique utilisant la médiatisation d'un matériel de jeu éducatif. Au cours d'une réalisation difficile d'un puzzle, en présence de la mère, et grâce à une minutieuse observation, Jacqueline Agnel montre l'effet inhibiteur par l'angoisse d'une représentation d'une scène primitive au niveau d'objets partiels (bec de canard et tête oeil). Mais surtout son matériel montre que Sandra éprouve une angoisse du fait d'un interdit de perturber l'équilibre établi entre sa jumelle et elle par rapport à la mère. L'angoisse d'un changement est ici associée à l'angoisse de la perte de l'amour privilégié de la mère.

En conclusion : au cours des psychothérapies, les relations entre émergence d'affects et production de pensée sont à la fois évidentes et difficiles à décrire. Nous avons souhaité, par quelques exemples, montrer l'hétérogénéité des affects quant à leur statut dans le fonctionnement psychique.

L'angoisse occupe une place spécifique en interrompant le jeu des affects-liens et de K. La dépression a également un statut très particulier qui semble opérer en négativant K - pour employer la convention de Bion - et peut être tous les autres affects.

Il apparaît que lorsqu'un processus de développement psychique est à l'oeuvre, le changement lui-même et les affects attachés à certaines pensées sont sources d'angoisse. Cette angoisse entraîne soit un retour à un fonctionnement antérieur, soit un clivage des affects avec appauvrissement de la pensée et disparition de la fonction K.

Ainsi la mise en oeuvre de la fonction alpha n'est que le début d'un processus de développement psychique encore incertain. La pensée elle-même, si elle est une pensée chargée d'affect, peut être source d'angoisse.

Ainsi, tant dans sa tentative de catégoriser les affects que dans le lien qu'il a établi, après Freud, entre affect et pensée, Bion nous a laissé des ébauches incomplètes. Il est surprenant que l'on traite ces fragments comme des systèmes achevés au lieu de les utiliser comme des directions à suivre.

Commentaires et discussion générale

Didier Houzel :

Pour ouvrir le débat, je pense que vous avez ouvert beaucoup de questions, très fondamentales et très difficiles sur le développement de la pensée, sur les apprentissages, sur la pratique de l'analyse avec les enfants, sur cette violence, cette charge émotionnelle dont vous avez parlé au début, qui assaille l'analyste - il est là pour aider l'enfant à la transformer - et finalement, sur des problèmes techniques et théoriques essentiels. Je réagis surtout sur deux points, mais deux points que je crois très proches l'un de l'autre.

Vous avez parlé à plusieurs reprises d'interprétations qui n'étaient pas entendues ou qui pouvaient apparaître persécutrices pour un enfant, dont l'enfant se protégeait, par opposition à des interprétations qui contiennent, qui aident l'élaboration et qui finalement arrivent à l'interprétation mutative.

Vous avez posé la question de la fonction alpha et de la relation entre le concept de fonction alpha et celui de contenant-contenu, et puis vous avez parlé de ces troubles de l'apprentissage liés à des angoisses, des fantasmes qui empêchent le développement de la pensée, de la symbolisation et des acquisitions.

Il me semble qu'il y a quelque chose de très important autour de ces aspects-là, à la fois sur un plan théorique et sur un plan pratique, parce que je crois qu'il n'y a que deux façons de concevoir les choses, par exemple le travail d'interprétation : est-ce qu'on donne des interprétations selon la formule qu'on utilise habituellement, ou est-ce qu'on propose des hypothèses interprétatives ? Est-ce qu'on dit à l'enfant "ton dessin, ton jeu, ton discours, ton rêve, voilà ce que ça veut dire", ou est-ce qu'on entre dans le mouvement du jeu, du dessin, du discours, et qu'on accompagne à la fois de son attention, de son commentaire ?

Vous avez parlé tout à l'heure de commentaire, voire de ce que Meltzer appelle, d'une expression que j'aime beaucoup, "les bruits de la pensée"... vous savez, quand on fait "mm...mm...mm...". Je sais que le petit Tristan dont j'ai parlé tout à l'heure, une de ses premières verbalisations ça a été : "Monsieur Houzel dit mm...mm...", puis après il a commencé à dire : "ça, ça fait penser à...", puis, petit à petit, les liens se sont développés de plus en plus, en même temps d'ailleurs que le langage.

Alors, là, il y a deux positions, je pense : l'une qui est un peu un face à face, l'analyste qui écoute et puis qui ensuite interprète, donne des interprétations, et l'autre qui est un être ensemble, un penser ensemble, le partage d'un travail d'élaboration, sur fonds de liens émotionnels. Dans cette dernière situation, la question de savoir qui élabore, qui pense, est presque dépassée. Je me demande si le terme de fonction alpha n'est pas à utiliser avec précaution ou à analyser, dans la mesure où il risquerait de trop nous entraîner dans le sens d'une fonction autonome - par exemple, la mère qui pense pour le bébé et le bébé qui serait entièrement pensé par la mère - alors que je pense qu'il s'agit beaucoup plus d'une mutualité. Au niveau le plus intime et le plus profond, la question "qui pense et qui est pensé" n'a plus tellement de signification.

Ça pose beaucoup de problèmes. J'évoque simplement un point à propos de savoir si cela va durer, ce qui est acquis dans les séances ? Vous ne l'avez pas dit comme ça, vous avez parlé de la solidité des élaborations psychiques, de force du moi. En effet, je crois que c'est tout à fait un concept qui correspond à ce problème. Peut-être pourrait-on parler de stabilité, ou de stabilisation du travail de pensée qui s'est fait dans une séance, ce qui pose beaucoup de problèmes. Je pense que Florence nous en parlera demain, on pourra donc y revenir.

Cela pose le problème des relations entre symboles pour résoudre les conflits internes et symboles pour communiquer... Est-ce que c'est la même chose ou est-ce que ce n'est pas la même chose ? J'ai envie de dire oui et non, ça dépend des cas. Ça dépend de la façon dont on investit ces symboles et dont on les utilise, mais je crois quand même profondément à une rencontre, ou à une possibilité de rencontre entre ces deux aspects. Ce qu'on peut dire, c'est que les symboles qui nous permettent de résoudre nos conflits internes sont toujours, au moins à l'origine, inscrits dans un processus de

communication, donc aussi des symboles pour communiquer. Même à un niveau très étendu de cette communication - de cette publication dont parlait Florence tout à l'heure en prenant l'expression de Bion - on retrouve à la fois l'aspect intime, propre à la réalité psychique la plus profonde et l'aspect de partage propre à la communication.

Alors, les apprentissages sont directement liés à ce problème. Les apprentissages, ça consiste à apprendre les codes préfabriqués, à apprendre les modèles antérieurs au développement de la pensée, ça consiste à acquérir l'outil, le langage, etc.

C'est un vaste problème que de situer les deux aspects, les deux niveaux. Je crois personnellement que cela participe de cette communication intime dans laquelle on pourrait dire, pour prendre cet exemple du langage, que l'enfant crée un langage autant qu'il l'apprend. D'ailleurs il crée des mots et, dans le langage avec sa mère ou avec son père, ou avec ses frères et sœurs, il y a des mots intimes, qui sont propres à telle communication. Mais c'est bien sûr évident qu'il apprend aussi un code pré-existant, jamais totalement figé, mais qu'il ne crée pas.

Je pense que nous en faisons alors l'expérience en tant que thérapeute, et notamment avec l'enfant qui a de gros troubles cognitifs. Il n'apprend le langage que quand il l'investit comme "outil" de communication. On peut apprendre par cœur des mots de vocabulaire ou des règles de grammaire, et que cela n'ait aucune signification de langage. Mais il est nécessaire, au niveau social bien sûr, d'apprendre des codes qu'on n'a pas découverts.

Florence Bégoïn-Guignard :

Juste trois petits points.

Vous dites que Klein disait : " quand j'ai donné telle interprétation ça a levé l'angoisse, etc. ", c'est vrai... mais aussi que pour qu'une analyse avance, il faut suffisamment d'angoisse, ni trop, ni trop peu. On se trouve de nouveau dans le problème de l'angoisse.

Quand vous évoquez l'enfant qui dit "pas la pluie", moi je pense que, s'il fait allusion à la séparation, c'est surtout dans le sens "épargne-moi la tristesse d'avoir à continuer à penser, parce que c'est douloureux de penser. Quand on est deux c'est un peu moins pire, mais quand on est tout seul, c'est affreux". C'est bien pour ça qu'on est nombreux ici... Donc, je crois qu'il faut pas oublier la souffrance liée à l'activité de

pensée. Ce n'est pas seulement un point de vue subjectif, Bion en tous cas le partage. C'est une joie mais c'est une souffrance terrible aussi.

Quand vous posez le problème de l'ensemble émotion-affect, qui est un peu disparate, vous avez tout à fait raison. On pense évidemment à la grille proposée, suggérée par Bion comme instrument de travail, qui pourrait éventuellement être utile, qui a deux vecteurs, abscisses et ordonnées, très différents de nature et qui permettrait de classer les émotions-affects

Vous avez signalé votre perplexité quant au fait de mettre sur le même plan L et H, amour et haine, d'une part, et ce qu'on pourrait appeler l'énigmatique K. Les mettre tous les trois sur le même plan rappelle le problème soulevé par Didier dans sa réponse à propos des symboles pour résoudre les conflits internes et les symboles pour communiquer : est-ce que ce sont les mêmes ? On est dans le même vecteur, mais pas au même niveau, quand on pense au rêve, aux pensées du rêve, au récit du rêve et aux diverses ré-élaborations successives du rêve. On est dans la même lignée symbolique, mais on n'est pas au même niveau. Les symboles utilisés pour communiquer dans une séance ne sont pas les mêmes que les symboles utilisés pour raconter cette séance à d'autres dans un groupe.

Par exemple, pour que Anne Turcat puisse nous présenter son cas, elle a dû énormément travailler à partir du matériel des séances pour essayer de nous communiquer quelque chose qui s'était passé à un niveau de communication dont il ne suffisait pas qu'elle nous donne les mots, même si elle les avait enregistrés. Enregistrer une séance ne sert pas à grand chose : si on la repasse comme ça, les deux seules personnes qui pourraient en profiter sont celles qui ont vécu cette séance, mais pas les autres.

Un dernier point. La problématique toujours présente, mais plus spécifique quand on parle d'enfant ayant des difficultés d'apprentissage, ou de psychotiques et d'autistes, ce n'est pas la problématique des pulsions, affects ou émotions, c'est la dialectique qui s'établit entre plus et moins, notamment (K+) et (K-). Je pense que, là, on a beaucoup à défricher, je ferai dans ce sens quelques pas de plus dans mon exposé de demain.

Jean Forest :

Est-ce qu'il y a des questions ? peut-être pas seulement des questions, mais aussi des associations sur des moments vécus où vous avez eu la charge de l'affect en même temps que la capacité de le symboliser. C'est peut-être le moment d'échanger.

Un participant :

(inaudible, parce que la personne parle sans micro).

Maurice Despinoy :

Oui, je n'ai pas dû être clair, en effet, si j'ai fait passer qu'il s'agissait du savoir sur la scène primitive. Pour une fois, j'allais dire, nous sommes d'accord. Je pense que ce que voulait illustrer le cas, c'est la charge d'angoisse qui résulte de cet affrontement et que, dans cette crise, la fonction de la thérapeute est de permettre à l'enfant une certaine levée de l'angoisse, mais ça ne veut pas dire l'acquisition d'une connaissance sur la scène primitive.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je pense en effet que ce n'est pas l'interdit qui empêche l'accès à la scène primitive, c'est l'ineffable, et l'impossibilité pour l'enfant de communiquer et d'entrer dans cette communication de la relation intime. J'en parlerai aussi demain, mais je voudrais quand même souligner le fait qu'on retrouve un tout autre niveau, le problème du rôle du père par rapport à la relation mère-bébé. L'interdit, c'est vraiment le côté extérieur, c'est se baser sur une observation externe et non pas une observation de ce qui se passe à l'intérieur du psychisme.

- (inaudible à nouveau, un interlocuteur sans micro)

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, je ne savais pas que j'avais fait tant de choses en parlant. Je ne pensais pas avoir éludé la question du désir chez la mère, enfin il n'avait jamais été question de nommer l'enfant "empoisonneur". Je n'ai pas dit non plus que ça n'existait pas, j'ai simplement souligné que nous n'étions pas, avec ce que nous avons entendu, en mesure d'effectuer ce saut épistémologique sans faire un abus de pouvoir par rapport au matériel et à la compréhension de ce qui était en train de se passer. Quant au désir de la mère, on

n'avait pas non plus des éléments suffisants pour savoir quel il était, mon intention n'était pas non plus de le nier. Ce que j'essayais de proposer, c'était une rigueur, à propos du matériel clinique, pour ne pas faire un saut et donner des significations enfermantes à partir de ce que nous avons entendu.

Maurice Despinoy :

J'associais sur ce que vous avez dit tout à l'heure à propos des signes donnés par Bion aux affects amour, haine et connaissance. Nous avons sans doute à réfléchir à ce qu'il nous a en quelque sorte légué sans nous en dire beaucoup, mais il me semble que dans notre travail clinique nous avons de quoi faire en posant en principe que ces concepts sont très importants. Le fait de ne pas dire que l'amour est l'inverse de la haine, ça apporte une dimension fondamentale dans notre travail clinique - ça pourrait être l'objet du prochain colloque. Le sens des affects, le sens que donne Bion à ces signes, nous permettrait de réfléchir à ces outils qu'il nous a légués et dont nous ne savons pas encore tout à fait nous servir. Je souhaite en effet que vous abordiez ce problème demain.

Une participante :

Je ne sais pas très bien comment formuler ma remarque, mais j'ai été frappée par l'apport d'Anne Turcat lorsqu'elle a dit que l'enfant a pris connaissance de ses modelages au moment où elle en a fait le dessin. J'ai mis ça en relation avec la question que je me pose depuis longtemps : "est-ce que c'est le contenu de nos commentaires ou est-ce que c'est le fait de faire un commentaire, et donc de penser le comportement ou la production de l'enfant, qui donne une caractéristique ou une qualité de communication à la production de l'enfant qui resterait, sinon, au niveau d'un symbole non-communicable.

Didier Houzel :

Je pense que ce que vous dites là est très important. Je crois que ce qui est tout à fait remarquable dans la présentation d'Anne Turcat, c'est qu'elle nous faisait très bien sentir ce qui se passait dans sa relation avec l'enfant, c'est-à-dire qu'il y avait vraiment un échange, une mutualité dans la communication, bien entendu pas une symétrie. Ce commentaire - qui ne peut pas se standardiser, chacun, comme le disait

Florence tout à l'heure, a sa sensibilité, son style - c'est quelque chose qui est tout à fait indispensable dans le travail analytique. Bien sûr qu'il y a, comme le dit Heidegger, des sauts tout d'un coup, mais alors quelque chose de très mystérieux s'opère, c'est-à-dire qu'à la fois il y a une continuité, et un saut et il faut qu'il y ait les deux ! S'il n'y a pas cette mutualité, cette continuité, cet échange, ce commentaire, cette pensée, avec cette attention, l'interprétation n'a aucune valeur d'élaboration, de symbolisation. Elle ne peut être qu'expulsée ou ressentie comme persécutrice... Il y aurait beaucoup à dire sur le silence, ou l'abus de silence, de l'analyste. Je pense que le silence est quelque chose de très important, s'il est la marque de l'attention que porte l'analyste au discours du patient, mais qu'il n'est pas une arme thérapeutique. Une arme, c'est fait pour détruire. Il y a toute une adaptation, à faire selon les patients et selon l'âge des patients. Je veux dire qu'avec les enfants, il est évident que le silence est certainement moins de mise qu'avec des patients plus adultes et surtout plus névrosés, mais le problème est le même. Il y a des moments où il faut savoir aussi être silencieux avec un enfant, dans la mesure où ce silence est un silence qui peut être la marque de l'attention, de l'écoute, et finalement de la présence psychique du thérapeute. Dans cette articulation de la continuité et de la discontinuité, il y a quelque chose qui est aussi de l'ordre de l'ineffable ou du mystère, ou peut-être du privé dont nous parlerons demain, mais que je crois tout à fait fondamental et qui était extrêmement perceptible dans la présentation d'Anne Turcat.

Jean Forest :

D'autres questions-associations ?

Arlette Bernos :

Je me demandais si une distinction entre travail de pensée et travail de représentation était opérante ou pas. Je prendrai un exemple clinique pour en parler. Je pense à un enfant qui présente une très grande agitation motrice et dont le mode d'expression est essentiellement et je peux dire uniquement moteur, qui passe ses séances à bouger tous les meubles dans la pièce, à vider bien entendu tous les meubles de leur contenu.

J'accompagne pour ma part comme je peux ou tout autant que ma capacité de pensée peut le suivre dans cette agitation. J'accompagne de mes propos et de mes

commentaires interprétatifs toute cette agitation. Cet enfant s'est mis à me dire un jour : "tu comprends, moi il faut que je montre, parce que je n'arrive pas à le dire avec des mots". J'ai trouvé cette remarque très pertinente, tout à fait astucieuse. Néanmoins, je suis toujours frappée de voir maintenant comment cet enfant continue à être tout aussi agité. Il se donne à lui-même d'excellentes interprétations verbales de son comportement et de ses agirs, mais il ne passe jamais par un autre type de représentation, notamment par une représentation graphique ou éventuellement plastique, avec la pâte à modeler ou autre. C'est là que je me posais la question de cette hyper-maturité langagière : il passe d'un langage moteur à un langage verbal sans passer par un autre type de représentation possible. C'est une question que j'aimerais vous poser.

Florence Bégoïn-Guignard :

(...) Je pense qu'il cherche à vous communiquer quelque chose qui n'est pas encore vraiment passé dans la relation intime entre vous et lui. Précisément, la révolution, dans la conceptualisation de la cure analytique, c'est de mettre l'accent sur le fait qu'il s'agit d'une relation d'intimité. Tout ce qu'a dit Didier sur le silence ou sur l'interprétation va dans ce sens là. Ça n'a simplement plus court, le fait de rester silencieux par technique ou de donner une interprétation parfaite : on est dans un autre registre, on est dans un registre où il s'agit d'établir une communication.

Ce que je n'ai pas dit tout à l'heure, à propos de ce qu'a dit Maurice Despinoy, c'est qu'on peut thésauriser de la connaissance, on peut faire des apprentissages, on peut acquérir de nouveaux vertex pour penser, mais on ne peut pas thésauriser de la pensée, on ne peut pas thésauriser la pensée elle-même.

Si Bion parle d'une séance "dans laquelle il faut arriver sans mémoire ni désir" - c'est d'ailleurs sans souvenir ni désir, parce que "memories" en anglais c'est "souvenirs" - c'est pour y arriver dans un état d'esprit, utilisé à une certaine période quand la mode était au happening. C'est vraiment un happening : chaque séance peut être considérée comme une occasion qui va être réussie ou manquée d'entrer en communication l'un avec l'autre.

Toutes les fois qu'un patient se trouve dans la répétition et utilise de la même façon inefficace les moyens qu'il a pourtant acquis

grâce à l'analyse, je pense que c'est parce que l'analyste et lui se trouvent dans un registre où la communication ne passe pas. La seule préoccupation qu'on puisse avoir, c'est d'essayer de trouver où peut se produire le saut suivant.

Evidemment, la communication qui ne passe pas a d'énormes avantages -qu'on appelait autrefois bénéfices secondaires- c'est que ça évite précisément le saut, ça évite la peur du vide, le toboggan, les fraises brûlantes, toutes sortes de choses qui sont magnifiques quand nous en parlons comme ça, tranquillement, mais qui, dans le vécu de la relation transféro-contre-transférentielle, sont toujours quelque chose d'extrêmement éprouvant, pour l'analyste autant que pour l'analysant.

Maurice Despinoy :

C'est à la fois une question et une proposition. Est-ce que ça voudrait dire que l'enfant aurait la conviction que les mots ne vont pas convenir tout à fait ou que, par les mots, il ne réussira pas à transmettre quelque chose et que seule son agitation, son expression motrice, lui permettrait de transmettre ? Comme s'il y avait des formes de communication pour lesquelles l'inadéquation, la coupure du savoir que représente le langage amène une perte. Est-ce que c'est un peu ça ?

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, c'est peut-être là qu'il y a quelque chose qui pourrait surgir, mais qu'il faudrait inventer et non pas importer, qui serait de l'ordre des bruits dont parlait Didier tout à l'heure. Il y a quelque chose qui manque entre les deux, c'est entre vous que ça manque, mais je ne peux pas savoir quoi, et vous ne pouvez pas savoir quand vous n'êtes pas avec l'enfant, sauf si vous en parlez, peut-être dans une supervision plus détaillée.

Arlette Bernos :

Ce mode d'expression, enfin pour moi, renvoie tout de même au mode de naissance de cet enfant. L'enfant est né par césarienne et la mère dit, dès la maternité : "il m'est sorti par les yeux". Je crois que ce comportement est à entendre aussi par rapport à cette incapacité de la mère à pouvoir porter cet enfant. Cet enfant qui saute sur le divan, sans jamais pouvoir se poser, a manqué, je crois, de ce que vous appelez à la fois la

capacité de rêverie de la mère et la capacité de holding chez la mère au sens large.

Florence Bégoïn-Guignard :

Alors, vous voyez, la grosse difficulté dans notre métier, c'est qu'il faut d'abord que vous vous sentiez une mère dont l'enfant sort par les yeux, et ce n'est pas très facile. On est évidemment beaucoup plus tenté de se dire "ce pauvre enfant, il n'est pas aimé par sa mère, etc.", et de se placer dans le personnage de la bonne mère, mais s'il ne vous sort pas par les yeux nous ne saurez pas contenir.

Un participant :

Oui, moi, c'est un peu un regret par rapport au cas présenté par Anne Turcat. Je trouve qu'on n'est pas resté assez longtemps par rapport à tout ce que vous dites là maintenant. Elle nous a permis de vivre ce que dit Meltzer dans le processus analytique, c'est que l'enfant a reproduit dans toutes ses

séances un développement qui finissait... je comprenais qu'elle voulait donner ce dessin, dans ce développement dans le dessin même quoi... ce qui fait qu'il y a eu en même temps, malgré la tragédie de l'histoire, une poésie du développement psychique, sur lequel on n'a pas tellement travaillé. C'était magnifique, quoi !

Jean Forest :

On aura le temps d'élaborer encore des choses après une bonne nuit de rêverie ! A demain matin, neuf heures.

Références bibliographiques :

BION W.R., 1962. *Aux sources de l'expérience*. Paris, P.U.F., 1979

KLEIN M., 1927. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1967

Symbolisation et géographie des identifications

Florence Bégoïn-Guignard*

INTRODUCTION

Les processus identificatoires sont des processus essentiellement inconscients. Ils suivent des voies multiples, dont l'entrelacs demeure très difficile à repérer, même au cours du processus analytique et dans l'analyse du transfert. Cependant, un examen minutieux de la forme que prend la pensée -et notamment la pensée du rêve- à certains moments-clé de la cure analytique peut nous renseigner sur la nature -mimétique, projective ou introjective- des identifications ainsi que sur leur qualité- développementale ou pathologique.

Cette voie d'approche de la question des *affects* et de la *symbolisation* me paraît intéressante en ce qu'elle évite de s'enfermer dans l'illusoire exactitude d'une description de *fonctions psychiques*, description qui se fige très vite dans une abstraction paradoxalement "chosifiante". En abordant le problème sous l'angle des identifications, on peut, me semble-t-il, tenter d'esquisser les différentes constellations d'activité symbolisante où prennent sens les relations d'objets de diverses qualités, et où se ressource le noyau du Moi.

Mon exposé s'appuiera d'une part sur certains des développements apportés par Bion et Meltzer à partir du concept d'*espace psychique* introduit par Freud et exploré par Mélanie Klein, et d'autre part sur la réflexion que je poursuis actuellement sur la constitution et le devenir des identifications.

J'illustrerai mon propos en présentant l'étude de quelques rêves considérés sous l'angle qui nous intéresse ici.

Il me paraît donc nécessaire de commencer par établir quelques précisions conceptuelles qui vous permettront, je l'espère, de mieux suivre mon argumentation.

1. Le concept "d'espace psychique" aujourd'hui

On peut considérer que le concept d'espace psychique est issu des écrits freudiens des années vingt qui établirent ce qu'il est convenu d'appeler "la deuxième topique" et, plus directement encore, issu de la description que Freud fait du Moi dans "Le Moi et le Ça" ("le Moi est avant tout un moi corporel ; il n'est pas seulement un être de surface mais il est lui-même la *projection d'une surface... il représente la superficie de l'appareil mental*").

Quoiqu'ayant été bien davantage exploré que défini par M. Klein dans l'ensemble de son œuvre, le concept d'espace psychique y a pris par l'usage sa *tridimensionnalité*. Est-il encore nécessaire aujourd'hui de rappeler l'infinie richesse qu'elle apporta à l'édifice psychanalytique par ses descriptions détaillées de la nature et de la qualité des relations

* Membre de la Société Psychanalytique de Paris.

d'objet conduisant l'individu à la construction de son édifice cédipien ?

Toutefois, l'introduction du concept d'*identification projective* qu'elle élabora dans son article de 1946 "Notes sur quelques mécanismes schizoïdes"⁽¹⁾ peut être considérée comme le point de départ d'une nouvelle topique de l'appareil psychique, appareil dont les espaces internes sont régis par des processus inconscients -clivage, déni et identification projective- qui rendent compte de la simultanéité de plusieurs modes de fonctionnement psychique, chacun d'eux impliquant divers aspects du Moi, des objets du Moi -notamment du Surmoi- et des pulsions contenues dans le Ça.

En reconnaissant l'identification projective comme un processus faisant partie intégrante de tout fonctionnement psychique, quel qu'il soit -processus que M. Klein aurait découvert grâce à l'hypertrophie déformante de la pathologie- W.-R. Bion⁽²⁾ va établir la théorie psychanalytique de la pensée que l'on sait, et dont il a été question ici même au premier Colloque du G.E.C.P.

Du point de vue qui nous occupe aujourd'hui, je rappellerai seulement son postulat :

"Ainsi, je postule l'espace psychique comme une chose en soit qui est inconnaissable mais qui peut être représentée par des pensées".

La conséquence première de ce postulat pour la théorie psychanalytique sera de considérer que nous ne pouvons connaître d'un individu que la seule portion de son espace psychique que nous parviendrons à contenir dans l'espace analytique sous une forme symbolisée dont le prototype est la *pensée du rêve*, telle qu'elle a été définie par Freud dans "L'interprétation des rêves".

De sorte que les relations existant entre l'espace analytique et l'espace psychique sont analogues à celles qui existent en astronomie entre l'espace exploré et l'espace astronomique: nous pouvons augmenter considérablement au fil des découvertes la représentation que nous avons du premier (espace analytique = espace exploré), mais il ne constituera jamais qu'une infime partie du second (espace psychique = espace astronomique).

Dans "Attention et Interprétation", Bion écrit encore :

"L'espace psychique est si vaste, comparé à toute réalisation de l'espace tridimensionnel, que la capacité du patient à éprouver de l'émotion est ressentie comme étant perdue, parce que l'émotion elle-même est éprouvée comme s'écoulant et se perdant dans l'immensité".

Il appartiendra donc au travail interprétatif de l'analyste d'étendre autant qu'il le peut l'espace analytique au cours de la cure pour tenter d'y contenir, au moyen de ses capacités de penser personnelles, toujours davantage des capacités du patient à éprouver des émotions, puisque ce sont celles-ci qui constituent la source de toute pensée et de toute symbolisation à partir des "pensées du rêve".

2. Le traumatisme psychique et l'entropie

Pourtant, il faudrait se garder de construire, à partir de ces données, une vision évolutionniste idéalisée des résultats de l'exploration de cet espace psychique. En effet, même si chacun de nous fait en sorte que s'accroisse, au fil de notre expérience de la vie et de notre expérience analytique, la portion d'espace psychique pensable et symbolisée, il peut aussi se faire que celle-ci se rétrécisse pour diverses raisons.

Je me propose de regrouper ces raisons sous le concept de "*traumatisme psychique*", dont Jean Bégoin a fait récemment une réévaluation⁽³⁾, et d'explicitier en quoi un tel traumatisme parvient à rétrécir la portion "d'espace analytique", c'est-à-dire, d'espace psychique déjà connu d'un individu.

Si l'on admet, toujours selon Bion, qu'en même temps que les trois pulsions L, H et K il se développe, chez l'être humain, leurs contreparties négatives (-L), (-H) et (-K), il faudrait également considérer que les zones de l'espace psychique où s'origine la pensée symbolique permettant de le découvrir à travers l'expérience émotionnelle sont aussi les zones où ces "pensées en quête d'un penseur" peuvent être dissoutes par une action négative comparable à celle qui a été décrite en physique astronomique sous le terme "*d'entropie*".

Ce phénomène, responsable de ce que nous décrivons lorsque nous parlons de "*négativisme*", de "*transfert négatif*",

"d'hallucination négative"⁽⁴⁾ ou de "réaction thérapeutique négative"⁽⁵⁾ par exemple, trouverait son champ d'installation et de propagande dans la "mentalité groupale primitive" et ses domaines d'expression dans l'agir et dans la somatisation, isolant ainsi l'individu de la communication intime authentique avec lui-même et avec ses semblables. C'est l'entropie qui entraînerait l'organisation mentale à retourner dans le chaos, tandis que seules les pulsions "positives" L, H et K, allant dans le sens de la vie, pourraient permettre le surgissement de la pensée.

Le traumatisme psychique pourrait se concevoir comme se produisant toutes les fois où les pulsions L, H, K d'un individu rencontrent, chez autrui ou en lui-même, du non-symbolisable ou, pis encore, de l'anti-pensée en lieu et place de "matière psychique" -c'est-à-dire, de pensée symbolique, consciente ou inconsciente. C'est ce véritable "trou noir" qui constitue une menace de mort, non seulement à l'endroit du cadre analytique, mais également à l'égard de la vie psychique, et même de la vie tout court, tant de nos analysants que de nous-mêmes. Les problèmes posés par Freud dans "Analyse terminable et interminable" et qui se retrouvent aujourd'hui dans toute la clinique analytique font de cette question l'une des plus aiguës et des plus actuelles qui soient.

3. Activité de penser, affect et symbolisation

Le modèle bionien de l'activité de penser présente, pour le propos de ces journées de travail, l'avantage inestimable de réunir d'emblée affect et symbolisation. En effet, postulant d'une part l'apparition de la fonction de penser comme tributaire de l'interaction de deux psychismes sur le mode de l'identification projective, et plaçant d'autre part la symbolisation comme s'originant dans les pensées du rêve, ce modèle rend caduque la plupart des oppositions majeures auxquelles se heurtent les systèmes psychologiques classiques, ainsi que les deux célèbres dichotomies freudiennes, à savoir, "représentations de choses-représentations de mots" et "processus primaires-processus secondaires".

En d'autres termes, et si l'on suit ce modèle :

- il n'y a pas de symbolisation véritable sans affect, puisque celui-ci est une composante nécessaire à l'apparition de celle-là ;
- la symbolisation est le résultat d'une transformation de "l'objet en soi" inconnaissable (vision kantienne) au moyen d'une expérience émotionnelle qui libère des "éléments alpha" -éléments de pensée- toutes les fois où s'établit un lien vrai entre deux individus ou deux parties d'un même individu ;
- l'apparition de la symbolisation dans l'expérience émotionnelle modifie l'un comme l'autre des protagonistes -ou des parties du Self ;
- c'est dans les rêves, les pensées du rêve et les mythes (rangée C de la Grille de Bion) que l'on peut trouver les expressions premières des symbolisations d'expériences émotionnelles, c'est-à-dire, "d'éléments alpha" libérés par la mise en activité de la "fonction alpha" ;
- la pensée verbale n'est pas considérée par Bion comme s'originant point par point dans une représentation de choses qui la précéderait et dont elle serait, en quelque sorte, la reduplication dans un autre système ;
- issue du consensus perceptif dans la mesure où celui-ci permet l'apparition d'une expérience émotionnelle, la pensée verbale fait partie intégrante des processus de conceptualisation, mais n'occupe pour autant un rang hiérarchique plus élevé en ce qui concerne l'approche de la vérité ;
- rappelons que, pour Bion, l'esprit humain ne peut se développer qu'en se nourrissant de vérité, mais que celle-ci ne peut être appréhendée par le psychisme qu'entourée d'un halo plus ou moins important de fausseté ; selon que la fausseté se produit davantage au niveau des systèmes perceptifs ou davantage au niveau de la conceptualisation, on aura affaire à des pathologies différentes les unes des autres ;
- de même, les processus secondaires ne garantissent pas davantage que les processus primaires une approche de la vérité, puisqu'ils peuvent obscurcir, cliver ou fausser les éléments de vérité contenus dans les processus primaires.

4. Affect, symbolisation et identification projective

Le changement d'optique apporté par Bion dans le problème de l'affect et de la symbolisation est donc issu de sa théorie

psychanalytique de la pensée, laquelle postule la "capacité de rêverie" ou "fonction alpha" ou encore, "capacité de penser" de la mère comme la condition *sine qua non* de l'apparition et du développement d'une vie psychique chez l'enfant. *Mutatis mutandis*, la situation est exactement pareille dans le couple analytique ; enfin, il existe une forte potentialité développementale dans toute relation d'intimité authentique qui peut s'établir entre deux êtres au cours de l'existence.

Or, c'est à ce point de mon exposé que je dois vous rappeler que la "capacité de rêverie", ou "capacité de penser", ou "fonction alpha de la mère" est considérée par Bion comme procédant de l'identification projective normale. Si donc l'identification projective située à la base des processus de pensée est gravement pathologique ou déficitaire chez l'un des deux protagonistes d'une relation intime, le gain en pensée sera quasi nul, et ce, pour les deux personnes en relation.

Ainsi, dans le couple mère-bébé, étant donné l'immatunité totale du psychisme du nouveau-né, la déficience maternelle empêchera gravement, voire définitivement la naissance et le développement d'une vie psychique chez son enfant.

Dans les relations d'intimité pouvant se nouer dans la vie de tout un chacun la déficience de l'un des deux va provoquer le tarissement à plus ou moins long terme de la vie même de cette relation, qui souffre de n'être plus pensée ni source de pensée.

Mais il y a pire : en effet, lors d'une déficience grave et rigidifiée de l'identification projective dans une relation d'intimité, les processus négatifs que j'ai mentionnés plus haut vont s'accroître et prendre plus ou moins rapidement le devant de la scène. De sorte que le couple humain en question ne verra pas seulement se tarir la source vive de sa relation affective engendrant de la pensée, mais il sera de plus très rapidement en proie à ce que Bion appelle "la fonction alpha travaillant à l'envers", ce qui donne une vision du monde à la George Orwell : le Bien, c'est le Mal, la Liberté, c'est l'Esclavage, etc., ou des phénomènes d'hallucinoïse.

Nous retrouvons là ce que j'ai appelé les "phénomènes d'entropie", dont André Green a notamment traité sous l'angle de la cure analytique à propos de l'hallucination

négative, de la mère morte et de la psychose blanche.

Ainsi, au cours de l'accroissement de la pensée par l'interaction entre affects et symbolisations au moyen de processus normaux d'identification projective, tout arrêt de ce processus va mettre en mouvement une destruction de cette pensée, de ces affects et de cette symbolisation, parce que ceux-ci seront traités au moyen de processus pathologiques de cette même identification projective.

Cette description permet de prendre la mesure, d'une part de l'importance des mécanismes d'identification projective dans le fonctionnement quotidien de l'être humain, et d'autre part de l'importance du champ couvert par le concept d'identification projective dans la théorie psychanalytique actuelle. En effet, nous sommes loin d'avoir exploré et décrit toutes les implications de la découverte de ce concept, notamment en ce qui concerne les critères de réussite et de terminaison d'une cure analytique ou, plus simplement, les critères de bon fonctionnement d'une relation humaine.

5. Objet présent, objet absent et expérience émotionnelle

Afin de poursuivre mon investigation sur les conditions identificatoires qui favorisent le surgissement de l'affect et de la symbolisation au travers de l'expérience émotionnelle, je vais exposer brièvement le point de vue de D. Meltzer sur les différences existant entre l'expérience, par le sujet, d'un objet présent ou d'un objet absent.

De nombreuses recherches récentes en néo-natologie convergeant vers un certain nombre de données, il ressort clairement que l'agent essentiel de la continuité pour le bébé entre la vie fœtale et la vie post-natale est à l'évidence la voix de la mère.

Par ailleurs, on a également obtenu depuis longtemps quantité de témoignages psychanalytiques qui suggèrent une relation d'objet avec le placenta, non seulement en tant que précurseur du sein, mais aussi en tant que jumeau.

L'ensemble des observations dans ces deux champs de recherche constitue la base conceptuelle permettant d'imaginer que le nouveau-né est en position d'avoir une expérience émotionnelle bouleversante de la

beauté du monde extérieur, et tout particulièrement de la beauté de sa mère et du corps de celle-ci. D. Meltzer appelle "objet esthétique" cet aspect "beau" de l'extérieur de la mère et du monde extérieur tel qu'il est perçu sensoriellement par le nouveau-né⁽⁶⁾.

Sous le nom de "conflit esthétique"⁽⁷⁾, D. Meltzer explore l'émergence des problèmes relatifs à l'intolérance à la présence de l'objet, par opposition à l'accent mis traditionnellement, et en particulier dans l'optique kleinienne, sur l'intolérance à la séparation d'avec l'objet. Il reconnaît par ailleurs que la tolérance au "conflit esthétique" entraîné par l'impact de "l'objet esthétique" est peut-être très dépendante de la réciprocité, entre la mère et le bébé, de cette appréciation esthétique l'un de l'autre.

D. Meltzer définit comme suit les qualités d'un espace dans lequel un enfant peut grandir et se développer :

- c'est un espace créé par les parents à l'intérieur de leur relation de couple ;
- c'est un espace "privé" qui implique, entre mère et bébé, une relation tout à fait "retirée du monde", relation qui doit être entourée et protégée par le père.

En effet, un processus authentiquement développemental ne peut prendre place dans un espace non protégé. D. Meltzer établit à ce propos une différence essentielle, selon que cette protection provient d'une conception du monde extérieur comme étant un monde fondamentalement hostile à ce qui se passe dans cet espace protégé, ou selon que ce monde extérieur est considéré comme pouvant être à ce point perturbé par l'impact esthétique de la beauté de ce qui se passe dans cet espace retiré qu'il en deviendra hostile à cet impact.

Il découle de ce qui précède une distinction absolument cruciale entre l'envie et l'intolérance au conflit esthétique. En effet, la métaphore utilisée par Mélanie Klein pour

L'introduction par D. Meltzer du concept de "conflit esthétique" lié à la présence de l'objet et la différenciation de celui-ci d'avec le concept "d'envie" lié à l'absence de l'objet l'amène à faire une distinction essentielle entre le secret et le privé. Le secret concerne les attaques envieuses contre un objet nanti, tandis que le privé concerne quelque chose d'ordre esthétique, qui est en train de se passer et dont l'éclat ne doit pas être révélé aux autres, non tant pour prévenir leurs attaques que pour ne pas les éblouir ni les

déprimer. "Si les parents ferment la porte de leur chambre, ce n'est pas parce que leurs enfants vont entrer pour les attaquer, mais c'est afin de ne pas attaquer leurs enfants avec la beauté de leur relation, qui dépasse la tolérance perceptive des enfants".

Pour D. Meltzer, cette différenciation entre le secret et le privé intéresse le problème de la violence. Il considère que "les explications matérialistes de la violence, basées sur la théorie de l'envie, ne sont plus tenables et que nous sommes amenés à penser la violence comme étant essentiellement et fondamentalement une invasion de l'espace privé d'autrui sans autorisation".

Du point de vue du conflit esthétique, l'espace privé est, fondamentalement, le monde interne de chaque individu. Dans son sens concret, il s'agit de l'intérieur de son corps, dans son sens plus symbolique, il s'agit de l'intérieur de son psychisme.

La même définition peut s'appliquer à toute relation d'intimité : dans la mesure où elle se présente au monde comme un objet combiné, chaque relation intime suscite un conflit esthétique chez ceux qui sont extérieurs à cette relation.

D. Meltzer établit une distinction entre trois niveaux spatiaux en ce qui concerne les relations d'un individu avec le monde :

- l'intérieur du psychisme et du corps, où se situent les relations intimes, privées, et dont la peau et son équivalent psychique constituent la barrière protectrice,
- l'espace proche, tant sous l'angle spatial que social, espace régi par les usages sociaux,
- et une troisième aire de relations contractuelles et sociales avec ses formes ritualisées.

D'un point de vue sociologique, cette conception permet d'étudier la manière dont le monde extérieur s'approche d'un ou plusieurs individus.

Du point de vue des relations d'objet et des affects et représentations qui y sont liés, cette idée de la violence permet l'étude des processus au moyen desquels les êtres humains établissent entre eux des relations intimes, "comment ils se rencontrent en tant qu'étrangers et peuvent finir par devenir des amants pour l'éternité... mais le deviennent rarement !"

L'étude de ces processus s'applique également à l'observation de la relation entre une mère et son bébé, "s'approchant l'un de l'autre dans une visée d'intimité éternelle", ainsi qu'à l'observation de la relation transférentielle en analyse, l'essence même du transfert étant constituée par cette approche d'une relation intime.

De même, c'est ce pas vers une intimité constituant une brèche dans la barrière sociale et une entrée dans les prémisses d'une relation privée qui, chez les adolescents, suscite une angoisse particulièrement intense.

Une fois que la barrière a été franchie, il se développe généralement un épanouissement très facile et heureux de l'intimité, jusqu'au point où la barrière suivante doit être rompue, c'est-à-dire qu'il est question de pénétrer et d'être pénétré dans l'espace le plus privé. Davantage évidemment que l'acte lui-même, ceci concerne la signification psychique des relations sexuelles, à savoir, celle de deux psychismes qui s'interpénètrent. "Les difficultés rencontrées alors ont à voir avec la question de la précieuse valeur des objets contenus dans ces espaces internes, de leur permanence ou de leur fragilité. Et les angoisses en rapport avec ce problème vont de la crainte que ces objets soient découverts comme étant sans valeur -alors qu'ils étaient considérés comme étant précieux- à la découverte qu'ils sont tellement précieux, et de qualité si exquise, qu'ils vont susciter des pulsions destructrices".

6. Affect contre symbolisation

Nous pouvons donc maintenant définir dans la dynamique psychique non plus un, mais deux lieux où affect et symbolisation vont s'opposer et s'entre-détruire plutôt que de s'unir pour produire de la pensée.

Le premier de ces lieux est constitué par les phénomènes négatifs que j'ai regroupés plus haut sous le terme de traumatismes psychiques, et dont l'envie constitue ce que j'appellerais volontiers "la voie infernale", par référence antithétique à "la voie royale" du rêve.

Le second de ces lieux est constitué par la relation d'intimité, qui entraîne toujours un conflit esthétique, et dont la violence constitue ce que je proposerai d'appeler "la voie angélique" -toujours par référence à la dite "voie royale" du rêve.

C'est bien évidemment au niveau du fantasme de scène primitive que cette nouvelle façon de conceptualiser les conflits va trouver son application la plus directe et la plus féconde.

Il est indispensable, en clinique analytique, de déterminer chez un patient la nature et la qualité de son fantasme de scène primitive. Quoi de plus différent en effet que la scène primitive du Petit Hans et celle de l'Homme aux Loups !

Mais cette détermination ne pourra s'effectuer qu'en examinant la nature et les mobiles inconscients des attaques contre cette scène primitive. Or, cet examen passe par l'étude détaillée des identifications, essentiellement des identifications projectives en ce qui concerne leur contenu, mais aussi de l'état d'équilibre existant entre les identifications projectives, les identifications introjectives, et les phénomènes "d'identité groupale", dont l'identité adhésive ou mimétique est l'exemple le plus courant.

En effet, le pronostic de résolution du conflit, de disparition du symptôme et de reprise du développement psychique sera totalement différent selon qu'il s'agit d'un mouvement de violence -fût-elle terroriste- visant à supprimer une expression symbolique trop éblouissante de l'intimité humaine parce que cette symbolisation entraîne un sentiment de solitude et d'exclusion intolérable, ou selon qu'il s'agit d'un mouvement d'envie qui vise à torturer l'objet symbolisé comme "combiné", dont précisément, le caractère combinatoire est clivé et dénié, ce qui le transforme en un objet partiel vécu comme se donnant à lui-même des gratifications sans fin.

J'arrêterai ici cette partie théorique, peut-être un peu trop aride, pour vous proposer quelques exemples cliniques au travers desquels j'espère pouvoir vous préciser les concepts que je viens de développer.

1. J'emprunterai le premier exemple à D. Meltzer :

"Un patient d'une trentaine d'année, qui avait longtemps souffert de pédophilie dont il avait guéri dès les premiers mois d'analyse, tomba extrêmement amoureux d'une très jeune fille, avec laquelle il était problématique d'avoir de véritables relations sexuelles, en raison de son âge et, surtout, de l'amour et

du respect que celle-ci portait à ses parents. Lesdits parents qui habitaient un pays lointain et appartenaient à une autre ethnie que le patient, s'étaient montrés inquiets de cette relation passionnée, et avaient prié leur fille d'attendre encore quelques mois avant de se décider à avoir des relations sexuelles qui, selon leur code moral, engageraient celle-ci à épouser son ami.

C'est dans ces conditions psychologiques qu'un soir, alors qu'ils étaient en train de s'embrasser et de se caresser, le patient poussa si profondément son doigt dans l'anus de la jeune fille, qu'il eut des faeces sur son doigt. Aucun des deux ne réagit sur le moment, la jeune fille n'exprima nul ressentiment, lui-même ne dit rien à ce propos, mais il observa que, le jour suivant, il la harcelait de plus belle, se moquant de ses scrupules et de son attachement familial et elle lui dit qu'elle aimait qu'il la harcêlât ainsi. Il remarqua que quelque chose de masochiste avait été touché en elle.

Deux nuits plus tard, il fit un rêve fort intéressant : il était soldat durant la Première Guerre Mondiale et se trouvait dans la boue des tranchées. On lui donna l'ordre d'attaquer un blockhaus ennemi (en anglais un blockhaus se nomme "boîte à pilules" : pillbox). On lui donna l'ordre de viser une minuscule ouverture, par laquelle tiraient les fusils-mitrailleurs. Il fit feu, et poursuivit son tir jusqu'à ce que les fusils-mitrailleurs ennemis cessent de tirer et qu'il juge qu'il avait réussi à tuer tous les soldats qui se trouvaient à l'intérieur. Une fois que le tir des fusils-mitrailleurs eut cessé, il sortit et alla sur le sommet du blockhaus, dont il ouvrit le couvercle, qui ressemblait exactement à un couvercle de boîte à pilule médicinales. Lorsqu'il regarda à l'intérieur, il vit un spectacle fort étrange : il vit deux tanks, datant en réalité de la Seconde Guerre Mondiale, couchés chacun sur son flanc, l'un à côté de l'autre, avec leurs chenilles accolées l'une à l'autre et se mouvant lentement en s'interpénétrant l'une l'autre, comme une fermeture éclair, mais c'était comme si les deux tanks étaient en train de mourir, le mouvement des chenilles ralentissant de plus en plus, pour finalement s'arrêter tout à fait...

L'association la plus intéressante à ce propos fut la référence aux "boîtes à pilules", qui reliaient le rêve à son enfance et à sa mère. En effet, à l'époque où elle s'était mariée, sa mère était une très riche héritière dont toute la fortune provenait d'une

industrie de boîtes à pilules, industrie qui avait été fondée par son arrière-grand-père au début du dix-neuvième siècle et qui fabriquait les petites boîtes utilisées par les médecins et les pharmaciens pour y mettre les pilules médicinales ; cette usine avait eu, apparemment, le quasi monopole de cet article durant la plus grande partie du dix-neuvième siècle.

Ainsi, le rêve révélait tout à fait clairement que le fait d'introduire son doigt dans l'anus de sa petite amie avait la même signification que le fait de la harceler et d'attaquer ses relations à ses objets internes, mais il avait également la même signification en relation avec sa mère et avec les objets internes de celle-ci.

Etant biologiste de formation, j'ai été fort intéressé par l'image des deux tanks couchés l'un à côté de l'autre, et je l'ai questionné très soigneusement à ce sujet. En effet, vous savez probablement que lorsque les paramécies commencent à vieillir, elles s'accouplent et échangent leur substance nucléaire -c'est ce qu'on appelle la "conjugaison" - et, grâce à cette capacité de se conjuguer, ces paramécies sont virtuellement immortelles..." [Meltzer suggère ici que c'est leur conjugaison-ayant-donné-naissance-au-sujet qui garantit la permanence de l'installation, à l'intérieur du Self, des objets parentaux internes].

"L'originalité de ce matériel me semble résider dans le fait que le harcèlement et la pénétration anale constituaient une attaque contre la beauté des relations de cette jeune fille avec ses parents, beauté qui était absente des relations de mon patient avec les siens.

Il m'est très difficile de déterminer quel est le rôle de l'analyste dans la vie de cet homme. Je veux dire qu'il arrive souvent qu'un patient commence une relation amoureuse au cours de son analyse, et la position de l'analyste est très délicate.

Je pense que le rôle de l'analyste dans ce cas est de tenter d'extraire de cette relation ceux des éléments infantiles qui seraient amenés inéluctablement à la détruire."

2. Le deuxième exemple est issu de ma pratique personnelle :

Lorsqu'il vient demander une analyse, Luc, jeune patient d'une trentaine d'années, présente une certaine stagnation dans son mode de pensée, malgré une carrière

professionnelle satisfaisante et une intelligence vive et non dépourvue de côtés brillants. Ses relations avec les hommes sont empreintes d'une forte passion, tant affective qu'agressive. Il se dit très heureux en ménage, après une première jeunesse où il aurait accumulé de nombreux succès féminins. Au cours de l'analyse, il s'avèrera bien vite que les problèmes sexuels ne manquent pas dans sa relation de couple, mais sont toujours projetés sur son épouse, qu'il décrit comme frigide ; il s'accommode en tous cas trop bien de cette situation, à laquelle il ne recherche aucune solution, ni au-dedans ni au-dehors de sa vie de couple. Il a vécu une adolescence extrêmement houleuse, dont il ne s'est sorti qu'en apparence et au prix d'une organisation obsessionnelle serrée, s'accompagnant d'expressions somatiques violentes et imprévisibles. Après trois ans d'analyse environ, il raconte le rêve suivant :

"J'arrive à ma séance avec la voiture de ma femme. Je gare dans une rue en pente, dans le sens de la montée. Comme je m'apprête à verrouiller les portières, trois hommes qui discutaient sur le trottoir d'une question d'enterrement entrent dans ma voiture, malgré mes protestations, disant qu'ils y seront mieux pour parler. J'ai peur d'être en retard à ma séance, je renonce donc à me battre pour les chasser.

Je me trouve ensuite dans votre salon d'attente et vous y entrez avec une petite fille. Vous traversez la pièce en semblant ne pas me voir.

Puis, toujours dans ce salon, mais sans la petite fille, il y a trois fauteuils alignés ; vous occupez celui du centre, je suis assis à votre droite, et Marc (collègue et rival du patient) est à votre gauche. Nous attendons quelque chose ou quelqu'un, peut-être à la T.V., face à laquelle nous sommes assis. Nous parlons de Matthieu (image paternelle de son enfance), à propos duquel Marc insinue qu'il souffre d'une "maladie évolutive", ce qui m'évoque mon père (décédé voici un an). Je suis furieux contre Marc, qui gâche toujours tout et prétend tout savoir.

Je me retrouve dans la rue avec vous qui m'emmenez dans un autre endroit, où la séance doit avoir lieu. Le chemin pour s'y rendre est aussi très escarpé. Je suis soudain extrêmement inquiet pour ma voiture, et je vous demande l'autorisation d'aller m'en occuper avant de venir vous rejoindre.

Lorsque j'arrive à ma voiture, celle-ci est envahie par une bande de voyous qui sont en train de dévisser et de voler des trucs à l'intérieur, mais seulement des ornements. Je ne parviens pas à les attraper, car ils sont trop nombreux et forment une file qui traverse la voiture par les quatre portières. Heureusement, des passants m'aident à les maîtriser et à les remettre à la police. Parmi ces passants secourables, je reconnais deux de mes anciens camarades de lycée."

Luc associe sa voiture avec ses intestins et son anus, dont il a cruellement souffert et souffrira encore au cours de l'analyse. Il reconnaît dans les voyous une partie délinquante de lui, qu'il connaît bien et dont il redoute toujours l'irruption destructrice. Il est très soulagé à l'idée de pouvoir compter maintenant sur des parties de lui assimilées à des camarades-passants, ce qu'il comprend comme une diminution de ses projections persécutoires sur d'autres hommes, projections qui lui valaient auparavant de vivre constamment sur le qui-vive, dans un monde de violence. Pour la première fois, il associe la petite fille à "celle qu'il aurait voulu avoir" et qui n'est pas née, plutôt qu'à sa sœur cadette dont il est très jaloux.

Il fera encore d'autres associations, mais il laissera totalement dans l'ombre tout ce qui concerne directement son désir sexuel pour l'analyste, sa rivalité œdipienne, ses désirs de mort à l'égard du père et ses réactions phobiques face à ses angoisses de castration : rue en pente et chemin escarpé évoquant l'érection, séduction par l'analyste qui l'emmène "ailleurs", etc.

Ce rêve exemplifie l'atmosphère générale de la relation transféro-contre-transférentielle qui dominera l'analyse de Luc pendant une très longue période, durant laquelle la phobie à l'égard du corps maternel et de ses ornements (pénis et bébés internes) place Luc dans une situation d'identification projective intrusive et passablement pathologique avec une scène primitive dont il ne peut supporter la vision (épisode du salon d'attente), pas plus que la mise en acte fantasmatique (épisode de sa fuite devant la séduction par l'analyste), parce que le fantasme qu'il en a le laisse totalement démuné, châtré et dévasté, (épisodes de la voiture).

Cette situation interne ne trouve pas facilement d'autres issues que la somatisation, en raison de la carence ayant existé pour lui dans la configuration de son "conflit esthétique". A ce niveau-là, outre des

données historiques facilement repérables, relatives aux circonstances de sa naissance et à la personnalité de sa mère, l'analyse a pu mettre en évidence une situation silencieusement traumatisante au cours de la période de latence, où la mère et ses capacités de penser ont été en quelque sorte "séquestrées" hors de la portée de Luc, tout en demeurant disponibles pour d'autres membres de la famille.

L'adolescence a amené une pseudo-cicatrisation partielle à ses difficultés d'introjection sous la forme de succès scolaires inédits -il avait été jusque là un élève médiocre⁽⁸⁾- succès dus essentiellement à l'investissement forcené d'une rivalité phallique mutuelle existant entre son père et lui, et l'ayant amené à effectuer des prouesses exceptionnelles dans le domaine du "bachotage".

Après un très long temps de travail analytique, il est parvenu à retrouver un certain contact avec de véritables capacités de penser basées sur une identification introjective à l'objet maternel, mais il est encore loin d'entrevoir ce que pourrait être une génitalité authentique.

Tout récemment cependant, il fit une série d'autres rêves dont le mouvement général exprimait très nettement une forte poussée vers la représentation de cette scène primitive demeurée si obstinément clivée et séquestrée dans son corps. Le dernier de ces rêves le voyait sur le siège arrière d'une voiture conduite par son père. La voiture gravissait une route de montagne qui faisait des lacets, jusqu'à un point où la pente s'accroissait tellement que la voiture semblait passer "sous la route" dit-il. Cherchant à mieux définir l'image de son rêve, il ajouta : "Au fond, cette route formait un anneau de Möebius". Tandis que, dans le silence qui suivit, j'appréciais in petto son utilisation de l'image que j'avais moi-même utilisée dans des travaux théoriques qu'il n'avait pas lu, pour caractériser la relation existant entre la féminité et le masochisme, je fus tirée de ma rêverie par sa remarque : *"Je me demande, dit-il sur un ton rêveur, qui manquait dans la voiture..." "C'est ma mère, naturellement ! s'écria-t-il soudain bouleversé ; c'est elle qui aurait dû se trouver à côté du conducteur !"*

Dans ce rêve, on le voit, Luc ne cherche nullement à détruire la scène primitive, pas plus qu'à se placer dans une position de rivalité homosexuelle avec la mère, comme sa somatisation aurait pu le faire penser. Fils

aîné d'un couple très uni qui avait donné naissance à une fort nombreuse famille, Luc est demeuré figé devant la beauté de l'intimité parentale, dont une certaine carence dans la rêverie maternelle l'a laissé innocemment mais cruellement exclu pendant tant d'année. La violence qu'il a manifestée durant toute son adolescence, puis la somatisation qui a pris le relais de cet agir trouvaient là leur origine. Le rêve que je viens de vous rapporter semble laisser espérer une issue de cette situation au niveau d'une pensée véritable qui, comme vous avez pu l'entendre, se manifeste par une apparition simultanée d'un affect et d'une représentation, en identification avec une rêverie maternelle enfin perçue par lui dans le transfert.

3. J'emprunterai mon troisième exemple au très beau travail d'Anne Turcat, dont nous avons discuté hier. Je me référerai plus particulièrement à l'épisode où Marc enferme le petit bonhomme dans la boîte de plasticine rose, puis, ultérieurement, ayant demandé où se trouvait "la dame des jouets", va remplir un petit camion de la même plasticine rose en disant : "il croit que c'est de la terre, mais c'est de la pâte à modeler".

Ceci m'a fait penser que Marc exprime ainsi toute la différence existant entre la terre-matière-fécale et la glaise dont Dieu s'est servi pour créer l'homme à son image (identification). En effet, durant toute cette séquence, Marc oscille entre le registre anal et le registre de la création, qui implique la génitalisation⁽⁹⁾. De même, lorsqu'il dit de son bonhomme : "il s'envole", alors qu'ensuite il le décrit comme "collé dans la boue", ne pouvant pas s'envoler, ce que je comprends comme ne pouvant pas s'humaniser par l'acquisition d'une vie psychique, impondérable.

Du petit "playbig" il finira par dire : "il fait des marques dans la boue", "il a pas de jambes" et "il a de la pâte à modeler dans son cul", ce que j'ai compris comme : "il l'a dans le baba" -le pénis fécal- parce qu'il n'est pas parvenu à l'état d'être humain à cause du manque de rêverie maternelle.

Puis il poursuit : "sa maman, il va l'engueuler... oh ! sa maman, elle tombe dans la boue et le garçon aussi". Je vois là une belle illustration de ce que je tentais de décrire en disant que, lorsqu'il y a une insuffisance d'identification projective normale, une absence de capacité de rêverie

maternelle, ce sont les deux protagonistes, les deux éléments du couple mère-bébé qui tombent dans la boue fécale ; c'est-à-dire que la mère interne de Marc est également dans la boue.

Ensuite, Marc fait un petit serpent et dit : "il y a un petit serpent qui se transforme ; il va entrer dans la voiture, et puis après il va écraser". J'ai pensé à la comptine : "T'es bien trop petit, mon ami !" : c'est-à-dire que Marc n'a pas les capacités biologiques ni psychologiques de donner à sa mère interne -représentée par A. Turcat dans le transfert et par la voiture dans le matériel- un pénis paternel pouvant donner la vie et sortir tant la mère que l'enfant de ce registre anal. A partir de là, on se trouve dans le cycle infernal que Freud a décrit à propos de l'automatisme de répétition, qui est non créateur de pensée. En effet, il ajoute : "le garçon va aller dans une autre boue, la maman va dire : c'est qui qui m'a volé la boue ?", etc. Cette répétition dure jusqu'au moment où, pourrait-on dire, il retrouve dans la relation avec A. Turcat "les étincelles de Descartes", c'est-à-dire que son désir de sortir de cette situation insupportable lui fait sentir l'aspect brûlant de la révélation, tel qu'on en a parlé hier. Il dit "il met du feu, il fait crier sa maman" et je pense que sa demande est brûlante, sa demande d'être pensé pour être humanisé mais que cette demande est reçue par sa mère interne comme une agression". Elle crie, elle l'engueule". A partir de ce moment-là, l'enfant n'a plus d'issue : plus d'autre issue que de se sentir relégué dans le claustrum anal ; c'est là qu'il enferme le garçon : dans la boîte de plasticine rose, bien fermée. C'est un enfer que cette boîte de plasticine rose ! un enfer sadique, puisqu'il prend la maman, et lui fait planter le couteau, la fourchette, la cuillère dans la boîte. Et quand Anne essaie de dire "maman au secours ! je suis enrhumé ! aide-moi !", il dit "tant pis pour toi tu n'avais qu'à pas marcher dans ma boue". Je pense qu'il met en scène une mère interne qui se sent attaquée par l'existence même de son enfant. Par conséquent, l'enfant ne peut qu'être coupable d'exister ; mais en même temps, cette mère interne est ressentie comme mauvaise, puisque quand elle fait une pizza, ça devient du caca. Donc c'est l'échec dramatique de toute la relation. Ensuite, vient l'histoire de l'araignée, des boutons empoisonnés, de la bouteille empoisonnée, où il ramène le père. Comme le temps presse et que j'en ai parlé hier, je ne vais pas m'y attarder. Et c'est l'épisode du téléphone qui constitue l'acmé dramatique lorsqu'enfin il a réussi à rétablir un contact en faisant une petite ouverture

dans la boîte de plasticine disant "je fais un trou dans la pâte à modeler, tu sais pourquoi ? C'est pour parler" et qu'il fait dire alors au garçon, avec une grande intensité, du fond de sa boîte de plasticine : "maman, t'es fou !" Après, on a la scène inverse où c'est la mère qui est enrhumée et qui dit, du fond de cette même boîte de plasticine "mon petit fils où tu es ? tu es fou !" ils sont fous tous les deux, parce qu'il n'y a pas là de possibilité d'avènement de la pensée. Ce que je voudrais souligner, c'est que la mère est donc aussi emprisonnée que lui dans cette situation de non pensée, et que ceci illustre ce que j'évoquais il y a un instant sur la tragique diminution de la pensée dans un couple qui perd l'intimité de la relation.

CONCLUSIONS

Il me faut conclure, et cela bien que mon sujet soit loin d'être épuisé. Notamment, et l'on peut admettre que j'ai abordé le thème de la symbolisation sous l'angle de la jonction de l'affect avec la capacité de penser, la géographie des identifications annoncée dans le titre de mon exposé demeure encore à préciser. Je vais me contenter d'en proposer un schéma destiné à la discussion et à une élaboration ultérieure, pour tous ceux qui seraient intéressés par le sujet.

Je pense que, dans le jeu des introjections et projections qui constituent, dès la naissance, la respiration même de la vie psychique, on peut opérer une délimitation de plusieurs espaces identificatoires à savoir :

1. l'espace du "maternel primaire", autour du conflit esthétique et de la "capacité de rêverie de la mère" ; c'est probablement dans cet espace que s'originent les identifications projectives au premier objet partiel combiné (sein + mamelon) ;
2. l'espace du "féminin primaire", autour de la mise en équation du pénis (2ème objet partiel) avec le mamelon du sein (1er objet partiel) et de la "position féminine primaire" commune aux enfants des deux sexes au seuil de la position dépressive selon M. Klein ; cet espace constitue vraisemblablement la matrice des identifications introjectives aux liens découverts par l'infans, tant les liens de similitudes-et-différences existant entre le mamelon et le pénis d'une part, la bouche et le vagin/anus d'autre part, que les liens de contenant-et-contenu existant entre la bouche et le

mamelon d'une part, le vagin/anus et le pénis d'autre part ; c'est probablement le lieu de la première symbolisation stricto sensu ;

3. l'espace de l'Oedipe précoce comme héritier de la relation d'objet total structurée par la position dépressive ; c'est là que prennent place les premières identifications projectives et introjectives à des objets à la fois totaux et sexués ;

4. l'espace de l'Oedipe "classique" des 3-4 ans, autour du deuil des objets œdipiens ; les identifications introjectives prennent alors une structure œdipienne formatrice du caractère, tandis que les identifications projectives demeurent le tissu vivant des relations d'objet dans le quotidien ;

5. l'espace de la puberté et de la prime adolescence, autour de la nouvelle dimension donnée à la problématique œdipienne par l'avènement des capacités génitales biologiques ; un certain nombre d'identifications projectives liées à l'identité sexuée et demeurées jusque-là "flottantes" se transforment probablement dès ce moment-là en identifications introjectives venant enrichir le caractère et les capacités du Moi ;

6. l'espace de l'entrée dans la vie génitale adulte, autour de l'apprentissage de l'incertitude inhérente à l'identité sexuée dans la relation de couple ; c'est là que la qualité et l'équilibre existant entre les identifications projectives et introjectives vont constituer des facteurs décisifs dans l'assomption de la capacité génitale par le Moi ;

7. pour les femmes, l'espace de la maternité, autour du deuil de l'identité de "bébé de la mère", deuil d'où naîtra une version spécifiquement originale de la "capacité de rêverie" de la femme nouvellement mère ;

8. toute étape de la vie comportent une virtualité de "changement catastrophique".

Chacune de ces étapes de la vie humaine constitue une occasion de croissance ou de régression de l'espace psychique et des liens qui s'y constituent sous la forme de "pensées", c'est-à-dire d'activité symbolique.

J'ai tenté de montrer comment, dans l'appréciation de la problématique du deuil, qu'il s'agisse de l'objet partiel, de l'objet total, ou des différents aspects des objets œdipiens, il peut être utile de déterminer la nature et la qualité de l'objet de deuil. Notamment, il est indispensable à la

clarification de la relation transférentielle de chercher à savoir s'il s'agit du deuil d'un objet esthétique dont la présence entraîne une organisation défensive basée sur la violence intrusive, ou s'il s'agit du deuil d'un objet frustrant dont l'absence fait surgir une défense par l'envie.

Cette clarification peut être entreprise sous l'angle de l'observation du mode prévalent d'identification utilisé dans le moment considéré. En pratique, cela revient essentiellement à distinguer les uns des autres :

- les mouvements relationnels que l'on sent en quelque sorte "portés par le Moi" -en d'autres termes, les traits de caractère constitués, résultant des identifications réellement introjectives, dont j'aime à dire que, telles la culture, elles sont ce qui reste quand on a tout oublié ; stricto sensu, ces mouvements n'entrent pas dans la relation transférentielle, mais dans la relation de personne à personne avec l'analyste ;
- les mouvements transférentiels à proprement parler, régis par les identifications projectives, dont il y aura à déterminer le caractère normal (capacité de rêverie/ fonction alpha), intrusif (violence liée au conflit esthétique en relation avec l'objet présent) ou pathologique (envie liée à l'absence de l'objet frustrant) ;
- enfin, les mouvements non relationnels et non transférentiels, régis par des phénomènes en marge des identifications, tels les phénomènes de groupe décrits par Freud à propos de la horde primitive et par Bion à propos de la mentalité de "groupes à préjugés de base", mentalité qui survient en lieu et place de l'activité de pensée ; telle, encore, l'identité adhésive décrite par Tustin et par Meltzer dans les personnalités autistiques ; tels enfin les passages à l'acte et les somatisations, court-circuits habituels de l'activité de symbolisation.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. M. KLEIN, Essais de psychanalyse.
2. W.-R. BION, *Passim*, notamment in Recherches sur les petits groupes ; Réflexion faite ; Aux sources de l'expérience ; Attention et interprétation.

3. J. BÉGOIN (1987). Névrose et traumatisme, in *Rev. Fr. de PSA*.
4. A. GREEN, Le discours vivant.
5. J. et F. BÉGOIN (1979). Réaction thérapeutique négative, envie et angoisse catastrophique, Bull. de la Fédération Européenne de Psychanalyse.
6. D. MELTZER. L'objet esthétique, tr. fr. H. Bungener. in *Rev. Fr. Psychan.* 5/1985.
7. D. MELTZER (1988). *Aesthetic Conflict*. Clunie Press.
8. F. GUIGNARD, Les troubles de la signification chez les débiles mentaux. in *Rev. Fr. psychan.*, 5-6 1972.
9. F. et J. BÉGOIN. Pour une resexualisation de la sublimation. in *Rev. Fr. Psychan.*, 5-6/1979.
10. F. BÉGOIN-GUIGNARD (1981). Pulsions sadiques et pulsions épistémologiques, in *La Curiosité en psychanalyse*. Edité sous la direction de H.Sztulman et J. Fénelon, Privat.
11. F. et J. BÉGOIN. Le travail du psychanalyste, in *Rev. Fr. Psychan.*, 2/1982.
12. M. FAIN & F. BÉGOIN-GUIGNARD (1984). Identification hystérique et identification projective, in *Rev. Fr. Psychan.*, 2/1984.
13. F. BÉGOIN-GUIGNARD (1985). A propos de l'identification projective, in *Revue Adolescence*, 1985, T. 3, n° 2.
14. F. BÉGOIN-GUIGNARD (1985). Limites et lieux de la psychose et de l'interprétation. Essai sur l'identification projective, in *Topique*, n° 35-36.
15. F. BÉGOIN-GUIGNARD (1985). Ballade au Préconscient, in *Rev. Fr. Psychan.*, 5/1985.
16. *Pulsions et Connaissance* (1986). Premier Colloque du GECP, Université de Provence.

Table ronde et Discussion générale

Monique Pinol-Douriez :

Tu nous l'a dit, Florence, c'est un travail à long terme que tu nous proposes, mais j'espère qu'on va pouvoir commencer. Est-ce que vous voulez lancer ce travail dès maintenant ?

Didier Houzel :

Je veux bien essayer ! il y a tellement de choses dans ce que nous a dit Florence que ce n'est pas une tâche facile que de lancer la discussion sur tous ces concepts...

Une remarque, en passant d'abord : j'ai été très intéressé par la distinction que tu faisais entre l'espace psychique et la part que tu appelais "espace analytique", part connaissable de l'espace psychique, celle qui est peut-être l'objet de représentation ou le lieu de représentation, et par la comparaison que tu faisais avec l'espace cosmologique et la part explorable, connaissable aussi, de cet espace. Je crois qu'il y a, curieusement d'ailleurs, des métaphores cosmologiques extrêmement fécondes pour notre réflexion. Je ne saurais dire pourquoi, mais il me semble qu'on a intérêt à suivre cette exploration, extrêmement intense actuellement et riche de représentations imaginaires, que font les cosmologistes.

Je pensais notamment à une théorie assez récente qui s'appelle la "théorie inflatoire" de l'univers, dans laquelle l'hypothèse est celle du big-bang. Je pense que tout le monde a entendu parler de cette explosion originaire et de cette expansion de l'univers, mais non pas à partir de l'explosion originaire du big

bang et d'une expansion à vitesse uniforme comme on le pensait avant, mais d'une expansion avec des périodes inflatoires, c'est à dire une dilatation extraordinaire de l'univers en une fraction de seconde et, ensuite, un régime stable et uniforme d'expansion. Dans ce modèle inflatoire, les dimensions de l'univers supposé seraient infiniment plus grandes que celles dont nous pourrions avoir effectivement connaissance, que nous pourrions explorer.

Si je fais référence à cette théorie inflatoire, c'est parce qu'il me semble -et là je rejoins ce que je disais hier sur les angoisses de précipitation- que nous avons affaire dans le développement psychique à des moments inflatoires : la naissance, la crise pubertaire, etc... Tous les changements sur lesquels tu reviens à la fin de ta conférence peuvent peut-être s'envisager sur ce modèle inflatoire, c'est-à-dire une expansion tellement rapide -et c'est ça l'intérêt de la théorie inflatoire à laquelle je faisais allusion- qui pose un énorme problème pour retrouver une certaine stabilité, pour retrouver les symétries antérieures, parce que tout le système de stabilité, de symétrie est complètement bouleversé par l'inflation. Dans la théorie inflatoire, la matière, au sens physique le plus strict du terme, est créée en quelque sorte pour rétablir les symétries, brisées par l'inflation. Je suis tenté de faire un parallèle avec la pensée, avec les pensées du rêve, et avec tout le développement de la pensée : la substance psychique dont tu parlais jouerait le même rôle que la matière, que cette condensation de la matière. En quelque sorte la substance psychique pourrait

se concevoir comme ce qui permet de rétablir les symétries brisées par ce développement inflatoire.

Deuxième remarque à propos des espaces dans lesquels le bébé, puis l'enfant peut se développer psychiquement, l'espace créé par le couple parental, espace qui pose beaucoup de problèmes aux parents... On sait bien que Freud a dit que c'était un des trois métiers impossibles avec celui de psychanalyste et celui de chef d'état. Je n'ai jamais su pourquoi il avait fait la référence à chef d'état, d'ailleurs, à quels fantasmes cela pouvait répondre dans son esprit ?

Florence Bégoïn-Guignard :

Les raisins sont trop verts...

Didier Houzel :

oui, sans doute. Mais ça pose de sacrés problèmes aux parents d'arriver à constituer cet espace pour le développement des enfants. Et puis il y a cet espace privé, dont parle Meltzer, et que tu nous as très bien décrit, qui doit être protégé, et dans cette protection le père joue un rôle crucial. Alors il me semble que cela nous introduit dans une nouvelle perspective sur l'œdipe et sur les rôles parentaux, au lieu, là-aussi, d'une sorte de combinatoire plus ou moins exclusive, investir la mère, puis investir le père, changer d'investissement, revenir à l'investissement primitif, etc., dans lequel on a bien du mal -et on l'a vu dans le cas d'Anne Turcat hier- à trouver une issue. Ça fait penser à la question idiote "qui tu aimes mieux, ton papa ou ta maman?" Question sans réponse, question impossible, perverse... Il me semble que ça nous introduit dans une nouvelle perspective dans laquelle en effet la relation d'intimité s'inscrirait d'abord dans la relation à la mère, mais elle ne pourrait se maintenir et se développer que si le père peut remplir cette fonction que je dirai personnellement de stabilisation et de protection. Mais aussi je suggère cette idée de stabilisation de la relation intime à la mère, c'est-à-dire qu'il n'y a pas l'un des parents qui est plus important que l'autre, ils jouent des rôles dynamiques complémentaires pour permettre le développement de la relation d'objet et des processus de symbolisation et de pensée.

Cette idée de stabilisation m'a été suggérée par le travail avec des enfants autistes. Par exemple, la petite Anne dont j'ai

parlé hier, à un moment de sa thérapie s'est mise à s'intéresser beaucoup aux objets qui flottent. Tristan, lui, s'intéresse beaucoup à l'ancre qui est dessinée sur le bateau, à la bouée qu'il a dessinée aussi sur le bateau, à l'espèce d'anneau qui permet d'amarrer le bateau à quai. Ça me fait penser d'ailleurs, que les marins appellent les gros poteaux qui servent à amarrer les bateaux des "bites" d'amarrage, ce n'est peut-être pas pour rien qu'on retrouve ce terme. Je pense que dans cette stabilisation de la relation d'intimité du bébé à la mère, dans l'introjection, dans l'intériorisation de cette intimité, la fonction du père est essentielle, indispensable, sinon on voit basculer la relation de l'extase à la persécution et elle ne peut pas trouver sa stabilité.

Un point sur lequel je m'interroge à propos de ce que tu as dit et de ce que Meltzer dit, c'est la distinction entre l'envie et la violence que peut susciter l'objet esthétique qui seraient attachées au conflit esthétique.

Dans mon exposé d'hier j'avais articulé autrement les choses. Je me demandais si, faute de capacité de pensée, faute d'identification introjective, faute de capacité de rêverie de l'objet aussi, l'objet esthétique dans sa séduction vertigineuse ne pouvait pas être l'objet d'attaque envieuse, destructrice, pour détruire cet aspect séduisant qu'il comporte. Autrement dit, je me demande si l'on ne peut pas relier d'une manière plus étroite, plus directe, l'envie et le conflit esthétique, la différence entre envie et jalousie que fait Mélanie Klein se retrouvant dans l'idée que dans l'envie il n'y aurait pas d'objet ou pas d'objet total en tous cas, alors que dans la jalousie il y aurait une étape plus avancée, et qu'il y aurait des objets rivaux par exemple.

Je sais que c'est un problème extrêmement complexe, avec beaucoup de niveaux de jalousie qui peuvent être définis, mais c'est un point de discussion... Je ne suis pas complètement d'accord avec la proposition, ou l'opposition, que tu as faite et qui consiste finalement à séparer tout à fait l'envie du conflit esthétique.

J'ai été tout à fait fasciné par les rêves de ton patient, Luc, je crois. Ils m'ont fait penser à beaucoup de choses et je me demandais si la séduction dont tu parles à propos du premier rêve où l'analyste l'emmène dans un chemin escarpé, ne peut pas se comprendre comme la séduction par l'objet esthétique.

Encore une fois, je pense personnellement que l'objet esthétique n'est pas seulement un objet d'émerveillement, c'est-à-dire quelque chose qui serait trop statique, trop contemplatif, mais que c'est aussi un objet d'attraction, de séduction et que c'est ce vertige-là, de l'attraction, qui est le cœur de l'angoisse esthétique.

Je me demande si Luc ne met pas en scène dans son rêve cette séduction par l'objet esthétique qui l'amène sur un chemin escarpé, et c'est juste après qu'intervient la référence à la voiture, aux délinquants et aux attaques envieuses contre les organes féminins, la féminité tout autant, semble-t-il, dans sa composante féminine que dans sa composante maternelle. Ce qui me ferait penser que l'attaque envieuse peut être étroitement liée à un conflit esthétique, à l'angoisse esthétique.

Le deuxième rêve, avec la bande de Moebius, je le trouve évidemment tout à fait intéressant, je me suis aussi intéressé à la bande de Moebius et aux espaces non orientables. Ce qui me paraît tout à fait fascinant dans ce rêve, c'est qu'on a l'impression que ce qui permet d'ouvrir la bande de Moebius - qui est une surface non orientable, c'est-à-dire que l'on ne peut pas dire qu'il y a un côté extérieur ou un côté intérieur, un côté supérieur, un côté inférieur, puisque si l'on parcourt l'un on arrive à l'autre dans un circuit infini - c'est le moment où il peut penser à sa mère, penser que c'était sa mère qui était absente pendant le rêve, et qu'il peut donc faire une représentation, compléter la représentation de la scène primitive, du couple parental.

Je crois que ça illustre la façon dont le travail de symbolisation - le travail de représentation et le travail du rêve avec toutes les étapes que Bion a décrites, la pensée du rêve etc... - ouvre un monde recourbé sur lui-même, ce que j'ai appelé un "monde tourbillonnaire", de façon à en faire un monde orienté, vectorisé, qui permet la rencontre avec l'objet, la rencontre des objets entre eux et la fécondité, la créativité qui peut s'en suivre.

A propos de ta conclusion, je t'ai déjà posé la question, hier, après avoir vu ton texte, que j'ai trouvé très intéressant : la description des différents espaces identificatoires que tu nous proposes, est-ce qu'en huitième point ne vient pas, pour les hommes, l'espace de la paternité ? Sinon, je suis entièrement d'accord avec le reste. Voilà mes commentaires !

Florence Bégoïn-Guignard :

Je te remercie, Didier, de ta lecture attentive, à laquelle j'ai été très sensible et des commentaires que tu nous as donnés. Il y a deux choses sur lesquelles je pourrais éventuellement revenir.

D'abord, la dernière question, et puis le problème de la différenciation, qui est faite en réalité par Meltzer entre envie et violence, mais qui après m'être apparue comme assez discutable, m'est apparue au contraire assez éclairante. Je crois que c'est très important, parce que j'ai constaté que les patients sont extrêmement soulagés lorsque l'on ne confond pas l'intrusivité et le sadisme. Je crois que cette notion de différenciation entre envie et violence dûes au conflit esthétique est quelque chose qui est une conceptualisation, d'ordre plus élaboré, d'une intuition qui traîne dans toutes les discussions cliniques de psychanalystes depuis fort longtemps. Il ne faut pas confondre l'avidité avec l'envie, par exemple. A partir du moment où le concept d'envie est établi par Mélanie Klein, on avait déjà cette distinction. La différence que fait Meltzer, c'est qu'on pensait jusqu'à présent que l'avidité était quand même liée à la frustration due à l'absence de l'objet. Or, l'avidité existe toujours mais on peut faire une distinction : l'envie est liée en tous cas à des conditions de frustration tandis que cette avidité est liée au conflit esthétique, sans préjuger du fait qu'il peut y avoir de l'avidité aussi du côté de la frustration paranoïaque. Cette avidité est une avidité du désespoir d'être exclu de quelque chose de très beau. Ça donne en effet une violence à cause du désespoir d'être passé à côté d'une telle beauté, une violence intrusive chez le sujet. Imaginez que vous soyez dans un lieu pour des raisons professionnelles, et puis vous apprenez qu'on joue l'opéra que vous auriez toujours voulu voir, ou qu'on expose la toile que vous préférez... ça suscite un mouvement de violence très fort. J'ai pris des exemples qui sont d'ailleurs approximatifs puisque précisément, ce que j'ai essayé de dire hier à propos de la scène primitive, c'était ce caractère ineffable.

Pas seulement de la scène primitive c'est pour ça que j'ai parlé de relations intimes. Toute relation intime a un côté ineffable. C'est impossible de décrire, même si on est Proust, les détails et la qualité d'une relation intime. C'est une relation à deux personnes, elle ne peut être vraiment vécue que par ces deux personnes et par personne d'autre.

Donc je crois que c'est important à distinguer : l'effet de séduction est probablement un effet différent de celui de la séduction narcissique, c'est-à-dire la séduction de l'objet dont on peut être envieux, celle d'un objet qui se pare de ses qualités, qui dit "regardez comme je suis beau"... tandis que la séduction dans le conflit esthétique, c'est vraiment la séduction de la qualité, de l'ineffable d'une relation dont on ne pourra jamais effracter l'intimité.

Je crois que c'est ça la différence. C'est tout à fait certain que cette intimité peut susciter une violence et une destructivité très grande, mais je pense que c'est important sur le plan du psychisme de faire la différence et de maintenir cette différence sur les motifs, même si les résultats sont les mêmes.

Il y a eu dernièrement une histoire horrible de vieilles dames assassinées à Paris, en série, et j'ai été frappée de ce que les assassins -qu'on a fini par arrêter- prenaient vraiment un plaisir d'un sadisme absolument ahurissant à torturer ces vieilles dames. On avait l'impression que là c'était le plaisir de torturer le sein qui se nourrit lui-même. C'étaient des vieilles dames qui étaient veuves, qui étaient toutes seules, qui allaient chercher leur pain, et comme par hasard au moment où elles vont chercher leur nourriture, elles sont attaquées. Je pense qu'il y a là autre chose qu'une opportunité, c'est vraiment là un mécanisme d'envie. Beaucoup d'actes terroristes, aussi ignobles soient-ils en ce qui concerne le résultat, peuvent être au contraire pensés sous l'angle de l'intolérabilité de la relation intime avec l'objet esthétique. C'est ça que je pourrais dire.

Un mot pour la paternité ...Je suis en plein dans une réflexion pour un article que je n'ai pas terminé, concernant les identifications et les relations d'objet, le développement du masculin par rapport au féminin. A mon grand dam, j'ai dû reconnaître que Freud avait raison lorsqu'il disait que le développement psychique de la femme trouvait son achèvement au moment de la maternité. J'étais très vexée pendant très longtemps, comme d'ailleurs vous l'êtes certainement, enfin toutes les femmes ici présentes. Je ne suis d'ailleurs pas du tout contente d'avoir dû reconnaître qu'il avait raison, mais je crois que, sur le plan du développement psychique, ça contient une vérité tout à fait indiscutable en ce qui concerne les aménagements du surmoi et la réintrojection dans le moi, d'éléments qui

jusque là étaient demeurés surmoïques. Alors que je pense, sans avoir encore de conclusion définitive, que pour l'homme, ça doit se situer dans un rythme différent, avec des étapes différentes et qui doivent être jouées peut-être plus rapidement. L'achèvement serait dans cette nécessité d'assumer l'incertitude du rôle dans le couple. Si, au niveau de la sexualité, la femme peut tricher, l'homme ne peut jamais tricher. C'est ce décalage-là que j'ai essayé de montrer. Ça ne veut absolument pas dire que pour l'homme la paternité n'est pas un espace important, mais simplement, du point de vue de ses capacités de développement à ce moment-là, on sera beaucoup plus dans le territoire des identifications, des capacités d'identifications à l'autre, et non d'un phénomène vécu de l'intérieur, à partir du moi corporel. Bon, ça nous entraîne un peu loin...

Monique Pinol-Douriez :

Je vous propose une pause assez brève et la parole sera donnée ensuite à la table ronde et à tous dans la salle.

(Pause)

Monique Pinol-Douriez :

Nous avons tous continué à penser, mais certains d'entre vous ont certainement très envie d'intervenir. Nous avons pensé donner la parole d'abord à la salle et la table ronde réagira à vos interventions. Qui veut bien prendre la parole ?

Michel Ledoux :

Devant l'exposé que vient de faire Florence Begoin, je crois que nous avons tous éprouvé l'éblouissement devant l'objet esthétique, mais je pense aussi que la qualité de l'écoute et la capacité de rêverie de l'auditoire feront que ça ne se traduira pas tellement, je pense, en violence mais plutôt en capacité de symbolisation.

Il est impossible d'aborder l'ensemble de l'exposé, mais je voudrais plutôt poser quelques questions sur un point. J'ai été beaucoup intéressé par les différentes sortes d'identifications introjectives, projectives et mimétiques. J'aimerais avoir, de Florence Bégoïn, quelques éclaircissements supplémentaires sur ce qu'elle a nommé "identification mimétique". On la trouve en effet dans certains phénomènes de groupe et

je crois qu'à juste titre elle nous a dit tout à l'heure que cela venait prendre la place d'un processus de pensée, mais il m'a semblé que l'on pouvait aussi trouver cela dans la relation individuelle que ce soit entre la mère et l'enfant, que ce soit entre l'analyste et l'analysé, et je me demandais, pour préciser ma question, si une telle situation d'identification mimétique n'apparaît pas en particulier, lorsque, devant l'objet maternel pour lequel on peut se poser la question "qu'est-ce qu'il y a dedans" et dans les cas où l'intéressé a le sentiment que peut-être il n'y a rien, il n'a plus d'autre solution que de s'agripper en quelque sorte aux signes extérieurs de l'objet. Je pense là à ce qu'a dit Winnicott, quand la mère est insuffisamment bonne et que l'enfant essaie de regarder, de saisir les moindres éléments du visage comme, dit-il, on regarde le ciel pour essayer de voir le temps qu'il va faire, mais sans pouvoir pénétrer justement à l'intérieur. Je pense, et j'évoque là des expériences que chacun d'entre nous connaît bien, avec précisément des patients qui ont ce vécu-là et je pense à des cas limites, mais aussi à d'autres... On est frappé du fait qu'ils scrutent les moindres variations de la mimique de l'analyste, chaque fois qu'ils peuvent la saisir et je pense qu'il y a là quelque chose qui ressemble tout à fait à tous ces phénomènes auxquels vous faisiez allusion à propos de l'identification mimétique. J'aimerais que vous puissiez nous en dire un petit peu plus à ce sujet.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je vous remercie beaucoup de votre question et de la réponse que vous lui donnez, à laquelle j'adhère complètement. En fait, "identification mimétique" est un terme de Jean Gillibert, qui décrit des phénomènes tout à fait analogues à la description par Winnicott du faux self et à la description par Meltzer de ce qu'il a appelé l'identité adhésive et qui, je crois, a été traduit par identification adhésive, c'est Michel Haag qui me le faisait remarquer l'autre jour. Ce que j'ai voulu montrer, je suis absolument d'accord avec vous, ça se passe quand il n'y a pas de relation d'intimité. (.....)

Meltzer a été tout à fait clair quand je lui ai posé la question, pour préciser et confirmer qu'il ne s'agit pas de relations d'identifications. On est toujours piégé par les mots et on finit toujours par parler d'identification quand même, mais je pense

que c'est très important de s'apercevoir que c'est un phénomène qui n'entre pas dans le registre des identifications. Il ne faut pas oublier que le concept même d'identification projective, sur lequel je travaille depuis des années - et plus j'y travaille, plus je trouve ça compliqué - a été discuté et refusé et réfuté par les psychanalystes pendant longtemps, pour une raison qui est tout à fait valable : c'était de savoir si vraiment c'était de l'identification.

Il me semble que ça peut notamment se comprendre par le fait qu'il n'y avait pas encore cette autre frontière, maintenant un peu mieux placée, entre l'identification projective, qui est un monde, et puis ces phénomènes qu'on rencontre dans les cas que vous avez signalés et qui forment le "faux self", la seconde peau d'Esther Bick.

Je pense intéressant de relire ce que Freud a écrit sur la horde primitive et le livre plein d'intuition et génial de Bion sur les phénomènes de groupe : quelle que soit la qualité des individus qui sont mis ensemble dans un groupe, le fait que la relation d'intimité est si difficile à atteindre et si dangereuse en même temps fait que ce genre de phénomène alors y fleurit, tout à fait à l'état endémique.

Maurice Netter :

Excusez-moi... Quand on lit Jean Gillibert - comme vis-à-vis de certaines personnes qui donnent beaucoup à penser et on ne comprend pas très bien ce qu'ils veulent dire - j'y ai lu qu'il s'agissait de l'identification primaire narcissique mimétique. C'est donc bien dans le registre de l'identification que Gillibert, lui, place cette position, et il s'agirait de quelque chose de très premier, où il y aurait une espèce de scission déjà, en même temps qu'une identification. Ce n'est pas encore l'identification projective du tout, ce n'est pas encore tout à fait le clivage si j'ai bien compris, mais c'est une partie de soi qui est à la fois séparée et identifiée en même temps, qui prend une allure mégalomaniaque et qui se situe dans sa recherche sur la mélancolie et d'où vient l'objet mélancolique ? ... c'est ça ?

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, enfin... je crois que la façon d'envisager les choses comme j'ai essayé de vous la proposer ce matin, dans la lignée de

Bion et Meltzer, pose évidemment tout le problème du narcissisme de façon différente qui est évidemment loin d'être résolue. Quand on est dans le narcissisme secondaire, ça va, on y comprend quelque chose, comme d'ailleurs quand on est dans le refoulement secondaire, mais dans le refoulement primaire... Je crois qu'on n'est pas du tout encore à même de décortiquer tous ces phénomènes qui sont au niveau du narcissisme primaire.

Il ne faut quand même pas oublier que Freud - évidemment chacun a son Freud - a dit que la première relation d'objet c'était la relation au sein, que c'était le prototype de la relation génitale mais que la première relation d'objet c'était l'identification. Je pense qu'il parlait là de l'intimité, je ne pense pas qu'il parlait de l'identification, ou de quelque chose de mimétique... mais c'est tout le problème de la différenciation, je crois, entre le normal et le pathologique qui se pose.

Bernard Dravet :

Vous m'avez fait associer beaucoup au fil rouge de ma recherche sur le négatif dans les institutions de soins et de formation : ma recherche porte sur la psychosomatisation observée durant les interventions institutionnelles sur le corps des membres institutionnels, leur dispositif et cadre institutionnels, et aussi sur le corps des membres du groupe intervenant et leur dispositif et cadre institutionnels. Ceci s'observe dès les séances préalables, en préalable à toute possibilité de pensée.

Quelle est mon hypothèse ? Comme si les pactes des négatifs refoulés dans l'institution ne pouvaient se parler, se communiquer, s'élaborer, dans l'histoire institutionnelle et celle de ses membres. Il y a alors passage à l'acte par symptôme, maladie, blessure, et parfois délire en reprenant ces termes de l'écrit de Jean Guillaumin dans son livre sur ce thème.

Comment vous m'avez permis d'associer ? Par le concept du traumatisme psychique et de l'entropisme. Je rapporte ces notions au processus institutionnel vécu dans les interventions institutionnelles que nous réalisons pour l'Association Creuset.

J'ai eu la chance de réaliser de nombreuses interventions institutionnelles mais je pense ici à une institution parisienne que j'appellerai Institution St. Eustache. J'ai suivi cette institution par un ami qui m'en parle à chaque vacances, tellement il en

ressent le besoin, pour se dépatouiller de tout ce qu'il ressentait, avec de très fortes réactions émotives, me disait-il à chaque passage à Marseille.

Je fus frappé et même attaqué dans mes possibilités de pensée durant tant d'années. Mon ami, en me parlant de St. Eustache, me révélait ce que vous nous dites, en conclusion de votre exposé, sur les mouvements non-relationnels, non-transférentiels, en marge des identifications dans les modes prévalants des identifications.

A chaque crise dans cette institution : départ d'un directeur, changement du projet pédagogique, de formation, diminution du budget de l'école, conflit avec les élèves des différentes promotions, il y avait une psychosomatisation grave sur le corps des salariés : cancer chez l'un, dépression durant un an chez l'autre, un autre a la colonne vertébrale touchée, 10 autres ont une dépression de plus d'un an.

A chacune de ces périodes, leur cadre institutionnel part lui aussi chaque fois à la dérive, me dit-il, comme si ne pouvant échanger en intimité entre salariés sur la crise qu'ils vivent parce qu'il n'y avait pas "d'espace psychique", comme vous nous le dites, pas de "lieu de contention" comme l'écrit Roussillon, pas d'espaces d'élaboration de leurs fortes émotions.

Les trois pulsions décrites par Bion, L, H, K développent leur contre-partie dans la vie institutionnelle : on se hait entre clans clivés d'où des conflits idéologiques incessants et sans nom et sans sens ; on se détruit entre salariés, et on détruit même l'institution en ne travaillant plus pour son objectif premier, la formation, mais pour ses propres objectifs syndicaux, idéologiques et ses propres stratégies personnelles projectives.

Surtout le processus (-K) se manifeste en détruisant toute pensée permettant l'élaboration d'un projet de formation et c'est le chaos, l'angoisse, parfois la folie institutionnelle puisque l'objet même de l'institution est détruit ou n'est plus investi.

Les intervenants en institution vivent contre-transférentiellement ce que vous avez si bien traduit par (-L), (-H), (-K) et ne peuvent pas penser préalablement l'institution pour laquelle ils vont faire l'intervention à la suite d'une demande, car ils sont devant un trou noir, un impensable, un intraitable. Pour l'élaborer ils vont devoir faire faire un voyage à leurs réactions

affectives non représentables, parce que trop violentes.

Violentes, car elles font intrusion à l'intimité des intervenants, à l'intimité avec leur institution d'origine et donc à leur relation aux parents combinés et à la scène primitive et à leur propre traumatisme psychique. On peut alors comprendre leur entropie.

Pour élaborer, ils ont un espace, c'est celui de l'analyse inter-transférentielle par les intervenants, s'ils le peuvent, et du contre-transfert préalable, ce qui permettra alors aux autres de travailler.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je vous remercie Bernard Dravet, vous avez fait une élaboration personnelle à partir de ce que j'ai essayé de communiquer. Je crois que nous sommes tous sensibles à ce qui vous concerne : nous avons tous l'expérience institutionnelle présente ou passée, et j'ai travaillé personnellement très longtemps dans des institutions.

Je fais partie d'une institution, une Société de Psychanalyse et je sais à quel point l'esprit peut être en effet occupé de façon destructrice par ces phénomènes que vous avez décrits.

Ceci peut nous faire réfléchir à propos de cette distinction que j'ai essayé de faire -Didier Houzel m'a montré qu'il y avait des points faibles, pas encore tout à fait élaborés- en suivant Meltzer dans son établissement du conflit esthétique par opposition à l'envie.

Didier Houzel disait que l'objet esthétique pouvait aussi susciter de l'envie, ce qui est tout à fait vrai. Il y a un entretissage entre la violence par désir d'intruder et l'envie.

On se retrouve au cœur du problème à un niveau méta-psychologique, dans ce sens où l'envie a été décrite par Mélanie Klein quand elle a suivi Freud dans la deuxième topique, c'est-à-dire dans la topique qui postule l'existence de l'instinct de mort. Elle a pu dire de l'envie que c'était une pure culture d'instinct de mort. Alors que, si on suit Meltzer dans son idée de conflit esthétique, on pourrait faire l'économie de ce postulat de l'instinct de mort. J'avais rappelé, au colloque précédent du GECP, que dans l'article écrit par Freud pour l'Encyclopédie Britannique - en 1938 ? enfin vraiment très peu avant sa mort - il postulait comme tout à fait hypothétique l'existence de ce que j'avais appelé une sorte de grands

parents: j'étais dans mon idée trans-générationnelle au niveau des pulsions, de l'instinct de vie et de l'instinct de mort.

Ceci dit, la relation d'intimité dans les institutions suppose un certain nombre de paramètres extrêmement délicats et compliqués. Je pense qu'il serait intéressant de réfléchir à la nécessité d'une dimension hiérarchique, non pas venue de l'extérieur, mais venue de l'intérieur, dans le sens où il y aurait des personnages qui accepteraient la responsabilité d'être des parents et d'autres qui accepteraient la responsabilité d'être des enfants, car c'est aussi une responsabilité.

Didier Houzel :

Oui, vous suscitez en moi une question, c'est une question que j'aurais à vous poser, en référence à l'exposé de Florence tout à l'heure sur la partie qui portait sur les espaces de plus en plus distaux ou comme on veut, de plus en plus proximaux : espaces d'intimité, espaces proches, espaces contractuels. Ma question serait la suivante, ou plutôt mes questions.

La première : est-ce que le risque, dans l'institution, n'est pas souvent une confusion de ces espaces ? Par exemple prendre pour l'espace contractuel, la relation d'amitié intime entre deux ou plusieurs personnes à l'intérieur de l'institution, ce qui est un système instable, me semble-t-il d'après ma pratique de l'institution, et aboutit à des crises passionnelles extrêmement douloureuses.

Deuxième question : est-ce que l'institution ne peut pas s'envisager dans l'ordre inverse de celui du développement de l'enfant ? C'est-à-dire que lorsqu'on parle du bébé, de l'enfant, du développement, de la genèse de la pensée, on a tendance à partir de l'espace de l'intimité et puis à aller de proche en proche, de plus loin en plus loin, vers les espaces plus distaux. Est-ce que, dans l'institution, ce n'est pas le problème inverse qui se pose ? C'est-à-dire d'abord de bien établir l'espace contractuel, de façon qu'il puisse contenir des espaces proches et finalement, peut-être, cet espace d'intimité dont parlait Florence.

Bernard Dravet :

Dans ces institutions de formation les espaces confus se multiplient, aussi bien d'ailleurs que dans les institutions de soins, parce qu'on a les malades et on a les élèves,

pour faire les confusions. Pour ne pas élaborer, on projette dans des espaces de confusion avec les élèves ou avec les malades, on refuse souvent le tiers.

Je suis d'accord avec vous au sujet de la direction et la possibilité qu'a toute hiérarchie de différencier, de séparer.

Ce qui me pose le plus de problèmes par rapport à l'institution, c'est la grande difficulté qu'ont les personnes à poser une demande. Il y a quelque temps, on a même assisté, pour reprendre ce que disait Florence Bégoïn, à une demande envieuse, c'est-à-dire à une demande qui était presque de nous vider en terme d'idéalisation, avant même une intervention, tellement la demande est difficilement pensable pour un groupe institutionnel.

Jean-Claude Ginoux :

J'avais l'intention consciente de ne rien dire du tout concernant les groupes ou les institutions, et puis je vois qu'on en parle, et peut-être que c'est pas inutile qu'on y revienne. En réponse à Bernard, je dirai que la confusion peut s'emparer d'autant plus de l'esprit d'un intervenant dans une institution s'il ne perçoit les personnes et les individus qu'à l'intérieur de groupes déjà institués : tu les évoquais trop rapidement comme des élèves ou des malades et non pas des personnes strictement individuées. Alors, évidemment, le risque de confusion est très fort.

Je crois qu'accepter de s'engager dans une institution lorsqu'on y est sollicité pour y voir plus clair, lorsque les membres de l'institution jugent utile de faire appel à un consultant, particulièrement de formation analytique, c'est se trouver confronté nécessairement à un vécu d'extrême destructivité. Je veux dire que ne pas l'éprouver, c'est sûrement se garantir de ne rien comprendre. On est bien amené à l'éprouver lorsque l'on se laisse aller à résonner, au sens acoustique du terme, à ces vécus, à ces projections extrêmement schizoparanoïdes. Il y a quand même une porte de sortie, une possibilité de conserver, comme le dit Bion, une vision binoculaire : conserver à l'esprit, en s'y entraînant volontairement, que nous avons affaire aussi à des personnes, à des individus, qu'il nous faut aussi garder un œil sur l'extérieur, sur ces individus, qu'ils ne sont pas totalement membres de ce fantasme qu'on appelle institution, qu'ils n'y adhèrent pas

nécessairement en totalité. Et puis un œil sur notre réalité interne, ce que nous éprouvons nous-même comme émotions. Ceci dit pour l'avoir vécu et éprouvé plusieurs fois.

Un petit point de controverse avec Florence Bégoïn : au sujet de ce que vous nous disiez tout à fait à la fin et concernant les travaux de Bion sur la mentalité groupale, je pense que vous avez peut-être dit les choses rapidement, ou peut-être mal lu les propositions de Bion à ce sujet. Je veux dire par là que ce que Bion soutient comme relevant d'une production psychique tout à fait anonyme, tout à fait immuable, tout à fait répétitive, très proche des phénomènes proto-mentaux qu'il a décrits, ou psychosomatiques, c'est effectivement la mentalité groupale à laquelle nous verserions tous notre contribution anonyme et involontaire, quel que soit notre degré de développement psychique, parce que nous sommes des animaux grégaires.

Mais c'est aussi perçu par beaucoup d'entre nous que ces groupes, qu'ils soient ou non organisés au sens social ou juridique du terme, sont composés d'individus qui ont des vies psychiques différentes, différenciés dans de très larges proportions et donc avec des aspirations fort différentes.

C'est d'après Bion - si je l'ai bien lu - la résultante de ces productions psychiques anonymes, involontaires, totalement inconscientes et proto-mentales qu'il appelle la mentalité du groupe et des aspirations plus individuées des personnes qui composent ces groupes qui va donner ce qu'il appelle la culture du groupe. Celle-ci représente des organisations fantasmatiques qu'on peut décoder à différents niveaux, notamment au niveau des pré-supposés de base qui ne sont pas la mentalité groupale, c'est la résultante le pré-supposé de base. C'est sur ce niveau-là seulement, sur la culture du groupe, qu'un effet de mutation peut être obtenu par un travail thérapeutique ou analytique. La mentalité de groupe, au sens de Bion, demeurant tout à fait immuable, inchangée.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je vous remercie d'avoir donné ces précisions. Effectivement, ma formule était très lapidaire et prêtait à confusion. Je voudrais aussi rappeler que, parmi les formes que peut prendre un groupe, il y a le groupe de travail qui est évidemment l'idéal.

Arielle Paunier :

J'ai une demande d'éclaircissements que j'aimerais assortir de quelques remarques. Il y a un concept qui me paraît être en filigrane de tout ce qui a été dit et qui n'a pas été développé comme tel : c'est la question de la vérité. Vous en avez fait mention, Didier Houzel, un peu en passant, en évoquant plus particulièrement la communication émotionnelle, donc quelque chose de vraiment authentique, quelque chose qui lie, comme dans la "relation intime", essence du transfert, évoquée par Florence. Vous avez parlé des cognitivistes en disant que, pour eux, et vous avez cité Piaget en particulier, l'adaptation était le fondement du développement de la pensée.

A ce propos, je voudrais rappeler que Piaget a toujours considéré l'organisation comme indissociable de l'adaptation pour le développement de la pensée. Quand il parle d'organisation, c'est dans le sens de structuration interne, de paliers d'équilibre successifs et il précise que la fonction de la pensée, au travers d'auto-régulations, est de distinguer le vrai du faux et de demeurer dans le vrai. On retombe donc sur cette question de la vérité.

Le travail de l'analyste vise l'écoute vraie, l'établissement d'une relation vraie, l'accès à une organisation psychique vraie. La forme de l'intérêt, qu'à travers l'écoute et dans la relation, il porte au fonctionnement psychique, donc à l'organisation interne qui le sous-tend, est unique et le patient ne s'y trompe pas.

Ma question concerne cette vérité et sa relation à l'impact de l'objet esthétique : est-elle, cette vérité, synonyme de l'illumination-révélation de la beauté de l'objet ? mais ne dit-on pas "trop beau pour être vrai" ? Ou alors, en reprenant ce que Descartes semblait penser, et qui a été rappelé dans une des interventions : la vérité doit-elle être administrée à petites doses ?

Didier Houzel :

Qu'est-ce que la vérité ? Redoutable question. Je ne vais pas y répondre, sûrement pas ou à toutes petites doses... Avant d'essayer d'apporter quelques éléments de réflexion à propos de Piaget, je vous remercie des précisions que vous donnez.

J'admire beaucoup Piaget et je pense qu'il a engagé des recherches tout à fait essentielles, qui se poursuivent encore, et qui

sont extrêmement fécondes. Peut-être peut-on dire à propos de la distinction entre l'approche analytique et l'approche cognitive, que s'il y a une dynamique dans cette dernière approche, elle est plus extérieure au psychisme. Ce n'est pas la dynamique interne ou propre au psychisme qui est l'objet de leur étude. Mais effectivement Piaget suppose une organisation par paliers successifs, et je pense d'ailleurs qu'il y a beaucoup de points de jonction à chercher entre les deux approches qui peuvent se féconder mutuellement, mais je ne veux pas esquiver le problème de la vérité.

Je crois qu'il faut essayer de rapporter modestement la question au champ de validité de la psychanalyse et je ne pense pas que la psychanalyse soit le moins du monde en mesure de répondre de manière absolue, d'une manière générale. Je pense que c'est plus de l'ordre d'une relativité. On peut essayer d'approcher le problème. Il y a d'autres approches : l'approche philosophique notamment, puisqu'on a parlé de Descartes. Est-ce qu'on pourrait envisager par exemple que ce dont Bion parle quand il parle de vérité ou de mensonge serait en référence à la distinction entre la non-confusion ou, au contraire, à la confusion de ces différents espaces d'intimité, de proximité ou de contrat social dont Florence a parlé tout à l'heure en référence aux travaux de Meltzer ?

Je veux dire qu'il me semble que le mensonge serait de l'ordre de l'affirmation qu'on est dans une relation d'intimité alors qu'on est dans une relation contractuelle, par exemple, et que ce que nous pouvons dire à travers l'approche analytique et ce que nous pouvons peut-être proposer aux patients dans la cure analytique, c'est de faire le tri de ces espaces-là, non pas de leur dire ce que c'est que la vérité - à quel titre le dirions-nous ? - mais de les aider à faire le tri en eux-mêmes de ces différents espaces psychiques et espaces relationnels, de façon à ce qu'eux-mêmes puissent faire leurs propres expériences et leurs propres chemins.

Marcel Thaon :

Le terme "vérité" pose question de la même manière qu'on parle d'objet en tant qu'objet-en-soi. Bion emploie souvent le terme de "sentiment de vérité", en particulier dans la phrase célèbre où il dit que "nous n'avons véritablement de sentiment de vérité

que lorsque nous pouvons associer la relation de haine que nous avons avec un objet avec le sentiment d'amour que nous pouvons avoir à propos du même objet".

C'est donc le sentiment de vérité qui est en jeu, qui renvoie à l'idée que la vérité est toujours dans une rencontre, comme on dit "in vino veritas". La vérité est dans la rencontre avec un certain type de relation qui peut produire les dégâts qu'on sait.

Je crois que nous avons là quelque chose qui nous permet de réfléchir : dans une relation clinique, le mot vérité employé par un patient ou nous-mêmes nous renverra quelquefois exactement au contraire, au mensonge. Par exemple, à la tentative de faire un avec ce qui se représenterait comme une surface lumineuse extraordinairement intense qui produirait le sentiment de vérité, mais serait en fait mensonge.

Je pense au rêve d'un patient moitié paranoïaque qui, dans les deux parties de son rêve, oscille entre deux modes de fonctionnement. Dans une partie du rêve il tente de justifier, il parle d'une lumière qu'il porte dans un couloir et cette lumière sort d'un objet. Et dans la deuxième partie du rêve il parle d'une flamme qui sort de sa main, et brûle la maison dans laquelle il est.

Ce qui me fait associer à deux modes de fonctionnement, dont l'un serait de l'ordre de la symbolisation. Les rares fois où Bion a parlé de symbolisation, en employant ce terme, il en a parlé comme de la comparaison entre deux objets qui ont à la fois des points communs et des différences. Je pense à son texte sur la différenciation entre les parties psychotiques et non-psychotiques de la personnalité. Donc les seules fois où il a parlé de symbolisation, c'est pour parler de la symbolisation comme d'un lien qui à la fois unit et sépare.

Nous avons d'un côté un travail de symbolisation qui renvoie à l'objet, serait intermédiaire de l'objet, et de l'autre côté, ce qu'on pourrait appeler une expérience intense qui fait disparaître l'objet en même temps qu'il brûle.

Ça nous permettrait peut-être de penser l'objet statique autrement, permettant de réfléchir à l'expérience de la lumière telle qu'elle est vécue par le bébé lorsqu'il n'y a pas les nuages qui passent sur le visage de la mère... Je reprends ici la métaphore de Meltzer dans son article.

Florence Bégoïn-Guignard :

Juste un mot, parce que je crois que vous avez dit l'essentiel pour répondre à la question d'Arielle qui évidemment n'est pas une question à laquelle on pourra complètement répondre en ce qui concerne la vérité, comme le point O aussi, c'est-à-dire inconnaissable, en soi inconnaissable.

Je voudrais quand même me faire l'avocate du diable pour souligner que, dans l'exemple que vous donnez, on retrouve la même configuration que celle que j'ai reprise dans le cas de Anne tout à l'heure et que celle qui était dans le deuxième rêve de Descartes, à savoir que la flamme change de camp.

Quand on s'occupe de ce genre de phénomène, on a effectivement toujours à considérer que le symbole est un état - je pense qu'on pourrait le formuler comme ça, ça me paraît temporairement satisfaisant - un état d'équilibre passager, qui permet de différencier les parties psychotiques et non-psychotiques de la personnalité. Mais très vite, ce symbole va devenir figé, et se mettre du côté du faux self, ou alors il va être de nouveau repris par le diable et repasser du côté psychotique.

Je pense que ce que j'avais proposé à propos des étincelles dans le deuxième rêve de Descartes, qui voit les étincelles du feu et qui ensuite les décrit comme ayant les yeux assez étincelants pour voir dans le noir, c'est la même chose que le petit garçon Marc qui dit "je brûle", et c'est la même chose que votre patient. On est constamment dans cette dialectique entre les deux positions. Après tout, autrefois, tous les rois avaient leur fou...

Maurice Netter :

Après le diable, le bon dieu... Hier je vous parlais de Moïse. Moïse tire ce peuple asservi, qui ne pouvait plus penser, attaché à ses oignons, le fait traverser la mer du Jonc, l'accompagne et le précède en même temps par une nuée qui l'éclaire la nuit et une colonne de nuages qui lui indique la route le jour. Il va sur le Sinaï recevoir la loi du père et une organisation sociale, et il va passer, au moins dans la personne de Moïse, de la pensée magique des dix plaies d'Egypte à une contemplation. Lorsque Moïse est dans le creux d'un rocher, Dieu passe devant lui et il ne peut le voir que de dos. C'est à ce moment là qu'on dit Dieu n'est pas seulement vérité comme je le disais hier, mais tendresse et vérité. Ces deux mots en

hébreu sont toujours accolés, au moins dans le Pentateuque, il n'y a jamais vérité sans tendresse, ni tendresse sans vérité.

Deuxième point, ce que je disais à Florence l'autre jour, c'est intéressant de revenir là dessus : en hébreu les rabbins aiment bien parler de la vérité et des mensonges. Or la vérité ça se dit "Remed", c'est à dire "Alef", la première lettre de l'alphabet, "Mem", celle du milieu et "Taf", la dernière de l'alphabet hébreu... C'est à dire c'est très large et discontinu. Tandis que le mensonge c'est "cheker", trois lettres qui sont au milieu de l'alphabet et qui sont accolées l'une à l'autre : il ne peut pas y avoir d'ouverture, si on est dans l'unité.

On parlait de la confusion tout à l'heure. Dans la confusion, il y a risque de perdre la représentation en bloquant représentation et perception et d'arriver jusqu'à la terreur, non pas de l'objet mais de la représentation.

James Gammill :

Bion suggère que la tâche psychique centrale pour chaque personne est de penser la vérité de son expérience émotionnelle, c'est quelque chose d'intra-subjectif.

Je pense aussi à la remarque de Freud dans le cas du petit Hans où il dit qu'on peut saisir l'essentiel d'un complexe. On peut interpréter aux patients, mais la vérité psychique est à l'intérieur du sujet. Un des problèmes pour moi, comme je l'ai indiqué dans ma conférence à Brest sur la contre-vérité psychique, c'est le mensonge. Je pense que le mot mensonge a des connotations dans la réalité extérieure. Je préfère la notion (-K), la construction d'une contre-vérité psychique.

Par rapport au symbole - j'ai posé la question à Meltzer - il m'a semblé que la boîte à orgone, la boîte noire des dernières années de W. Reich n'était pas un symbole du vagin ou de l'intérieur du corps, mais le contraire. A ce moment-là il est passé à une idée de toute-puissance à un "truc-chose" qui n'avait rien à faire avec le même contenu. Ce pouvait être un symbole pour une autre personne à un moment donné mais ce n'était plus le cas pour Reich. Ça bascule de quelqu'un qui pouvait travailler la vérité psychique à quelque chose, qui était le contraire de travailler la vérité psychique. C'est une des tragédies de la psychanalyse.

Florence Bégoïn-Guignard :

Je te remercie, James, d'avoir donné ces précisions et ces commentaires essentiels en ce qui concerne la vérité. Moi non plus je n'aime pas le mot mensonge, parce que ça a une connotation sociale J'avais parlé de fausseté, mais contre-vérité correspond mieux à (-K)

A propos de (-K), nous avons énormément de choses à découvrir et à réfléchir, notamment le problème de la non-signification du délire. Je pense que c'est très important : quand on voit un patient qui délire, on est toujours fasciné par le délire, et on essaie de comprendre le contenu du délire. Or, si on suit Bion et Meltzer, le contenu d'un délire c'est vraiment du (-K), ce sont au mieux des éléments bêta, avec des débris de moi et de surmoi qui restent accrochés, mais on ne risque pas d'en comprendre grand chose. Il s'agit justement de phénomènes qui sont dans la négativité

Rémy Quesne :

Oui, c'est à Marcel Thaon d'abord sur "in vino veritas". Evidemment, ce n'est pas dans le vin qu'est née la vérité, mais c'est dans le fait que ça parle et que la vérité bien sûr personne ne l'a, ne l'a détient. Freud nous a tout de même dit pendant des années qu'elle était repérable, elle existait : ce sont les effets de l'inconscient.

Je voudrais répondre aussi à Madame Bégoïn-Guignard, qui faisait allusion à ce que j'avais dit hier - j'ajoute Guignard, j'ai remarqué que vous êtes toujours coupée en deux et Guignard... Guy c'est le prénom de mon père, je tiens à le dire - vous faites allusion, à partir de cette limitation des espaces qui occasionnent ce partage entre le secret et le privé... vous développez cette idée enfin, de la violence... et vous m'interpelliez quelque peu là puisque c'est moi qui ai parlé hier alors ...c'est vrai, la violence, je dirai subversion pas violence, pourquoi parler ici ? Et bien parce que sans doute, c'est un effet de structure de la parole, lorsqu'on parle on est toujours trois. Vous le savez en tant qu'analyste, l'analyste qui écoute, l'analysant qui s'adresse à l'analyste et celui dont l'analysant parle. Bien c'est un petit peu ce qui fait ma présence ici, moi qui suis - c'est à Maurice que je m'adresse - plutôt du côté du paganisme, de l'exclusion... si je suis ici c'est peut-être parce que ça a été plus ou moins organisé par le CMPP et que je m'adresse à des

collègues... Il y a un point théorique enfin, je suis très embêté parce qu'en fait je vous dirai que j'avais préparé un topo pour le dire, mais je crains que ce soit un peu long, alors... à moins que vous y teniez ... ?

Jean-Claude Ginoux :

Chacun est tenu d'aller assez rapidement et le plus rapidement possible quand même.

Rémy Quesne :

Oui, bon, je le dirai ailleurs, ça ne fait rien. Dans tous les cas je poserai une question qui me paraît essentielle à Madame Bégoïn-Guignard. Vous faites allusion à l'espace psychique et vous le faites partir de la deuxième topique de Freud, mais il ne faut pas oublier un point qui me paraît fondamental, c'est qu'avant de décrire la deuxième topique, il a écrit un article sur la pulsion de mort. Curieusement vous avez dit tout à l'heure que dans le fond, euh, ...ça serait important de savoir peut-être... mais c'était pas... enfin je sais pas... vous l'avez écarté, vous l'avez laissé de côté. Cette idée d'introduire la pulsion de mort, je trouve que c'est là que ça commence précisément, pour comprendre quelque chose du procès de la symbolisation, parce que tout de même, quand Freud va faire allusion à des exemples qu'il va prendre, ça va être le Fort-Da du petit Ernst. Il fait vraiment une analyse de la symbolisation, comment ça se passe, et notamment l'articulation entre l'imaginaire et le symbolique.

Il y a des questions simples. L'entropie de Bion, je m'excuse, je suis très ignare, je ne connais pas du tout Bion, mais l'entropie de Bion (.....) justement, en quoi elle se distingue de la pulsion de mort de Freud, et l'objet esthétique de Bion, en quoi il se distingue du phallus de Freud ? Merci.

Florence Bégoïn-Guignard :

Ce que l'on peut dire n'est pas forcément toujours clair, ni clairement transmis. Je retiendrai de cela qu'effectivement la deuxième topique est introduite - c'est évident pour moi comme pour vous - par la réflexion qui amène Freud à parler de l'instinct de mort, de la pulsion de mort et que simplement c'était un rappel historique pour situer Mélanie Klein et Bion, puisque Mélanie Klein s'est basée sur la deuxième topique.

Ce qui me semble plus important c'est que le conflit esthétique et l'objet esthétique sont des notions non pas de Bion mais de Meltzer. Il y a certainement des rapports entre la notion d'entropie que j'ai suggérée comme un concept pas du tout à promouvoir de façon éternelle, mais comme une façon de décrire les choses, et l'instinct de mort. Sur le plan de la réflexion analytique, il est intéressant de voir que la notion d'objet esthétique est quelque chose qui semble pouvoir faire à l'heure actuelle l'économie du concept d'instinct de mort. Ce qui ne veut pas dire que, moi, j'en fasse l'économie, ni que je pense qu'il faille en faire l'économie. C'est simplement un vertex, une façon de voir les choses.

Rémy Quesne :

Oui, enfin... c'est à partir de cette fameuse pulsion de mort, que Freud a introduite, qu'il va y avoir des divergences très importantes avec un certain nombre de collègues, notamment Adler.

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, bien sûr, mais on ne va pas refaire l'histoire de la psychanalyse. C'est certain que ce que nous a dit Bernard Dravet sur les institutions a joué aussi à ce niveau-là.

Didier Houzel :

De toute évidence vous vous référez à l'œuvre de Jacques Lacan. Je me demande si les points de jonction à chercher entre ce que Florence nous a exposé ce matin, ce que j'ai essayé de dire aussi hier matin et la pensée de Jacques Lacan, ne serait pas plutôt à chercher du côté des concepts de jouissance et de réel. C'est-à-dire que l'angoisse esthétique, le conflit esthétique me paraît apparenté à ce que Lacan dit de la jouissance. Et l'incapacité de symboliser, de développer la pensée à contenu émotionnel, me paraîtrait apparentée à ce que Lacan dit de réel.

Un participant :

Vous avez ce matin évoqué le refoulement originaire. Pour préciser ma question : Freud est passé à une topique des processus psychiques après l'abandon de la scène traumatique et en rajoutant qu'il avait alors surestimé la réalité et sous-estimé le fantasme. Ce qui pose le problème du

fantasme et, dès les années 97, est donc posé pour Freud le problème de la structure langagière du symptôme. Je pense à la métaphore sur le collier de perles, à l'étiologie de l'hystérie qui est assez parlante. Je voudrais poser la question suivante, par rapport à l'inconscient, posé dès la première topique par Freud comme n'étant pas uniquement de l'ordre du refoulement après coup, c'est-à-dire d'une scène vécue, mais aussi de l'ordre du refoulement originaire auquel vous avez fait référence.

Qu'en est-il de la relation d'objet ? Freud pose à ce moment-là, par rapport à la pulsion, une notion qui me semble complexe, qui est de représentant-représentation de la motion pulsionnelle. Je me demande si le refoulé originaire, qui ne serait jamais susceptible de devenir conscient, produisant seulement des rejetons de ce refoulé originaire associés au refoulement après-coup, est-ce que la relation d'objet serait essentiellement du côté de la représentation, associée donc aux rejetons du représentant du refoulé originaire ? Je voulais demander ce qu'il en est du côté du représentant de la pulsion. La relation d'objet serait-elle essentiellement du côté du refoulement après-coup ?

En quoi est-ce que c'est, dans les théories auxquelles vous avez fait référence, articulé au refoulement originaire, ce qui ne me semble pas sans incidence du point de vue de la clinique et du point de vue théorique ? Avec, il est vrai au passage, la difficulté de passer d'un système topique à un système dynamique, économique... parce qu'il était fait référence à la deuxième topique, mais il est vrai que, même si ça n'a pas été formulé en terme de pulsion de mort dès la première topique, Freud posait des contre-investissements qui s'opposaient à la satisfaction de la pulsion.

Florence Bégoïn-Guignard :

Oui, enfin, il faudrait effectivement un deuxième colloque. Je crois que votre question a le mérite d'être posée très clairement et de montrer où se situe le problème, mais nous avons des trains et des

avions pour nous ramener chacun dans nos foyers. Je vais juste vous dire très brièvement mes associations. Je pense que si on peut faire des relations - et je vous encourage beaucoup à les faire et à écrire à propos de ce colloque - c'est effectivement entre le concept d'espace psychique par rapport à l'espace analytique, donc entre portion inconnaissable et portion connue, deux espaces comme Didier l'a repris à propos de l'espace astronomique qui pourraient avoir affaire, ou qui auraient peut-être intérêt à être pensés en comparaison avec ce que Freud a dit de ce fameux refoulement originaire.

Je crois pour ma part qu'on peut faire partir la relation d'objet après ce qu'il appelle le refoulement originaire. Ce qui me fait question, c'est précisément qu'il se sente obligé d'utiliser le même mot refoulement pour parler de cet originaire, puisque tout partirait après... Je me demande, si on ne se trouve pas devant un problème de conceptualisation de la même nature que le problème qui a été évoqué à partir de ce qu'a dit Michel Ledoux tout à l'heure, et Maurice Netter sur la question des identifications. C'est à dire qu'on parlerait d'identifications pour des choses qui ne sont pas des identifications et on parlerait de refoulement pour des choses qui ne sont pas de l'ordre du refoulement, mais de l'inconnu. La distinction entre originaire et secondaire peut rester, c'est évident, mais quand on parle de refoulement, on suppose déjà qu'on refoule quelque chose qui a un tant soit peu de structure. Evidemment, je crois que c'est là qu'on s'embrouille, parce que c'est dans cette zone-là que nous avons grand besoin de la réflexion de tout le monde, de tous bords, et de toutes écoles, en nous sortant de nos écoles respectives et en ayant le courage de penser en tant qu'individu. Je vous remercie.

Monique Pinol-Douriez :

Nous allons devoir nous séparer, mais on ne peut le faire, nous séparer, sans garder des liens, et bien entendu, on ne peut le faire sans vous remercier, Florence Bégoïn et Didier Houzel en particulier, mais aussi vous tous.

RÉFLEXIONS DANS L'APRES-COUP

Un commentaire des trois rêves de 1619 de Descartes

Suite à leur évocation par Mr. Didier Houzel

Jocelyne Cadé*

Nous tenons à renouveler à Didier Houzel nos remerciements pour l'introduction, dans nos réflexions de psychologues, des rêves de jeunesse d'un de nos plus célèbres philosophes.

Je souhaiterais seulement souligner, dans la richesse de cette évocation de la pensée cartésienne, la fécondité qu'elle suscite du point de vue épistémologique.

Trois intérêts à cet égard me paraissent s'y rencontrer avec bonheur. Intérêts d'une triple interrogation que nous avons senti courir tout au long de ce colloque, et à laquelle le développement terminal sur le thème de la vérité pouvait déjà donner une réponse collective.

Cette triple interrogation épistémologique, je la proposerai ainsi, dans la conjoncture de l'histoire de la philosophie et de la pratique clinique.

- Du point de vue du cadre : trois rêves d'une même nuit, datés dans la vie d'un homme dont nous connaissons principalement l'oeuvre.
- Du point de vue des modes d'interprétation, que la méthodologie nous ramène ponctuellement à préciser quand le cadre de notre lecture clinique n'est pas celui de la pratique courante.
- Du point de vue de l'épistémologie clinique critique, du moment où la psychanalyse se donne comme un modèle de penser qui réinterroge la pensée, et justement celle du philosophe du "je pense"...

En évoquant avec ces trois rêves la philosophie du "je pense donc je suis", en cliniciens, nous embrayons tous sur les mécanismes du "je rêve donc je suis", sachant que je suis surtout "là où je pense pas être" (Lacan), et bien entendu surtout dans les rêves.

Freud nous dit que les rêves se servent du présent pour retrouver le passé et, qu'à partir des rêves diurnes, des désirs archaïques retrouvent une nouvelle expression. Et le rêve est bien un travail entre l'affect et la symbolisation, depuis un passé immédiat préoccupant voire conflictuel, jusqu'à un passé archaïque profondément émotionnel.

Pourquoi ce rappel des émotions les plus archaïques à un tel moment de la vie du rêveur ?

Quand nous nous demandons pourquoi en cliniciens, il s'agit peu du "pour ce que" après lequel Descartes développe "de longues chaînes de raisons", mais il s'agit d'un "pourquoi-pour qui", par lequel Freud nous fait interroger la place du sujet dans le sens de son symptôme et dans l'ensemble de sa vie psychique, qui ne nous est accessible qu'après avoir parcouru de longues chaînes de déraison.

La lecture post-cartésienne d'un si beau matériel cartésien a quelque chose à voir avec la transgression, et ce n'est pas pour rien que nous pouvons trouver beaucoup de saveur à interroger le contenu de ces rêves qui, dans l'histoire du philosophe, devenant à cette époque-là l'histoire de la philosophie, réalise des désirs de transgressions.

Quand ces rêves surviennent, Descartes ne nous a encore rien donné de son oeuvre, et surtout de son oeuvre philosophique. Le "projet" des Méditations date de 1628.

Jusqu'en 1633, il constitue sa physique en un traité du Monde, qu'il se garde bien d'envoyer alors tel quel à son ami le Père Mersenne, quand il apprend que Galilée vient d'être condamné par l'Inquisition pour avoir énoncé le mouvement de la terre autour du soleil, vérité primordiale de sa propre physique.

* Psychologue clinicienne, Aix-en-Provence.

Il est vrai que cette conception copernicienne du monde change la place de Dieu dans la création de l'univers à tel point que son existence peut être mise en doute.

Nous éprouvons, en psychologue, toute l'importance du "cogito" instituant une philosophie en première personne. Il ne s'agit pas de réduire le *Discours de la méthode*, publié en 1637, en préface à la *Dioptrique*, aux *Météores* et à la *Géométrie*, et les *Méditations métaphysiques*, dédiées en 1641 à la Faculté Théologique de Paris, à de précieuses précautions oratoires.

Il n'en reste pas moins vrai que le *Discours* vise à définir l'universelle fécondité de la méthode cartésienne dans ces trois ouvrages consacrés à la "Philosophie de la Nature", c'est-à-dire des sciences physiques, lesquelles n'ont plus besoin d'arguments théologiques et se fondent sur les mathématiques.

Pas moins vrai non plus que les *Méditations* sont publiées pour développer les arguments insuffisants du *Discours* à cet égard.

L'approbation des Jésuites n'étant toujours accordée, Descartes ébauche le projet de réfuter publiquement la philosophie scolastique. Il se ravise et se contentera d'user, dans l'exposition de ses *Principes de la Philosophie* (de la Nature), d'un artifice qui lui permet de conserver le mouvement de la terre tout en paraissant le nier...

Nous pouvons nous référer à l'Introduction au *Discours de la Méthode*, d'Etienne Gilson (1961). La relation ambivalente, pour ne pas dire ambiguë de Descartes à l'Eglise, la foi et l'existence de Dieu, est commentée dans le même sens par Maxime Leroy (Descartes, le philosophe au masque, 1929), et par plusieurs auteurs, dans le IXe Congrès international de Philosophie, consacré à Descartes en 1937.

En dernière analyse on s'aperçoit, selon ces auteurs, que Descartes n'a besoin que de la raison pour fonder la science. La philosophie des Lumières, en cela, le suivra. L'existence de Dieu même est pour lui une existence de raison. Le Dieu de Descartes n'est pas le Dieu de Pascal. Ce n'est pas non plus le Dieu de Tartuffe. Ce serait plutôt le Dieu de "l'honnête homme", selon son siècle.

A cet ami théologien qui tentait de le convertir au protestantisme, Descartes répond : "Je suis de la religion de mon roi", et sur l'insistance de son ami, il ajoute : "et de la religion de ma nourrice".

Selon la psychanalyse, l'attitude envers la religion est inconsciemment déterminée par une certaine relation à la mère, et les

sentiments envers Dieu reproduisent des sentiments, inconscients aussi, envers le père.

Gilson nous dit que lorsque Descartes fait ses rêves de 1619, il est poussé depuis un an par un savant de ses amis à "trouver une méthode générale pour résoudre tous les problèmes de géométrie". En 1619, Descartes en vient à chercher "une méthode pour résoudre tous les problèmes que l'esprit humain peut se poser, dans quelque ordre de recherche que ce soit".

Les trois rêves en question pourraient donc appartenir à ce que Freud - connaisseur en la matière - appelait les "rêves d'ambition", notant bien ce qu'ils pouvaient supposer de sublimation des pulsions libidinales. Rêves qu'il conviendrait donc, dans cette perspective, d'analyser - autant que faire se peut, en l'absence des associations du rêveur - comme un seul rêve, sachant que ses interruptions sont l'oeuvre d'un refoulement plus intense, à partir de certaines représentations inconscientes.

Ici, dans le premier rêve, ce pourrait être le melon offert. Il est à noter que le troisième rêve va s'interrompre peu après l'évocation (également archaïque ?) de la caresse d'une taille douce... Descartes n'attend pas l'introduction des *Principes* de 1644 pour savoir jouer sur les mots...

Si la tonalité psychique des trois rêves nous paraît effectivement très marquée d'archaïsmes, le travail de déplacement, de condensation et de censure est vraisemblablement impliqué dans un vaste lot de "restes diurnes", à la mesure d'un jeune savant qui prétend révolutionner la science par une invention spéculative qu'il place au-dessus de toute, une invention mathématique, qui va porter sa part de chercheur, fut-elle discutable, dans l'élaboration des concepts modernes de force et de mouvement, et révolutionnera véritablement la philosophie par la contestation de l'aristotélisme, et la rénovation des idées innées de Platon.

Il nous reste à nous interroger sur le sens dans lequel on peut situer notre interrogation même des rêves de Descartes. Mettons-nous la psychanalyse à l'épreuve du cogito, pris comme modèle philosophique de pensée? Ou bien mettons-nous le cogito à l'épreuve de l'analyse?

En interrogeant ainsi un tel modèle de pensée - celui des règles de la méthode dans le *Discours*, on s'expose à voir l'interrogation se retourner sur notre outil de méthode. La psychanalyse est-elle un modèle de pensée?

Nous sommes convenus, dans un premier mouvement, de répondre non. Sans doute

étions-nous influencés par le modèle cartésien.

Aujourd'hui, l'épistémologie de Bachelard, Canguilhem, Foucault, nous souligne que la catégorie absolue de vérité ne peut être soutenue aux regards des sciences, car "toute science particulière produit, à chaque mouvement de son histoire, ses

propres normes de vérité" (D. Lecour, *Pour une critique de l'épistémologie*, 1974).

Capable de rendre compte de ses modes de lecture, de sa méthodologie, du relevé des données, de ses modes d'intervention, la psychanalyse nous paraît pouvoir être "un" modèle de pensée.

Plaidoyer pour l'affect

Anne Rosier*

Univers tourbillonnaire, précipitation non maîtrisable, trou noir, menace de désintégration... C'est à un voyage vertigineux que nous a conviés Didier Houzel, nous entraînant jusqu'aux confins des questions qu'explore le clinicien quand il cherche à élucider la complexité du développement psychique. Les butées proposées à l'auditoire pour éviter l'angoisse catastrophique, ce furent des hypothèses, des analyses, des confrontations d'idées et de pratiques qui peu à peu apprivoisaient la question en lui donnant forme, une forme pensable.

Ce qui émergeait d'une pensée sur la pensée, dans le dynamisme propulsé par ce qu'il est convenu d'appeler pulsion épistémophilique, trouvait contenant dans la capacité de penser ensemble qui se développait progressivement. Chacun trouvait des paliers, des points d'ancrage provisoirement stables avant d'être à nouveau emporté dans le déséquilibre d'une nouvelle interrogation. Plongée consentie dans la souffrance et le plaisir de penser.

Le mouvement enclenché là, créateur d'un processus de pensée personnelle qui a trouvé étayage dans ce temps du colloque, a fait courir mes réflexions en après-coup, les articulant à des questions qui traversent des aspects divers de ma pratique clinique.

Capacité de rêverie de la mère, capacité de penser du thérapeute, fonction alpha... Je m'interroge sur le contenu de ces contenants et sur les dangers de déviation ou de réduction inhérents à cette conceptualisation.

Certaines formulations, encouragées par la forme de modélisation adoptée par Bion

(1979), donnent à ces termes un caractère d'abstraction susceptible d'entraîner des malentendus, du moins chez ceux qui n'ont pas la connaissance des textes ni une expérience clinique suffisante de la relation. On pourrait comprendre, par suite d'une ambiguïté de vocabulaire, que la capacité de rêver de la mère - aptitude à transformer les impressions sensorielles et émotionnelles qui submergent son enfant - est une façon d'intellectualiser, d'abstraire, de raisonner, en se retirant de l'émotion. Et l'on verrait apparaître une nouvelle génération de "bonnes mères" distantes et désincarnées sous prétexte de "bien rêver", de même que l'on entend, de plus, en plus de futurs cliniciens parler "d'associer", "symboliser", "mentaliser" pour qualifier l'acte psychique de liaison du clinicien. Comme s'il pouvait suffire de "bien penser" pour contenir les angoisses d'autrui et leur permettre de se qualifier.

Le fait que le colloque s'ouvre sur Descartes, même si c'est de ses rêves qu'il s'agissait et non d'une incursion dans l'univers des idées claires et distinctes, était assez déroutant et pouvait laisser craindre que certains ne privilégient la pensée sur l'affect, ce qui n'a peut-être pas toujours été évité.

De même, le fait que Bion, référent privilégié, utilise des énoncés volontairement formalisés par des signes où il différencie notamment C de A et H, pourrait laisser croire que la "fonction alpha", abstraction de présentation, est une fonction d'abstraire. Or Bion insiste, malgré ses formules apparemment mathématiques, sur le fait que la pensée est expérience émotionnelle. La rêverie, c'est un "contenu empreint d'amour ou de haine" (1979, 54), un état d'esprit de

* Université de Provence.

réceptivité pour accueillir tout ce qui peut venir de l'objet aimé. La capacité de penser de la mère s'enracine dans la richesse de sa sensibilité. Si la mère peut amortir les expériences de désintégration qui menacent le psychisme naissant du nouveau-né, c'est parce qu'elle lui offre sa rêverie "transmise aux canaux de communication qui forment les liens avec l'enfant" (1979, 53-54). S'agit-il de la consistance de ses bras, comme le note en passant Didier Houzel ?

Il me semble que l'on a tendance à évacuer un peu vite le rôle du corps à corps entre la mère et l'enfant qui est partage d'affects et d'interactions fantasmatiques. N'est-il pas ce substrat indispensable pour que puisse s'opérer cette alchimie mystérieuse qui transmue l'expérience émotionnelle en activité de pensée ? Que serait l'impact de la rêverie de la mère sans ses bras qui soutiennent, le creux de son ventre où se nicher, sans cette main qui caresse et apaise, tout ce dialogue tonique au travers duquel, sans parole, les vibrations passent de l'un à l'autre, porteuses de messages à chacun destinés. Pour que la capacité de rêverie de la mère soit opérante, ne faut-il pas qu'elle ait du corps ?

Les thérapies systémiques ont attiré l'attention sur les doubles messages paralysants que les parents peuvent adresser à leurs enfants, "double bind" du langage sous forme d'injonctions paradoxales ; mais il y a aussi ces contradictions entre le discours et ce que laissent transparaître les attitudes et la mimique. Pour assumer une fonction de contenant, la mère n'a-t-elle pas à être consistante et unifiée : capable de sentir, de penser ce qu'elle ressent et de l'exprimer clairement.

L'abstraction des concepts doit s'incarner dans la chair d'êtres en relation. Or on court toujours le risque de s'égarer dans la magie des mots. Comme le nouveau-né fasciné par l'objet esthétique qui est sa mère, brusquement découverte de l'extérieur, on peut être facilement pris dans la fascination des théorisations, oubliant que les capacités de contenant ne s'acquièrent que dans la lente maturation de l'expérience. C'est le danger d'une formation universitaire qui "enseigne" la psychanalyse, que de laisser croire qu'on pourrait faire l'économie d'un travail intérieur où l'on ne peut esquiver l'expérience affective et qui, seul, peut rendre apte à accueillir les identifications projectives pour les renvoyer "détoxiquées".

Les attitudes intérieures du thérapeute, indissociables de sa capacité de penser -comme le sont les deux faces d'une même étoffe- posent la question du rapport qu'il entretient avec son expérience corporelle, la question de son engagement dans sa corporéité. Je parle de son corps réel, de sa capacité à en capter les vibrations, les changements de rythme et de tension, les amorces de mouvement spontané, les désirs qui peuvent soudain le traverser. C'est au travers de sa sensorialité et de sa motricité que le thérapeute peut capter les messages de son patient, de la même façon que la mère saisit, à travers le peau à peau avec son nourrisson ses angoisses, ses besoins, ses appels. En réponse, elle l'enveloppe de la douceur ou de la rugosité de son toucher, lui offre la fermeté de ses bras ou l'inconsistance d'un maintien trop mou ; elle le baigne de la musique de ses paroles et de ses odeurs. Comment le thérapeute utilise-t-il, quant à lui, les messages qui lui proviennent de tous les lieux de son corps ? On n'évoque pas assez, à mon sens, que pour le praticien, sa capacité de rêver est intrinsèquement liée au ressenti corporel.

De l'exposé du cas clinique présenté par Anne Turcat, j'ai retenu le contenu des séances dont elle relatait la progression. Mais plus encore, j'ai été imprégnée par la tonalité de sa voix, la qualité de sa présence, la sécurité ferme et chaleureuse qui émanaient de sa personne. On peut faire l'hypothèse que ces éléments ont joué un grand rôle pour que les turbulences intérieures de l'enfant puissent se poser avant de pouvoir prendre une forme plus élaborée.

Serait-il concevable que le thérapeute s'engage plus loin dans un réel corps à corps avec son patient dans une interaction où ils s'informent mutuellement grâce à un mode de communication infra-verbal ? Des innovations, inhabituelles en milieu analytique, existent. Dans les expériences de psychothérapie de groupes d'enfants que relate M. Briguët-Lamarre (1982-1986), elle ne se contente pas d'être garante du cadre thérapeutique qu'elle pose, de penser et de verbaliser au fur et à mesure les échanges pour donner sens à ce qui se passe au cours des interactions. Avec ces enfants qui ont besoin de restauration narcissique, elle accepte d'être sollicitée corporellement. Elle peut soutenir l'initiative d'un enfant qui cherche à s'accrocher sur son dos ou encore le retenir fermement alors qu'il répète un mécanisme de fuite, incapable de tolérer un rapprochement corporel pourtant souhaité ou

de supporter un spectacle qui ravive trop douloureusement une blessure. La thérapeute se laisse aller à penser et nomme à l'enfant le sens de son comportement tout en le maintenant assis contre son ventre, comme dans une coquille où il peut loger son dos : enveloppe charnelle offerte en doublure à l'enveloppe de parole qui pense l'expérience. Réassurance, confiance retrouvée dans le corps de l'adulte, sentiment d'exister... Progressivement, les enfants abandonnent ces bains de peau et passent à des jeux symboliques avec tous ces morceaux d'étoffe qui sont à leur disposition et avec lesquels ils vont créer un espace imaginaire où ils exprimeront symboliquement leurs conflits. Un espace de pensée s'amorce pour eux.

On peut se demander si les adultes n'auraient pas besoin, eux aussi, d'être, à certains moments, soutenus, contenus, pas seulement par l'activité de pensée et de parole du thérapeute mais par un contact corporel concret. Je pense aux moments de régression où explosent ces angoisses de nourrisson en détresse livré à la dérive mais aussi à ces patients figés dans la cuirasse d'une armure psychique et corporelle de façon à maintenir enfouies au plus profond d'eux-mêmes des émotions intolérables. Ce n'est pas l'expérience du savoir qui leur fait défaut, ni l'aptitude à manier brillamment les arcanes d'une pensée très élaborée. Mais leur pensée se fige en "formes statufiées" qui, au mieux, demeurent "en attente d'animation" pour reprendre l'expression de M. Pinol-Douriez (1987). La capacité de penser du thérapeute, étayée sur la consistance d'une présence attentive, d'un ton de voix qui assure un accueil inconditionnel finit par leur permettre, à la longue, d'aller à la rencontre des affects explosifs qui les terrorisent. Mais n'y a-t-il pas d'autres voies qui permettent de délier les motions enkystées ?

Les thérapies dites nouvelles, importées depuis une quinzaine d'années des Etats-Unis et au cours desquelles les thérapeutes acceptent de s'engager corporellement avec leurs patients, ne sont pas sans poser la question de l'intérêt d'offrir un contenant corporel pour suppléer aux défaillances du moi-peau. D. Anzieu (1986, 71-86) reconnaît que ces nouvelles formes de thérapie constituent un signal d'alarme pour la psychanalyse qui doit examiner et élaborer le matériel qu'elles recèlent si elle veut subsister. Mais il maintient, pour sa part, la nécessité de l'interdit du toucher -qu'il distingue d'un maintien à distance- et de la seule utilisation

des mots, équivalents symboliques de ce qui a manqué dans l'enfance.

Max Pagès (1986) par contre, dans l'un des premiers ouvrages de théorisation sur ces pratiques qui tente une articulation avec la psychanalyse, propose une conception multidimensionnelle de la thérapie faisant alterner des temps de travail émotionnel avec implication corporelle et des temps de travail strictement psychanalytiques sur le transfert. Le travail "d'expression émotionnelle" se justifie pour lui par l'existence d'un système émotionnel archaïque présymbolique dont il fait l'hypothèse. C'est un espace intermédiaire entre la pulsion et le système des signes, système de communication primitif qui porte la trace du rapport à la mère et s'exprime dans un montage psycho-corporel. M. Pagès tente de démontrer comment, dans ce système infra-verbal, l'expression émotive s'articule à l'affect et à des fantasmes archaïques.

Pour être plus explicite, il faudrait reprendre en détails l'argumentation de cette thèse qui cherche à penser les liens du psychique et du corporel. Cela s'inscrirait dans la ligne du titre choisi pour le colloque "Affect et symbolisation" mais en plaçant le centre d'intérêt du côté de l'affect. Or le colloque m'a donné l'impression d'être plus centré sur les processus de symbolisation, leur nature, leur genèse. Même si tel n'était sans doute pas leur but, certaines des interventions pouvaient laisser penser que l'aboutissement du développement serait d'arriver à canaliser, apprivoiser les affects. Tentation cognitiviste d'aspirer l'affect dans la mentalisation ? Fascination pour la forme au détriment du tissu vivant de l'expérience émotionnelle ? Héritiers de Descartes, il nous est peut-être difficile d'échapper sur le plan de la théorisation comme de la pratique clinique à ce que dénonçait Florence Begoin-Guignard : faire de la capacité de penser une défense par l'intellectualisation.

N'est-il pas nécessaire, pourtant, que le clinicien soit en contact avec cette part d'affects flottants, chargés de la violence des origines (Bergeret, 1984), encore à la dérive depuis le moment de la propulsion dans l'existence, s'il veut pouvoir rencontrer, reconnaître et contenir les bouffées émotionnelles les plus archaïques de ses patients et leur ouvrir les chemins de la pensée ?

Simple plaidoyer pour l'affect...

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU, D. (1986). *Une peau pour les Pensées*. Paris : Clancier-Guénaud.
- BERGERET, J. (1984). *La violence fondamentale*. Paris : Bordas.
- BION, W.-R. (1962). Trad. Fr. F. Robert, 1979. *Aux sources de l'expérience*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BRIGUET-LAMARRE, M. (1982). Groupes thérapeutiques en centre d'observation et rééducation pour la petite enfance. *Connexions*, 36, 89-94.
- BRIGUET-LAMARRE, M. (1986). De l'élaboration de la relation d'objet au cours de thérapies de groupes d'enfants dys-harmoniques de deux à six ans. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 3-4, 107-117.
- DAVID, C. (1985). A propos de la représentation de l'affect. *Revue Française de psychanalyse*, 49, 797-805.
- GREEN, A. (1973). *Le discours vivant*. Paris : Presses Universitaires de France.
- GREEN, A. (1985). Réflexions libres sur la représentation de l'affect. *Revue Française de Psychanalyse*, 49, 773-788.
- KAES, R. ; MISSENARD, A. ; KASPI, R. ; ANZIEU, D. ; GUILLAUMIN, J. ; BLEGER, J. (1979). *Crise, rupture et dépassement*. Paris : Dunod.
- KHAN, M. (1974). Trad. Fr. C. Monod. 1976. *Le soi caché*. Paris : N.R.F. Gallimard.
- PINOL-DOURIEZ, M. (1986). Aimer connaître. Les conditions d'émergence du désir de connaître. In *Pulsions et Connaissances*. Actes du 1er Colloque du G.E.C.P. Aix-en-Provence. 7-11.

Une grande absente du colloque : la Symbolisation

Mmes E. SCHMID-KITSIKIS, M. PERRET-CATIPOVIC,
S. VIONNET, C. BONTRON-GOBALET*

Les organisateurs du deuxième colloque d'Aix-en-Provence sur le thème "Affect et symbolisation" ont certainement "pensé" à ce titre avant de le choisir. Malgré le soulagement manifesté à plusieurs reprises par certains intervenants face à l'absence de questions ou de commentaires de la part des participants se rapportant directement au sens véhiculé par le terme de symbolisation, nous pensons quant à nous qu'une place doit lui avoir été réservée dans leurs discours même si cette place n'a pas été explicitement distinguée de celle attribuée au sens de pensée.

Néanmoins, comment comprendre que l'on n'ait pas intitulé le thème du colloque "Affect et pensée" puisque apparemment on voulait qu'il ne soit question que de cela. Un tel titre aurait eu sa justification d'autant plus que la théorie de Bion et celle de Meltzer qui la prolonge et l'enrichit ne font aucunement mention d'un concept de symbolisation (tout au plus est-il question de symboles et de formation de symboles). S'il en a malgré tout été ainsi, c'est peut-être parce qu'il est difficilement concevable qu'une théorie de la pensée préoccupée par les conditions qui garantissent le développement de cette dernière, puisse faire l'économie de ce qui, dans le développement, spécifie l'évolution vers la capacité propre du sujet à poursuivre une activité mentale créative. Il n'en demeure pas moins qu'à aucun moment il n'a été question durant ce colloque du rapport entre pensée et symbolisation. Il s'agit d'une absence d'autant plus remarquable qu'une

telle préoccupation est présente de manière significative dans une théorie comme celle de M. Klein et chacun sait les liens théoriques étroits que les bioniens et les meltzériens entretiennent avec celle-ci.

CONSIDÉRATIONS PRÉALABLES

Avant d'introduire la question qui retiendra notre attention, nous aimerions apporter quelques précisions quant aux significations véhiculées par le terme de symbolisation. Une première précision serait à considérer selon la vision que nous pourrions avoir face à l'analyse du fonctionnement mental du sujet : vision synchronique ou vision diachronique. En effet, le terme de symbolisation introduit : selon la première perspective la notion de *capacité* qui serait dès lors liée à celle d'un produit dans la mesure où nous aurions accès à la possibilité ou non du sujet à symboliser ; selon la deuxième perspective, la notion de *processus* qui serait indicative de l'existence d'étapes, certaines ayant valeurs de moments précurseurs, dont la capacité de symboliser serait potentiellement inscrite dans un processus qui resterait encore à réaliser.

Une deuxième précision serait à considérer à travers l'analyse des éléments constitutifs de la notion de symbolisation. En effet, l'accès à la symbolisation renvoie à l'idée : de *reconnaissance* (parties d'un même

* Université de Genève.

objet ou d'un même ensemble pouvant servir de signes de reconnaissance) ; de *différenciation* (rapports entre éléments en jeu supposant une part de ressemblance ou d'assimilation et une part de différence) ; d'union ou de lien (lien entre deux représentations et entre un affect et une représentation, réalisé par le sujet en tant que responsable du travail de liaison, d'intégration et de création mentale). Il en résulte ainsi entre autres, un certain *décalage temporel* entre ce qui, dans l'expérience relationnelle, est vécu, représenté et signifié à différents moments et ce qui sera différencié et lié par la suite par le sujet pour donner forme à de nouvelles représentations.

Ces conditions une fois remplies permettent d'éviter la complète correspondance entre éléments d'une relation, correspondance qui selon Freud (1917/1977, p. 108), indiquerait que des éléments seraient "traités dans l'inconscient comme s'ils étaient équivalents les uns aux autres et comme s'ils pouvaient se substituer sans inconvénients les uns aux autres". C'est cette notion d'équation que H. Ségol a elle-même approfondie à travers celle "d'équation symbolique".

LA DIMENSIONALITÉ COMME PARAMÈTRE DE LA SYMBOLISATION

Si nous avons pris la liberté de paraphraser le titre du chapitre de D. Meltzer : la dimensionalité comme paramètre du fonctionnement mental (1980), c'est que nous pensons que l'analyse du concept de dimensionalité offre un modèle de réflexion particulièrement intéressant pour un débat sur la symbolisation.

La perspective développementale adoptée par Meltzer "pour l'analyse de la dimensionalité dans la représentation du monde" lui permet de distinguer quatre grandes étapes, les deux premières étant caractérisées par des conditions *d'uni- et de bi-dimensionalité* qui ne permettent pas de "construire en pensée des objets et des événements différents". Il y aurait ainsi absence "d'un espace interne à l'intérieur du psychisme dans lequel le fantasme en tant qu'action d'essai, et par conséquent de pensée expérimentale, puisse prendre place", ce qui compromet la mémoire, le désir, la capacité de prévoir et l'accès à une relation au temps autrement que circulaire. Il en résulte

l'absence d'introjections d'objets déjà existants et la modification introjective de ceux-ci.

C'est avec la *tri-dimensionalité* que l'idée des orifices dans l'objet et dans le self, permettant la mise en place d'une fonction-sphincter, fait son apparition. Il en découle "la représentation tri-dimensionnelle des objets et, par identification, du self, l'un et l'autre contenant alors des espaces potentiels". Si le temps commence "à prendre une tendance directionnelle propre, un mouvement sans merci de l'intérieur vers l'extérieur de l'objet", le sujet lui, exerce essentiellement l'omnipotence, lui permettant de façonner "le fantasme d'identification projective", ce qui, en d'autres mots, signifie qu'il exerce "l'identification narcissique dans un espace tri-dimensionnel".

C'est à F. Bégoïn que nous devons une clarification intéressante des enjeux du processus issu du fantasme d'identification projective. Ainsi, elle écrit (1985) qu'il s'agit d'un processus "omnipotent, dont l'efficacité est à court terme" et relance "l'automatisme de répétition". Il permet au sujet "de pénétrer" dans l'objet et d'en "prendre possession plus ou moins violemment, de s'y projeter et de s'y débarrasser d'une composante de son Self pour éviter un conflit intrapsychique -diviser pour régner- ou, au contraire, pour y mettre en sécurité ce qui, dans le Moi ou les objets internes, risquerait d'être attaqué et détruit par les pulsions agressives". Ainsi, ce processus serait *constitutif* de la vie psychique et concernerait entre autres :

- l'ensemble du fonctionnement fantasmatique inconscient ;
- le noyau de la fonction symbolique-naissance des processus secondaires et notamment du langage.

Car aucune vie psychique ne pourrait prendre" naissance sans l'aide d'une autre vie psychique" sans utiliser son "identification projective pour tenter de "rêver" l'existence psychique du nouveau venu". L'identification projective en tant que "véritable respiration psychique" donne ainsi "une signification aux relations avec autrui et avec soi-même", ce qui, en d'autres termes, veut dire à notre avis, que l'accès à ce processus signifierait l'accès à un moment charnière indiquant à la fois l'état de dépendance du sujet qui ne peut "être" sans l'autre et la mise en route de ce qui lui permettra d'être progressivement "lui-même".

Nous avons affaire ainsi au "noyau" d'une "fonction symbolique" qui trouvera sa réalisation dans la *quadri-dimensionalité* à travers laquelle Meltzer entrevoit l'accès à la capacité de différenciation à l'intérieur du Self et l'avènement d'un nouveau type d'identification : l'identification introjective, qui se trouve être "tout autre chose que les identifications narcissiques. Le renoncement est sa condition préalable, le temps est son ami et l'espoir son poinçon". Il s'agit ainsi de l'accès à un ensemble de nouvelles conditions garantissant la capacité du sujet à se lancer, sans rompre les liens avec ce qui a déterminé les origines de son psychisme, dans les créations personnelles ouvrant la voie à son statut de sujet différenciant, liant, construisant, substituant, *symbolisant*... En effet, comme l'écrit Meltzer (1977), dans l'identification projective, "l'organisation infantile du self place le moi dans une relation primaire avec le ça, qui donne lieu au jeu, tandis que l'organisation adulte du self, à travers l'identification introjective, place une partie adulte du moi (...) dans une relation secondaire avec le ça (...) ce qui produit (...), le travail".

Il n'est pas sans intérêt de signaler ici l'analogie entre ce processus décrit par Meltzer et celui que Piaget nomme "abstraction réfléchissante" et "abstraction réfléchie" (1977) lorsqu'il s'agit de spécifier le travail accompli par le sujet, une fois dégagé de relations ludiques et assimilatrices pour accéder à cette relation secondaire garantissant les infinies constructions de sa pensée conceptuelle ainsi que sa capacité à *penser sa propre pensée*.

C'est au terme de ces quelques éléments de définition et de nos tentatives de compréhension du modèle meltzerien que nous allons essayer de préciser notre position en ce qui concerne le problème de la symbolisation.

S'il apparaît, à travers une vision diachronique garantissant une approche processuelle des phénomènes psychiques et mentaux, que la symbolisation prend sa source et place son noyau dans l'identification projective (tri-dimensionalité), ce n'est que dans l'identification introjective (quadri-dimensionalité) qu'elle se réalise. En effet, même si la tri-dimensionalité suppose l'existence d'un espace, d'un contenant psychique, celui-ci étant commun aux deux psychismes en relation, la pensée qui s'y déploie est une pensée partagée, avec absence d'une vraie différenciation. Il en résulte que

la tri-dimensionalité n'est appréhendable que par celui qui tente de rendre compte à travers une approche métapsychologique des conditions de l'évolution du fonctionnement mental de l'individu. Ce dernier ne peut appréhender la tri-dimensionalité car, vivant sous l'emprise du clivage des parties de son soi et de ses objets internes et de leur projection dans un objet externe, il fait prendre à cet objet-là les caractères des parties projetées, ce qui a pour conséquence qu'il s'identifie à l'objet dans lequel il se projette.

C'est cette toute "première forme d'empathie" constituant le "fondement primitif de la symbolisation" (Bléandonu, 1985) qui, selon nous, renvoie essentiellement à l'activité de "reconnaissance" avec absence de la capacité de différenciation nécessaire à la prise en considération de la "*double référence*" d'une part du vécu interne mis en correspondance (...) avec des objets ou des actes externes et d'autre part de l'objet ou de l'acte "réels" évoquant (...) une trace mnésique ou une image fantasmatique" (Anzieu, 1977).

Car c'est grâce à cette double référence que va se créer la distance nécessaire pour que celle-ci soit comblée mentalement par le symbole "en tant que présence possible d'une être ou d'un objet absent" à partir d'un travail de substitution en relation avec les objets internes. Ainsi, si l'identification projective est :

- "constitutive du sens", "le noyau de la fonction symbolique (F. Bégoïn, 1985),
- "le fondement primitif de la symbolisation" (Bléandonu, 1985), et
- impression d'absence d'objets et de frustration (donc "un problème à résoudre") constitutive de la capacité de penser selon Bion ;

il n'en demeure pas moins que c'est seulement lorsque l'identification introjective sera à l'œuvre, que le sujet, pourvu d'un "espace de vie" comprenant "divers compartiments de la géographie du fantasme qui se déplacent dans la dimension du temps" (Meltzer, 1980), pourra rendre "le fantasme inconscient" "publiable", c'est-à-dire susceptible "de pouvoir être observé consciemment et par conséquent d'être secondairement transformé dans le but d'être communiqué" (Meltzer, 1977).

ILLUSTRATION CLINIQUE

Thierry a 9 ans lorsque nous le voyons pour la première fois. Il fait plus jeune que son âge, mais se comporte avec nous comme un parfait petit gentleman.

C'est sa mère qui décide de venir consulter en présentant d'emblée des demandes multiples et ambiguës : Thierry étant en échec scolaire, elle veut qu'il améliore ses résultats, et aussi qu'il soit plus autonome, plus affirmé, qu'il trouve plus d'intérêts sans toutefois perdre son caractère fantaisiste et rêveur et devenir comme sa sœur qui est trop autonome, trop affirmée...

A travers l'histoire de Thierry, nous apprenons qu'il est né à terme mais qu'il fut retiré aussitôt à sa mère pour cause d'insuffisance respiratoire. La mère et l'enfant restèrent séparés pendant une semaine. Les parents divorcent quand Thierry a 4 ans. C'est à ce moment aussi qu'il rentre à l'école. A 7 ans, plusieurs bouleversements se produisent dans sa vie : remariage de la mère, installation dans un autre pays et éloignement géographique d'avec le père. Dans l'ensemble il est cependant frappant de constater que l'histoire de Thierry semble servir sa mère surtout pour évoquer son propre vécu. Elle paraît ainsi incapable de "rêver" son enfant autrement que comme le prolongement narcissique d'elle-même. Elle dit par exemple que son fils aime être seul et décrit en réalité les moments où Thierry est avec la jeune fille au pair alors qu'elle-même est seule.

Selon notre démarche habituelle, Thierry a été vu à plusieurs reprises pour une investigation psychologique qui met en évidence un niveau d'acquisitions correspondant à son âge mais avec un certain retard dans l'élaboration des invariants, ce qui pourrait indiquer une certaine fragilité dans la constitution de son identité psychologique.

Dans l'ensemble ses bonnes capacités d'anticipation sont essentiellement mises au service d'un "décryptage" des attentes de l'autre, ce qui rend ses propres argumentations très fragiles. Il se permet peu d'initiatives, comme s'il ne s'autorisait pas à fonctionner de manière autonome. Toute production personnelle est en effet vécue comme potentiellement destructrice de l'autre, ce qui ne l'empêche pas de lutter également contre le danger que peut représenter, pour sa vie psychique, l'adhérence aux pensées de l'autre. Ainsi,

Thierry fait face aux conflits en aménageant des compromis coûteux et insatisfaisants qui se traduisent, face aux exigences scolaires, par des réponses qui sont jugées par ses enseignants ni comme tout à fait justes ni comme tout à fait fausses.

La psychothérapie

Thierry a 10 ans au moment où commence sa thérapie, qui se déroule à raison d'une séance hebdomadaire de 45 minutes. Dès la première séance Thierry prend possession de l'espace qui lui est offert. Il propose de coucher sur une feuille des taches au néocolor, de les recouvrir de néocolor noir et de redécouvrir les couleurs en grattant petit à petit le noir.

Je comprends la proposition de Thierry comme une façon de me dire que derrière son apparence de petit garçon conforme aux attentes d'autrui (la surface uniforme noire), il existe autre chose, des pensées propres, des désirs, (les tâches de couleur cachées), qu'il veut bien aller explorer à travers notre relation. Cette exploration se fera avec précautions, à travers l'instauration d'une relation qui doit donner à Thierry la garantie que je suis capable de contenir ses pensées tout en sauvegardant son espace propre.

En effet, il semble important pour Thierry que chacun de nous deux occupe un territoire bien défini de ce "contenant commun", en l'occurrence la feuille de dessin. Celui-ci se peuple de planètes et de fusées reproduites bien souvent en miroir dans l'une et l'autre partie du dessin, jusqu'au moment où Thierry peut empiéter de quelques millimètres, en prolongeant la queue d'une comète, sur une de mes productions. Ce moment qui me paraît important, rend possible l'abord de la zone neutre entre les deux territoires, sorte d'espace transitionnel entre nos deux psychismes qui s'alimentent et communiquent, le mien servant de contenant pour recevoir et métaboliser les pensées de Thierry. En effet, c'est avec beaucoup de plaisir que Thierry s'autorise à découvrir et à donner forme aux couleurs que je place sur le dessin. Ainsi, la première création personnelle de Thierry, qui ne soit pas reproduite en miroir, tout en étant intégrée à l'espace commun, semble être due à ma reconnaissance de son plaisir dans l'exploration de cet espace de création et à la possibilité que je lui ai offerte de sauvegarder un territoire personnel. Il s'agit en

l'occurrence d'un soleil, qu'il fait suivre immédiatement d'un bateau de guerre.

Muni alors d'un stylet avec lequel il fait des va et vient entre le bateau de guerre et une planète qu'il a dessinée sur mes couleurs, il finira par frapper avec frénésie sur cette dernière avec le stylet.

Il me semble alors que l'émergence de sa propre production est ressentie comme potentiellement destructrice pour lui et pour moi, ce qui m'amène à éprouver la nécessité de contenir et métaboliser cette explosion d'agressivité. Par la suite, Thierry peut vivre ses contenus personnels comme plus acceptables. Un changement important se produit lorsqu'il prend conscience de son activité en miroir, et, me dit qu'il veut faire des choses différentes mais tout en utilisant certaines de mes idées : "c'est joli les paillettes que tu mets, moi aussi je veux en mettre sur mon soleil". Il commence donc à réaliser qu'il peut faire les mêmes choses tout en se différenciant de moi, qu'il peut partager ses pensées et continuer à exister. Ses productions se poursuivent, au cours des séances, sur ce même mode et deviennent de plus en plus touffues et denses. Je sens alors que Thierry veut retarder la fin du dessin, ou plutôt retarder ce qui pourrait venir après. Il dit ainsi : "*Je remplis parce que je ne sais pas ce qu'on va faire après*", à quoi je lui répons : "*Tu te demandes si ce sera aussi beau après*".

Mais arrive le moment où je ressens un sentiment d'étouffement, et le dessin m'évoque le claustrum, qui pourrait s'apparenter au vécu de Thierry de ses problèmes respiratoires à la naissance. D'ailleurs à sa manière, Thierry met en scène ce ressenti : il dessine deux bulles distinctes l'une de l'autre, puis les relie avec des lignes de plus en plus nombreuses et enchevêtrées, ce qui donne lieu alors à une forme indistincte et embrouillée.

Durant ces 18 premières séances de la thérapie, grâce entre autres au partage d'un contenant, Thierry parvient à reconnaître et à signifier ses pensées à travers les miennes comme si la pensée était rendue possible grâce au processus d'identification projective, responsable de la mise en sens dans une évolution constructive. Mais on est loin encore d'une pensée autonome dans la mesure où Thierry éprouve la nécessité d'utiliser, jusqu'à l'étouffement, l'espace commun. Ce n'est que lorsque cet étouffement est parvenu à son maximum que

Thierry a pu aborder le processus permettant l'accès à une pensée différenciée et créatrice.

En effet, à la suite de la mise en scène de ces deux psychismes dans un claustrum, Thierry peut accepter la fin du dessin et peut envisager la possibilité d'une relation dans la différence. Le contenu des séances va se modifier. A travers des créations personnelles, Thierry exprimera de plus en plus sa préoccupation de savoir s'il peut être aimé tout en étant différent, avec des pensées qui lui sont propres.

A la lumière de ce qui vient d'être présenté, laissons conclure Meltzer (1980) : "La fonction mystérieuse qu'accomplit la mère pour le bébé, et que Bion ressent comme échappant par essence à toute observation directe - (...) - constitue le premier pas dans l'activité de pensée⁽¹⁾", selon le modèle de Bion.

Il imagine l'élaboration de ce qu'il appelle les "éléments alpha" *comme aboutissant à la fonction symbolique⁽¹⁾*, où les symboles sont considérés comme une activité de liaison créatrice entre les formes du monde extérieur et les significations du monde émotionnel interne de façon telle qu'elle enrichit aussi bien l'expérience du monde extérieur que celle du monde interne".

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU, D. (1977). *Pour une psycholinguistique psychanalytique : Bref bilan et questions préliminaires*. Paris : Dunod.
- BÉGOIN-GUIGNARD, F. (1985). Limites et lieux de la psychose et de l'interprétation. *Topique*, 35-36. EPI.
- BÉGOIN-GUIGNARD, F. (1987). La géographie des identifications. *Actes du colloque d'Aix-en-Provence*.
- BION, W.-R. (1962-1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BION, W.-R. (1967-1983). *Réflexion faite*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BLÉANDONU, G. (1985). *L'école de M. Klein*. Centurion.
- FREUD, S. (1917/1977). Sur les transpositions des pulsions, en particulier dans l'érotisme anal. In *La*

- vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France.
- MELTZER, D. (1977). *Les structures sexuelles de la vie psychique*. Paris : Payot (Edition originale 1972).
- MELTZER, D. (1980). *Exploration dans le monde de l'autisme*. Paris : Payot (Edition originale, 1975).
- MELTZER, D. ; HARRIS, M. (1980). Les deux modèles du fonctionnement psychique selon M. Klein et selon W.-R. Bion. *Revue Française de Psychanalyse*, XLIV, 2 (mars/avril).
- PIAGET, J. (1977). *Recherches sur l'abstraction réfléchissante*, (2 vol.). Paris : Presses Universitaires de France.
- SEGAL, H. (1970). Notes sur la formation du symbole. *Revue Française de Psychanalyse*, 4 (Edition originale, 1957).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASSOUN P. L., 1984. *L'entendement freudien*. Paris : Gallimard.
- BEGOIN-GUIGNARD, F., 1972. Les troubles de la signification chez les débiles mentaux. *Revue Française de Psychanalyse*, 36, 869-881.
- BEGOIN-GUIGNARD, F., 1981. Pulsions sadiques et pulsions épistémophiliques. In H. SZTULMAN & J. FENELON (Eds.), *La curiosité en psychanalyse*. Toulouse : Privat, 31-43.
- BEGOIN-GUIGNARD, F., 1985a. A propos de l'identification projective. *Adolescence*, 3, n°2.
- BEGOIN-GUIGNARD, F., 1985b. Limites et lieux de la psychose et de l'interprétation. Essai sur l'identification projective. *Topique*, n°35-36, 173-184.
- BEGOIN-GUIGNARD, F., 1985c. Ballade au préconscient. *Revue Française de Psychanalyse*, 49, 1391-1400.
- BEGOIN, F., BEGOIN, J., 1979. Pour une resexualisation de la sublimation. *Revue Française de Psychanalyse*, 43, 923-941.
- BEGOIN, J., BEGOIN, F., 1982. Le travail du psychanalyste. *Revue Française de Psychanalyse*, 46, 189-293.
- BION, W.R., 1961. Trad. fr. E. L. Herbert, 1972. *Recherche sur les petits groupes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BION, W.R., 1962. Trad. fr. F. Robert, 1979. *Aux sources de l'expérience*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BION, W.R., 1963. Trad. fr. F. Robert, 1979. *Eléments de psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BION, W. R., 1965. Trad. F. Robert, 1982. *Transformations*, Paris : Presses Universitaires de France.
- BION, W.R., 1967. Trad. fr. F. Robert, 1983. *Réflexion faite*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BION, W.R., 1970. Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1974. *L'attention et l'interprétation*. Paris : Payot.
- BION, W. R., 1979. *The Dawn of Oblivion*. Perthshire : Clunie Press.
- CAIN, J., DAVID, C., FAIN, M., GUILLAUMIN, J., MELLOR-PICAUT, S., OLENDER, M., 1983. *Souffrance, plaisir et pensée*. Paris : Les Belles Lettres.
- DESPINOY, M., 1986. Crises liminaires au cours des psychothérapies mère-bébé. *Communication au 3ème Congrès Mondial de Psychiatrie du Nourrisson*, Stockholm.
- DESPINOY, M., 1987. *La dépression chez le jeune enfant*. (A paraître)
- DESPINOY, M., BOUBLI, M., 1986. Construction au cours d'une thérapie d'enfant. In *Pulsions et Connaissances*, Actes du 1° Colloque du G.E.C.P., Aix-en-Provence, 25-29.
- FAIN, M., BEGOIN-GUIGNARD, F., 1984. Identification hystérique et identification projective. *Revue Française de Psychanalyse*, 48, 515-527.
- FOREST, J., 1986. Singulier colloque. In *Pulsions et Connaissances*, Actes du 1° Colloque du G.E.C.P., Aix-en-Provence, 63-64.
- FREUD, S., 1895. Trad. fr. A. Berman, 1956. Esquisse d'une psychologie scientifique. In *La Naissance de la Psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- FREUD, S., 1901. Trad. fr. I. Meyerson, révisée D. Berger, 1967. *L'interprétation des rêves*. Paris : Presses Universitaires de France.
- FREUD, S., 1911. Trad. fr. J. Laplanche, 1984. Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. In *Résultats, idées, problèmes*, I. Paris : Presses Universitaires de France, 135-143.
- FREUD, S., 1914. Trad. fr. A. Berman, 1953. Remémoration, répétition et élaboration. In *La technique psychanalytique*. Paris : Presses Universitaires de France, 105-115.
- FREUD, S., 1938. Trad. fr. R. Lewin & J. B. Pontalis, 1970. Le clivage du moi dans le processus de défense. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°2, 25-30.
- GAMMILL, J., ANZIEU, D., BEGOIN-GUIGNARD, F., LANG, J. L., SMIRNOFF, V., GREEN, A., BEGOIN, J., HOUZEL, D., GILLIBERT, J., 1985. *Melanie Klein aujourd'hui*. Lyon : Césura.
- G.E.C.P. (Ed.), 1986. *Pulsions et Connaissance*, Actes du 1° Colloque du G.E.C.P., Aix-en-Provence.
- GIBELLO, B., 1984. *L'enfant à l'intelligence troublée*. Paris : Centurion.
- GINOUX, J. C., 1982. Répétition groupale et processus transitionnels. In D. ANZIEU, R. KAES, et al., *Le travail psychanalytique dans les groupes*. Paris : Dunod.

- GINOUX, J.C., 1986. Le modèle théorique contenant-contenu et ses applications aux groupes. *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n°5-6.
- GREEN, A., 1973. *Le discours vivant*. Paris: Presses Universitaires de France.
- GREEN, A., 1985. Réflexions libres sur la représentation de l'affect. *Revue Française de Psychanalyse*, 49, 773-788.
- GREEN, A., 1987. La représentation de chose entre pulsion et langage. *Psychanalyse à l'Université*, 12, 357-371.
- HEIDEGGER, M., 1954. Trad. fr. A. Becker et G. Granel, 1959. *Qu'appelle-t-on penser?* Paris : Presses Universitaires de France.
- HOUZEL, D., 1985a. Le monde tourbillonnaire de l'autisme. *Lieux de l'enfance*, 3, 169-183.
- HOUZEL, D., 1985b. L'évolution du concept d'espace psychique dans l'œuvre de M. Klein et de ses successeurs. In J. GAMMILL et al., *Melanie Klein aujourd'hui*. Lyon : Césura Edition, 123-138.
- HOUZEL, D., 1986a. Interprétation : métaphore ou analogie. *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, 1, 159-173.
- HOUZEL, D., 1986b. Un élément du cadre : l'alliance thérapeutique. *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, 2, 78-94.
- HOUZEL, D., à paraître 1988. Les enclaves autistiques dans les psychanalyses d'enfants. *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, 5.
- HOUZEL, D., CATOIRE, G., 1986. La psychanalyse des enfants. *Encyclopédie médico-chirurgicale*, 1, 37812 A10, 1-12.
- KANT, E., 1781. Trad. fr. J. Barni, revue A. J. L. Delamarre et F. Marty, 1980. Critique de la raison pure. In *Oeuvres Complètes*, 1, La Pléiade, Paris : Gallimard, 705-1470.
- KLEIN, M., 1930. Trad. fr. M. Derrida, 1968. L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi. In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 263-278.
- KLEIN, M., 1931. Trad. fr. M. Derrida, 1968. Contribution à la théorie de l'inhibition intellectuelle. In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 283-295.
- LACAN, J., 1966a. L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud. In *Ecrits*. Paris : Seuil, 493-528.
- LACAN, J., 1966b. A la mémoire d'Ernest Jones: sur la théorie du symbolisme. In *Ecrits*. Paris : Seuil, 697-724.
- LACAN, J., 1975. Séminaire livre I. *Les écrits techniques de Freud*. Paris : Seuil.
- LUZES, P., 1969. Les troubles de la pensée. *Revue française de psychanalyse*, 33, 727-843.
- MELTZER, D., 1978. The kleinian development. Trad. fr. P. Geissmfan et M. Despinoy, 1984, 1987. *Le développement kleinien de la psychanalyse*, 1, 2, Toulouse : Privat.
- MELTZER, D., 1984a. Trad. Fr. H. Bungener, 1985. L'objet esthétique. *Revue Française de Psychanalyse*, 49, 1385-1389.
- MELTZER, D., 1984b. *Dream-life*. Perthshire : Clunie Press.
- MELTZER, D., 1986. *Studies in extended metapsychology*. Perthshire : Clunie Press.
- NETTER, M., 1986. L'effet de fantôme comme source d'une pulsion épistémophilique et de sa déviation idéologique. In *Pulsions et Connaissance*, Actes du 1^o Colloque du G.E.C.P., Aix-en-Provence, 39-41.
- Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1982. Le trouble de penser, n°25.
- PINOL-DOURIEZ, M., 1984. *Bébé agi, bébé actif*. Paris : Presses Universitaires de France.
- PINOL-DOURIEZ, M., 1985. Interactions fantasmatiques ou protoreprésentations? La valeur cognitive des partages d'affects dans les interactions précoces. *Revue de Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 33, 89-93.
- PINOL-DOURIEZ, M., 1986a. Emergence des représentations et régulations épigénétiques chez le nourrisson. *Confrontations Psychiatriques*, 27, 89-119.
- PINOL-DOURIEZ, M., 1986b. Aimer, connaître. In *Pulsions et connaissance*, Actes du 1^o Colloque du G.E.C.P., Aix-en-Provence, 7-11.
- SEARLES, H., 1965. Trad. fr. 1982. Différenciation entre pensée concrète et pensée métaphorique chez le schizophrène en voie de guérison. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°25, 331-353.
- SEGAL, H., 1957. Trad. fr. F. Begoin-Guignard, 1970. Notes sur la formation du symbole. *Revue Française de Psychanalyse*, 34, 685-696.

- THAON, M., KLEIN, G., GOIMARD, J., NATHAN, T., BERNABEU, E., 1986. *Science-fiction et psychanalyse*. Paris : Dunod.
- THAON, M., DRAVET, D., 1986. Déconstruction de l'expérience relationnelle. In *Pulsions et Connaissance*, Actes du 1^o Colloque du G.E.C.P., Aix-en-Provence, 13-24.
- TUSTIN, F., 1972. Trad. fr. M. Davidovici, 1977. *Autisme et psychose de l'enfant*. Paris : Seuil.
- TUSTIN, F., 1981. Trad. fr. C. Cler et M. Davidovici, 1986. *Les états autistiques chez l'enfant*. Paris : Seuil.
- TUSTIN, F., 1986. *Autistic barriers in neurotic patients*. London : Karnac Books.
- WINNICOTT, D. W., 1971. Trad. fr. C. Monod et J. B. Pontalis, 1975. *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris : Gallimard.

Les actes du colloque "Affect et Symbolisation"
Les actes du colloque "Pulsion et Connaissance"
sont disponibles en écrivant à

G.E.C.P.
U.F.R. de Psychologie
29, avenue Robert Schuman
13621 Aix en Provence Cedex 1

au prix de 80 F l'exemplaire
ajouter 17 F pour frais d'envoi
(chèque à l'ordre du G.E.C.P.)

La mise en forme de ces textes a été assurée par
Christiane Chapelin
39 avenue Paul Cézanne
13090 Aix en Provence
Tél. 42.23.36.48.